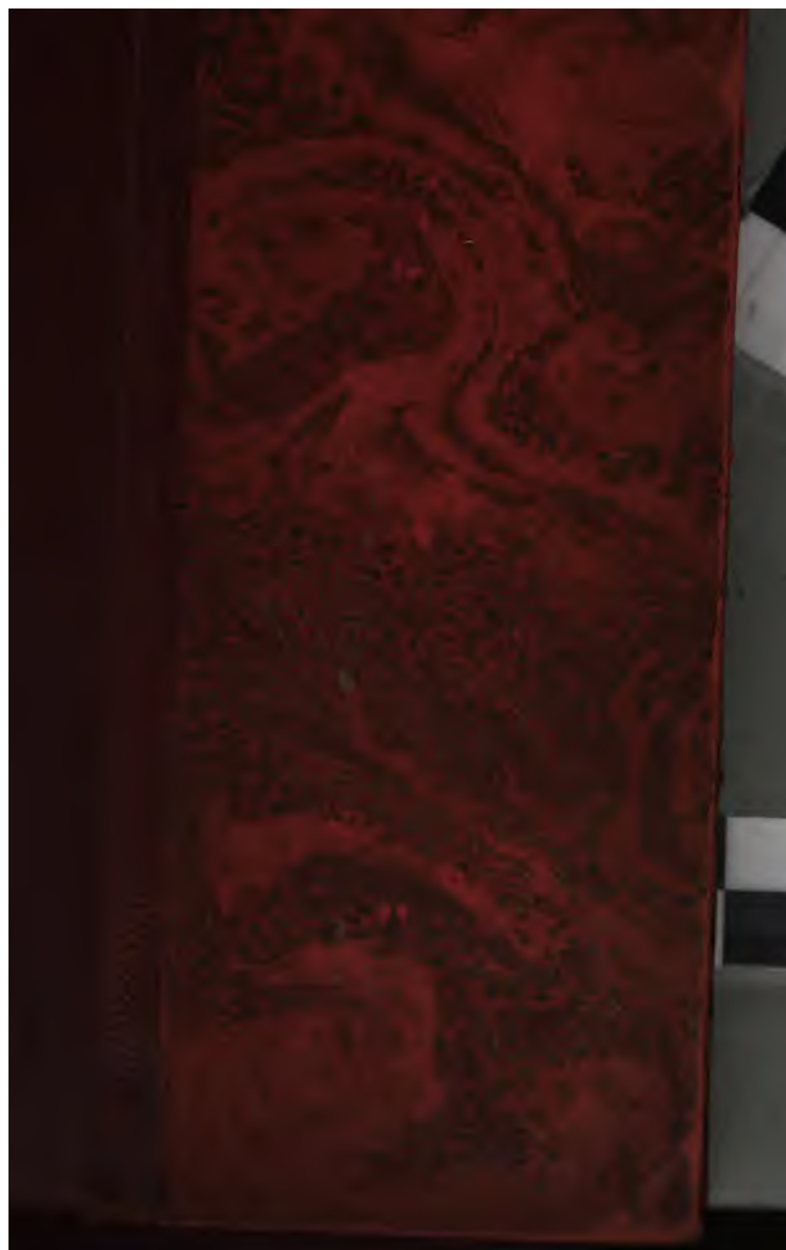
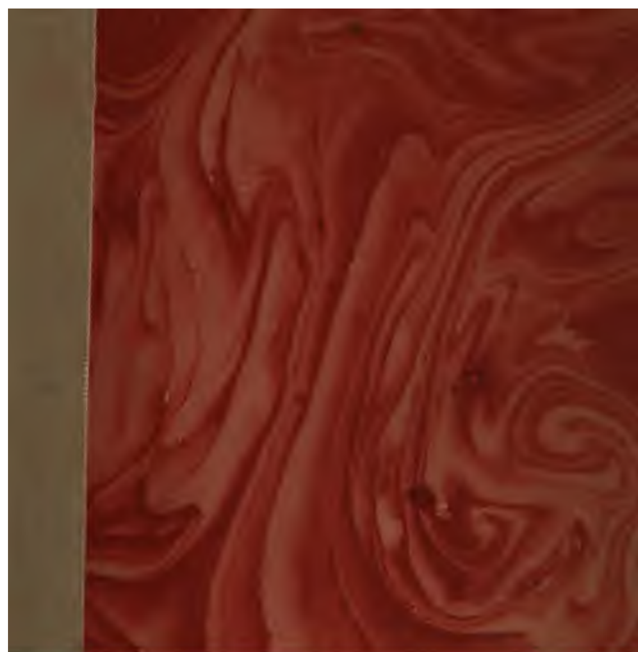
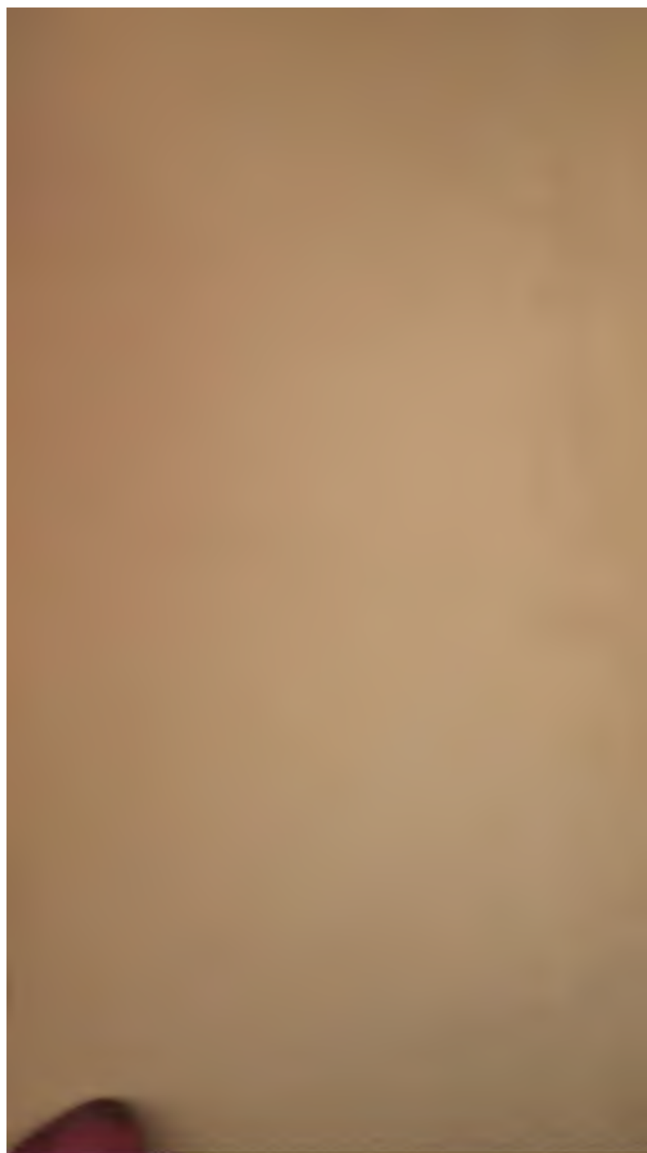



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES







Fr. Le Roy Del. et Sculp.

Prault, L. L.

L'ESPRIT D'HENRY QUATRE

ou

ANECDOTES LES PLUS INTERESSANTES,

Traits Sublimes, Réparties Ingénieuses

Et quelques Lettres de ce Prince.

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée du Fac-simile

d'une de ses Lettres à M.me la Marquise de Verneuil, et

de l'Eloge d'Henry quatre,

Par la Harpe et d'une préface avec des notes par M.r Lebreton; Orné du Portrait de ce prince et d'une Vignette allégorique, analogue aux Circonstances.



P.h Le Roy Sc.

A PARIS,

CHEZ
GUEFFIER J.ne Marché Neuf, N.o 48.
Le NORMANT, Rue de Seine, F. S. G. N.o 8.
Th. DABO, Cloître S.t Germain Lauxerois, N.o 44.

1816.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de l'estimable ouvrage dont nous reproduisons, sous les yeux du public, une édition nouvelle, disoit dans une courte préface :

« Chaque année a vu (*depuis la*
» *Henriade*) élever un nouveau mo-
» nument à la gloire de Henri; his-
» toire, anecdotes, éloges, drames;
» gravure, sculpture; tous les genres
» de la littérature et tous les arts se sont
» disputé l'avantage de prouver plus
» d'amour pour ce modèle des rois.

» La faveur qu'accorde le public à
» tout ce qui lui peint ce grand prince,
» fait multiplier les ouvrages : on ne
» s'aperçoit pas que celui-ci répète ce
» qu'un autre a déjà dit; il suffit qu'on
» parle de Henri pour mériter les
» suffrages. »

L'espèce de culte que la France entière semble vouer en ce moment à la mémoire du héros Béarnais, a fait multiplier au-delà de toute idée, et les pièces de théâtre et les minces brochures où se trouvent rappelés quelques uns des faits les plus remarquables de la vie de Henri IV. Nous avons cru servir le goût du public en réimprimant un livre dont le succès est éprouvé, et qui étoit même devenu rare dans le commerce.

Cette compilation se distinguoit, lorsqu'elle fut mise au jour, par un grand nombre d'anecdotes, alors

presque inconnues; l'auteur les avoit tirées pour la première fois de manuscrits précieux qui lui avoient été communiqués. Il se pourroit faire que cet avantage ne fût pas aujourd'hui aussi sensible, que d'autres écrivains se fussent approprié le fruit de ces recherches, et les eussent répandues dans divers ouvrages; mais du moins l'*Esprit d'Henri IV* est encore le tableau le plus complet en ce genre; il offre une grande variété, du goût et de la critique même dans le choix des anecdotes. On y a rangé les faits, autant qu'il a été possible, dans l'ordre des temps, de sorte qu'il n'eût pas fallu de grands efforts pour lier tous ces détails, et en faire une histoire suivie.

Mais Henri IV n'est pas de ces Rois dont on ne parvient à connoître le caractère et le génie, qu'en les suivant

dans une longue série de guerres, de négociations et d'actions publiques ou privées ; le père des Bourbons se fait connoître tout entier dans le moindre trait ; la bonté naturelle de son cœur ne perce pas moins dans des saillies originales, dans des réparties vives et piquantes, que dans ses conversations familières avec ces hommes grossiers, mais pleins de candeur et de franchise, auprès de qui il aimoit à se délasser quelques instans du fardeau de la grandeur et du pouvoir. D'un autre côté, ses mots les plus naïfs annoncent l'étendue, la pénétration de son esprit, l'énergie de son âme noble et généreuse. Partout on reconnoît celui

Qui, par de longs malheurs, apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner.
Confondit et Mayenne et la ligue et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

Si le bon Henri est si cher à nos

souvenirs; s'il est aujourd'hui, plus que dans d'autres circonstances, l'objet d'une si haute vénération, est-ce par les rapports qu'il nous offre avec les princes augustes que nos malheurs et ceux de leur illustre maison éloignèrent si long-temps de la France? Ah! nous ne saurions comparer, ni leurs destinées, ni leurs inclinations, ni leur qualités respectives.

Henri IV fut méconnu sans doute par des sujets rebelles; mais il resta à la tête des armées: s'il éprouva les vicissitudes de la guerre, il conserva toujours une attitude victorieuse; s'il vit un prince étranger, le roi d'Espagne ligué avec les partisans de Mayenne, il reçut et de la reine Elisabeth et des Suisses, de précieux secours; si la couronne sembla fuir sa tête auguste, il n'eut pas la douleur de la voir passer sur une tête indigne; enfin, si le poi-

gnard d'un assassin trancha les jours de son prédécesseur, cette illustre victime n'étoit point un frère, et le parricide n'étoit pas commis au nom des lois!

Henri IV, au moment même où la force irrésistible des choses le mit à la tête d'un parti (en 1569), venoit de perdre par le résultat de la bataille de Jarnac, un des plus fermes appuis de ce même parti. *Le premier* des Condé, celui dont le dernier rejeton fut, de nos jours, si odieusement massacré, avoit été, contre le *droit de la guerre et des gens*, égorgé de sang-froid par un assassin! mais le jeune prince de Béarn eut peu de mérite dans la suite à pardonner cet attentat: ce n'étoit pas sous son règne, ce n'étoit pas même sous celui de son prédécesseur immédiat que le crime avoit été commis; et d'ailleurs le prince de Condé pouvoit être consi-

déré comme en rébellion contre le gouvernement légitime.

La position du prince qu'une suite d'événemens inespérés et miraculeux a rendu à notre amour, est unique peut-être dans l'histoire ; sa clémence, sa bonté ne sauroient trouver de termes de comparaison ; elles seront infinies, parce que le nombre des injures et celui des coupables sont eux-mêmes infinis. Henri IV, tout vainqueur qu'il étoit, transigea avec les vaincus, et n'entra dans la capitale qu'après une abjuration formelle.

S'il falloit chercher dans les annales de notre patrie quelque monarque dont la situation offrît avec celle de Louis XVIII quelque analogie, ce seroit sans contredit le sage Charles V ; ce seroit ce prince, fils du roi Jean captif, et dont la dextérité, dit Voltaire, *sauva la France du naufrage;* ce

seroit ce politique profond, qui sut, pour me servir des expressions du même historien, « remettre l'ordre » dans les finances, faire contribuer » les peuples sans murmures, et réussir » enfin, sans sortir de son cabinet, » autant que le roi Edouard qui avoit » passé la mer et gagné des batailles. »

Si donc Henri IV a plus que jamais des droits à notre inépuisable admiration, ce n'est pas seulement par ces vertus héréditaires qui ne doivent nous surprendre dans aucun des descendans de saint Louis, mais par le contraste de sa conduite, de ses discours, de ses pensées, avec tout ce que nous avons remarqué naguère dans le Corse qui s'étoit rendu la terreur de l'Europe, disons plus, de l'humanité entière.

Henri IV n'eut point de vices sans doute, mais il eut des défauts, d'inex-

cusables foiblesses ; il ne fut peut-être pas irréprochable comme capitaine. Les historiens contemporains, les écrivains modernes, s'accordent unanimement à relever des fautes graves dans ses entreprises militaires ; on ne peut guère douter que la mort du duc de Parme, arrivée en 1592, au moment où ce redoutable allié des ligueurs, se disposoit à faire en France une troisième invasion, ne lui ait été fort utile : mais quelle valeur brillante et chevaleresque dans Henri IV ! Par quels mots heureux il ranime, soutient ou irrite l'ardeur de ses troupes ! Cita-t-on jamais rien de pareil de Buonaparte ? N'est-il pas reconnu, au contraire, que la plupart des anecdotes par lesquelles il chercha à accréditer l'idée des périls auxquels il se seroit témérairement exposé, sont controuvées ? Les journaux étrangers

du temps ont expliqué d'une manière fort naturelle son exploit prétendu du pont de Lodi ; la gloire du combat d'Arcole appartient toute entière à Augereau. Ne sait-on pas que Buonaparte avoit perdu, complétement perdu la bataille de Marengo, et que, sans un coup de désespoir du brave Desaix, c'en étoit fait de notre armée (*)?

(*) On a fait des illuminations à Naples, à Vienne, etc., en recevant un courrier du général Mélas, qui annonçoit le gain de la bataille de *San-Giuliano* (village près de Marengo). On voit, dans les rapports officiels de l'état-major français, et dans la relation fort bien faite d'un sieur Petit, grenadier de la garde consulaire, que la charge vigoureuse des généraux Desaix et Kellermann culbuta un corps ennemi sur un pont où défiloient dans le même moment d'immenses équipages d'artillerie autrichienne. Cet événement fortuit décida alors du sort de l'Europe. On ne put renforcer l'armée opposée au général Moreau ; et la victoire de Hohenlinden, avec laquelle aucun des exploits si vantés de Buonaparte n'offre pas la moindre analogie, fut le fruit des sages dispositions d'un capitaine qui, malgré les sarcasmes amers de son persécuteur, sut faire autre chose que des *retraites*.

Lisez dans les bulletins les courtes harangues de Napoléon à ses troupes, y trouverez-vous un seul mot qui parte du cœur ? Le jour de la bataille d'Austerlitz, le chef de l'armée française recommanda à ses soldats *de tirer juste :* voilà toute son exhortation, digne plutôt d'un sergent qui exerce des recrues, que d'un capitaine habile qui doit considérer les masses, et non les individus.

Ne sait-on pas que les prétendus entretiens de Buonaparte avec le maréchal Lannes et avec Duroc expirans, sont dénués de toute vérité?

Ignore-t-on que le prétendu coup de feu reçu à la jambe par Buonaparte à la bataille de Ratisbonne, n'est qu'une imposture ? la preuve même, c'est que Buonaparte, resté avec les Bavarois, se seroit exposé sans nécessité, tandis qu'il n'auroit

pris aucune part aux combats beaucoup plus incertains, beaucoup plus dangereux, qui furent livrés sous les murs de Ratisbonne. Un de nos peintres a consacré, par ordre, ce fait dans un tableau qui fut exposé avec appareil au Salon de 1812; mais j'ai vu des officiers supérieurs sourire de pitié à l'aspect de cette peinture mensongère.

L'audacieux usurpateur qui ne rougissoit pas d'appeler notre *Henri IV roi de la canaille*, et qui proscrivoit la Partie de Chasse de Collé, s'efforçoit cependant d'être l'émule du plus populaire des monarques. Mais quelles imitations grotesques et dérisoires! quelles tentatives maladroites! quelles misérables parodies!

La peinture, la gravure, et même l'art dramatique, ont célébré à l'envi l'histoire du prince de Hatzfeld, gouverneur de Berlin, convaincu, disoit-on,

d'espionnage, et dont Buonaparte accorda la grâce aux sollicitations d'une épouse éplorée. Tous ceux qui ont eu connoissance de la lettre que Buonaparte *daigna* jeter au feu, afin de détruire les traces du crime, attestent que cette lettre ne pouvoit compromettre sérieusement le prince de Hatzfeld. Il y avoit bien quelques expressions offensantes contre le conquérant, mais rien que l'on pût qualifier d'*intelligences criminelles avec l'ennemi*. Le prince de Hatzfeld est venu depuis à Paris, remplir des missions de sa cour. Auroit-on chargé de pareils messages un homme atteint et convaincu du délit dont il s'étoit vu accusé? L'entretien de Buonaparte avec Mad. de Hatzfeld, n'étoit donc qu'une misérable farce, une scène de mélodrame!

Nous avons vu accorder aussi les honneurs de l'exposition du Salon à

un autre tableau de commande, où l'on retraçoit une prétendue visite de Buonaparte, à la paysanne de Brienne, à cette bonne femme, chez laquelle; disoit-on, le futur souverain de la France alloit quelquefois prendre du lait, lorsqu'il étoit à l'école militaire. Le peintre représente Buonaparte pleurant d'attendrissement auprès de cette femme; mais il n'oublie pas, pour donner un peu plus de vraisemblance à la fable, de représenter dans le lointain, par une porte entr'ouverte, un groupe de cavaliers, l'escorte fidèle du soi-disant empereur, qui, ne rêvant que machines infernales, n'auroit jamais osé visiter la chaumière du pauvre, sans être entouré d'une suite nombreuse (*).

(*) Buonaparte, pour se populariser autant que possible, faisoit quelquefois des courses dans Paris, accompagné de trois ou quatre officiers; mais

Il étoit également gardé à vue et soigneusement surveillé, lorsqu'il entra un jour dans la boutique d'un marchand de sculptures en marbre et en albâtre, et marchandant son propre buste, provoqua de la part du chef de cette boutique des vérités un peu fâcheuses. A la vérité, pour toute vengeance, il acheta divers objets, et se fit connoître, en donnant à haute voix l'ordre de les porter aux Tuileries; mais

comme on ignoroit et le moment et la direction de ses courses, quelles embûches auroit-il eu à redouter? Voici, à cet égard, un fait dont j'ai été témoin. Il alloit un jour au bois de Vincennes, apparemment pour se donner le plaisir de voir de plus près le fatal donjon..... ; il passoit dans la rue Saint-Antoine. Quelques agens de police, travestis en ouvriers, crioient çà et là : *Vive l'empereur!* La rue se trouve bientôt obstruée par quelques caissons remplis de poudre que l'on dirigeoit sur l'armée. Buonaparte arrête son cheval; une sorte d'hésitation se peint sur sa figure : Duroc prend les devants, ordonne au commandant du convoi de faire halte, et la cavalcade passe au grand trot près des chariots immobiles.

le marchand ne fut-il pas assez puni par le *mal de la peur*, pour me servir d'un mot de Figaro ?

Buonaparte ne négligeoit rien pour se former une réputation de clémence : il se fit un mérite d'avoir converti en exil les deux années de prison, prononcées contre Moreau ; mais l'ingénieux écrit de M. Lecourbe démontre clairement l'illégalité de la condamnation *correctionnelle* du général : il avoit été absous à la majorité de sept voix contre cinq ; l'acquittement étoit irrévocable, et il auroit suffi de ce fait, que deux conseillers eurent le courage de faire consigner sur le procès-verbal, pour rendre inévitable la cassation de l'arrêt, si Moreau n'eût pas retiré son pourvoi (*).

(*) Ce dernier fait est attesté dans le procès de Georges et Moreau, recueilli par des sténographes, et imprimé en 1804.

Nous ne prétendons pas faire un reproche à Buonaparte des rigueurs dont il usa contre ceux qui conspirèrent contre son règne. Tout chef de conjurés ressemble à un corsaire, qui, sans être muni de lettres de marque, attaqueroit un bâtiment ennemi; s'il succombe, lui et ses gens doivent supporter la peine de leur folle entreprise; leur parti victorieux à son tour n'a pas le droit de les venger.

Il falloit qu'il y eût bien peu de traits remarquables à *citer* de Buonaparte, puisque tant *d'historiographes* gagés n'ont pu consigner qu'une si petite quantité d'anecdotes vraies ou fausses, dans des feuilles oubliées dès leur naissance, et devenues, comme celles de la sibylle, *ludibria ventis!* Les bienfaits et les paroles généreuses de Henri IV, n'ont point été transmis à la postérité par des panégyristes offi-

ciels, mais ils se sont gravés dans la mémoire des contemporains, et comme on l'a remarqué avec beaucoup de justesse, ce n'est même qu'après le plus exécrable des assassinats, que le bon Roi a été entièrement connu, que tous ses titres à la vénération, à la reconnoissance de son peuple, ont été révélés.

BRETON DE LA MARTINIÈRE,

Auteur de l'ouvrage intitulé le Retour des Bourbons, etc., *contenant des anecdotes sur les dernières conjurations, etc.*

ÉLOGE
D'HENRI IV,
ROI DE FRANCE.
PAR M. DE LA HARPE.

Fruiturque famâ sui.....
TAC.

En commençant l'éloge du meilleur des rois, osons dire même du meilleur des hommes, d'Henri IV, la première idée qui se présente à l'esprit, c'est que tout semble épuisé sur ce sujet; qu'on ne peut dire sur ce prince que ce qu'ont dit nos pères, et ce que répéteront nos enfans. Eh! quelle âme, en effet, n'a pas été cent fois émue au récit de ses actions? Quel Français n'a pas tressailli d'attendrissement au seul nom de Henri IV? Ce nom est dans toutes les bouches; il nous

a rendu plus précieux un monument (*) que lui a consacré le génie; nos livres, nos entretiens, nos cœurs sont pleins de lui : ses paroles ont été recueillies; elles ont retenti souvent aux oreilles de notre enfance, et l'amour qu'on a pour lui en a fait des proverbes populaires qui sont la leçon des rois.

On ne peut donc rien ajouter à sa gloire : non, sans doute; et tout l'art de l'éloquence, cet art qui peut embellir le portrait d'un héros, est au-dessous de l'âme d'un bon roi. Il est des termes pour l'admiration, ils manquent au sentiment et à l'amour. O Henri! l'on t'aime plus qu'on ne te louera jamais. Je raconterai ta vie ; je ne connois point d'autre manière de louer ce qui est grand. J'aurai le plaisir de mêler aussi mon hommage aux adorations publiques. Autant il est inutile pour ta mémoire, autant il est cher à mon âme; et si l'œil de la raison trouve à retrancher dans tous les panégyriques, tous les cœurs ajouteront au tien.

(*) La Henriade de Voltaire.

PREMIÈRE PARTIE.

On a dit qu'il n'y avoit point *d'éducation* pour le génie : de cette vérité générale, il faut excepter les rois, dont ordinairement le plus difficile ouvrage est de résister à leur éducation. Il semble que la manière dont on élève leur enfance soit faite pour servir d'excuse à leur vie. Henri étoit né loin du trône qu'il devoit illustrer, loin de la pompe et de la mollesse des cours ; et c'est aux princes à observer que celui qu'on leur propose pour modèle ne fut pas élevé comme eux.

Les montagnes du Béarn furent son berceau ; sa nourriture fut grossière. Celui qui voulut, dans la suite, remplacer (*) le pain noir que mange le pauvre par de meilleurs alimens, avoit mangé lui-même de ce pain noir dans ses premières années. Ses jeux étoient des exercices violens, qui fortifioient

(*) « Je veux, disoit-il, que le moindre paysan » mette une poule dans son pot le dimanche. » Il n'est point sorti de plus belle parole de la bouche d'un roi, et cette parole vaut mieux que tous nos panégyriques.

son corps et son courage; il n'étoit distingué des autres enfans, ses compagnons, que par sa force et son agilité; il bravoit les saisons, et voyoit de près l'indigence : enfin, lorsqu'une paix trompeuse et funeste l'attira à la cour de Charles IX, il avoit étudié l'art militaire sous des héros tels que Condé et Coligny, et profité de leurs leçons, de leurs malheurs et de leurs fautes; il n'avoit vu autour de lui que des mœurs sévères, des dangers, des combats, des guerriers vertueux, tels que la Noue et Mornay, et pas un flatteur.

Qu'un spectacle bien différent frappa ses yeux au Louvre et dans Paris! Quelle cour! Un roi foible et furieux; une reine impérieuse et cruelle, qui tourmentoit sa vie et la France pour conserver un pouvoir qu'elle déshonoroit; des princes du sang aigris et aliénés; les finesses de la plus profonde politique mêlées à la grossièreté des vices les plus bas; le délire de la superstition et l'excès de la débauche; l'amour esclave de l'intérêt et de l'ambition; la religion prétexte des vengeances et des haines; les empoisonnemens et les meurtres médités dans les fêtes et dans les plaisirs; les artifices du caractère italien remplaçant la loyauté française; de tous côtés de grandes passions, de grands talens et de grands crimes : voilà ce que le jeune Bourbon

vit dans cette cour, d'où la vertu venoit de sortir avec le chancelier de Lhôpital.

La réforme changeoit alors la face de l'Europe : elle régnoit en Angleterre, où elle avoit tour à tour souffert et exercé la persécution ; elle étoit reçue dans une partie du Nord ; elle partageoit l'Allemagne ; la moitié de ce grand corps germanique l'avoit embrassée comme un bouclier contre l'avidité des pontifes et l'ambition des empereurs ; plusieurs cantons suisses l'avoient adoptée, parce que la maison d'Autriche l'avoit proscrite. Dans les Provinces-Unies, où l'avarice et la tyrannie espagnoles insultoient à l'humanité et à la raison, elle avoit paru faite pour venger l'une et l'autre : le bras de l'impitoyable duc d'Albe, étendu insolemment sur Anvers ; le nom de l'inquisition, et ses bûchers allumés dans les deux Mondes, avoient armé cent mille bras en faveur des dogmes condamnés, et le trône du despotisme chanceloit dans le sang versé autour de lui. Le feu sombre et dévorant du fanatisme religieux s'étoit mêlé au feu sacré de la liberté. La race des Nassau attisoit l'un et l'autre ; et les combats acharnés du désespoir contre la puissance, et de la pauvreté contre l'or, préparoient la naissance de cette étonnante république qui n'a dû sa liberté qu'à son courage,

et ses richesses qu'à son travail, et qui s'est défendue d'un bras contre la mer, et de l'autre contre ses tyrans.

En France, le calvinisme, tour à tour combattu avec trop de rigueur, et ménagé avec trop de foiblesse, s'étoit enhardi par l'une et l'autre : les défaites avoient redoublé sa constance, et les traités avoient accru son pouvoir. Henri, élevé dans le sein de l'hérésie, mais toujours plein d'amour pour la France, avoit accepté avec joie une paix qui soulageoit les maux publics, et une alliance qui l'approchoit du trône. Hélas! il ignoroit les trames de Médicis. O jour marqué en traits de sang dans nos annales, et que nos larmes ne peuvent effacer! Faut-il que de perfides étrangers aient eu le pouvoir funeste d'armer le Français contre le Français (*)! Faut-il que nous placions les images du crime à côté du tableau de la vertu! Faut-il rappeler cette nuit épouvantable où le meurtre fut ordonné par un roi, commis par des prêtres, et offert à Dieu; où les signes de la religion, portés dans les mêmes mains avec les instrumens de la mort; le nom du Tout-Puissant invoqué à la fois par les assassins et

(*) Médicis, Birague et les Italiens qui avoient suivi la reine, furent les conseillers et les auteurs de la Saint-Barthélemy.

par les mourans; les cris de la rage et de la terreur; la fureur imbécille et superstitieuse s'acharnant sur des cadavres, et trempant ses mains dans le sang, si elle n'avoit pu encore en répandre; enfin, où toutes les scènes de carnage, de cruauté et de démence, variées et reproduites de toutes parts, formoient un spectacle digne de l'enfer, dont le seul récit nous fait frémir, et dont ne frémit pas alors cette cour abominable qui l'ordonna, et qui en rassasia ses regards!

Ange de la France! ange qui présidez aux fortunes des rois! ah, tandis que le sang de ce malheureux peuple coule sous vos yeux, veillez sur le héros naissant qui doit un jour fermer ses plaies! la nation n'est pas perdue, si vous le lui conservez. Que le glaive des meurtriers erre autour de lui sans l'atteindre; hélas, il l'atteindra trop tôt!

Echappé à la mort, mais la voyant sans cesse à ses côtés, captif dans une cour où il n'auroit dû paroître qu'en prince, c'est alors que Bourbon, à peine encore dans sa vingtième année, commence à faire connoître à ses ennemis tout le courage et le génie qu'ils auront un jour à combattre, et qu'ils sont dès ce moment obligés de respecter. Combien sa situation étoit pénible et délicate! Il falloit conserver la dignité de son rang, et surtout celle

de son âme, devant Charles et Médicis, tous deux occupés sans cesse des moyens de l'affliger et de l'abaisser; éviter leurs piéges sans paroître les apercevoir, refuser des soumissions à la tyrannie, et des prétextes à la haine : mais rien n'est difficile à la vraie grandeur; son ascendant naturel la sert mieux que l'étude et l'artifice ne peuvent servir les autres hommes : sa marche est fière et rapide; et la politique, qui ne peut la suivre, s'arrête et s'embarrasse dans des détours. Un jeune prince, plein de franchise et d'honneur, élude tous les efforts d'une cour consommée dans l'art de tromper; on ne l'engage pas dans une faute, on ne lui surprend pas un instant de foiblesse; il résiste même à la contagion des mauvaises mœurs. La sensibilité de son âme, en l'entraînant vers les passions, le défendoit contre les vices. Dans le chaos des intrigues, et parmi les dangers qui le menaçoient, parmi toutes ces âmes foibles ou coupables, qui redoutoient le crime ou le méditoient, il gardoit cette gaieté vive, qualité d'une âme libre et pure. Des rapports de grandeur, qui ne pouvoient tromper ses regards, l'avoient lié avec le célèbre Guise, cet homme si extraordinaire, qui commanda ses généraux, et qui gouverna ses rois; qui ne pouvoit pas obéir,

et qui auroit su régner; que son caractère auroit rendu le bienfaiteur des peuples, si sa destinée n'en avoit pas fait un chef de parti; enfin, qui étoit né avec une de ces âmes ardentes et inquiètes qui menacent le genre humain, et que la fortune place à côté des trônes qu'elle veut renverser.

Cependant les orages grondent et se multiplient autour de Henri. L'audacieux Guise a déjà enfanté cette ligue funeste, chef-d'œuvre de sa politique, qui formoit un Etat dans l'Etat, et qui lui élevoit un trône au-dessus du trône de son roi. L'indolent et malheureux Valois se trouve enchaîné lui-même à un parti qui menace sa puissance, et qu'il n'ose ni ne peut combattre. Il voit son sujet marcher à grands pas vers le pouvoir suprême; et ce sujet l'entraîne comme par la main, et le force à le suivre contre le seul vengeur de la France et des Bourbons. Le tyran de l'Espagne fournit encore des alimens à l'incendie. Ce despote atrabilaire, qu'on a cru politique, et qui n'étoit que faux; cet hypocrite sombre et féroce, dévoré de fiel et nourri de sang, dont le silence et les paroles faisoient également trembler, dont le bourreau étoit le premier ministre, qui n'eut en partage que l'opprobre de la méchanceté, et qui n'en eut ni le succès ni le

génie ; qui ordonnoit des cruautés, et qui fuyoit les batailles ; dont la mort fut aussi affreuse que la vie : cet odieux Philippe second fut l'ennemi le plus constant et le plus acharné du héros dont j'honore ici la mémoire ; et je crois venger Henri IV et le genre humain, en gravant la sentence de la postérité sur la tombe d'un mauvais roi.

Environné de dangers, Henri recueille ses forces et son courage. Il repousse les insultes et les anathêmes de ce fier pontife qui méprisoit ses alliés et qui estimoit ses ennemis : il défie Guise au combat ; il poursuit Joyeuse. Plaines de Coutras, vous fûtes les témoins de ses premiers triomphes : vous le vîtes arrêter le carnage, de ce même bras dont il avoit décidé la victoire ; vous vîtes le plus aimable des vainqueurs entouré sur le champ de bataille de ses officiers et de ses captifs, que déjà l'on ne distinguoit plus. Il va jouir d'une gloire encore plus pure. Valois, qui auroit dû disposer des forces de toute la France, ne trouve de ressource que chez un prince pauvre et proscrit ; mais ce proscrit, c'étoit Bourbon. Ce nom, déjà grand dans l'Europe, change la destinée. Les bons Français se rassemblent en foule autour du héros protecteur d'un roi ; les villes ouvrent leurs portes ; et la ligue tremblante, qui voit

les drapeaux des deux princes devant les murs de Paris, ne peut arrêter tant de progrès que par un crime. Valois tombe sous les coups d'un traître; et la France reste désolée et sanglante entre Henri qui veut la recevoir dans ses bras, et les tyrans avides qui se disputent ses débris.

Que d'écueils s'élèvent entre lui et le trône! Peut-être n'est-on pas assez étonné qu'il ait pu les franchir. Qu'on se reporte dans le siècle où il vivoit; qu'on se représente de quel œil les peuples devoient voir un prince frappé des foudres de l'Église, l'ennemi d'une religion aussi ancienne que la monarchie, et affermie par une longue suite de rois qui en avoient été les soutiens; qu'on se persuade bien que les hommes les plus vertueux du royaume, un Jeannin, un Villeroy et tant d'autres, ne pouvoient ni ne concevoir ni souffrir qu'un roi de France ne fût pas enfant de l'Eglise, et l'on verra que, quand il n'auroit eu que ce seul obstacle à vaincre, cet obstacle étoit terrible. Mais combien s'en présentoit-il d'autres!

La moitié de la France dans les mains de la ligue avec les trésors de l'Espagne; Mayenne, aussi habile en intrigues que lent dans la guerre, suscitant sans cesse à l'héritier du trône de nouveaux ennemis et de

nouveaux dangers; ce prince dénué d'argent, et manquant quelquefois du nécessaire, obligé de subsister de contributions qui répugnoient à son âme; observé par la méfiance des protestans, et obsédé par les instances des catholiques, rassurant à tous momens les uns sur un changement qu'il falloit faire espérer aux autres; exposé au choc continuel de leurs jalousies réciproques, de leurs prétentions, de leurs complots et de leurs haines, entouré d'armées nombreuses et d'assassins aux gages de la ligue : tel étoit l'état de Henri; telle étoit la carrière où la fortune l'avoit engagé. Rien ne le rebute, rien ne l'effraie. Il soutient la majesté du trône contre ceux même dont il avoit besoin pour s'y maintenir. Il refuse aux grands assemblés des priviléges injurieux à la couronne, et nuisibles à l'Etat : mais sa fermeté est mêlée de douceur; il semble que les refus perdent dans sa bouche ce qu'ils ont de dur et d'affligeant; il sait tourner à son gré ces esprits fiers et indociles, et les prétentions de l'orgueil et de l'avidité cèdent à la voix de la raison. Un autre, en de pareilles circonstances, eût cru devoir tout promettre pour ne rien tenir, et se seroit avili d'abord par la foiblesse, ensuite par l'infidélité; mais, à ce prix, Bourbon croiroit acheter la cou-

ronne trop cher; il ne veut point la déshonorer pour l'obtenir.

Dans la foule des traits extraordinaires qui caractérisent sa vie, j'en remarque un qui paroîtra plus surprenant à mesure qu'il sera plus médité. Il ne pouvoit payer ses soldats; ses officiers sacrifioient les besoins du luxe à l'honneur de le servir : ils lui demandent au moins d'aller recueillir les fruits de leurs terres, et lui promettent de revoler sous ses enseignes lorsqu'ils auront assuré leur subsistance. Il ne doute point de leur parole, comme ils n'ont jamais douté de la sienne : ils le quittent avec regret, et le rejoignent avec allégresse. Quelle armée ! et quel roi !

Un pouvoir qui n'a point de plus grand appui semble devoir n'être qu'un pouvoir précaire : il est absolu, il est sacré dans la personne de Henri. La pauvreté, l'obéissance et la discipline règnent dans son camp; le faste, le désordre et la division règnent dans celui de Mayenne. Henri ne donne rien à ses soldats, mais il est toujours à leur tête dans la mêlée : il est le premier à cheval, et le dernier dans sa tente; il les aime comme ses enfans; il fait panser leurs blessures devant lui; il partage avec eux le peu qu'il possède : ils savent que le Béarnais est pauvre,

mais ils sentent qu'il est bon ; il ne veut vivre que pour leur bonheur, ils mourront pour sa défense. Quelle multitude pouvoit l'emporter sur un petit nombre de pareils guerriers? C'est en vain que Mayenne, suivi de toutes ses forces, l'investit dans Arques ; c'est en vain qu'il se vante de le précipiter dans la mer avec cette poignée d'hommes attachés à sa fortune : Bourbon s'élance sur la foule qui l'assiége, et je la vois dispersée sous ses coups. Il soumet la Normandie aussi rapidement qu'il avoit vaincu. Le bruit de tant d'exploits arrache enfin Mayenne des murs de Paris, où il cachoit la honte de sa défaite ; il va, malgré lui, exposer le sort de la ligue et le sien au hasard d'une journée, et les destins de la France l'entraînent dans les plaines d'Ivry.

Français, quand vous lisez dans nos histoires ces événemens à jamais célèbres dans la mémoire des hommes, de quel intérêt pressant ils vous affectent encore ! quels vœux ardens vous formez en secret, et sans y songer, pour Henri IV et pour les siens ! comme il est présent à vos yeux ! comme on admire sa valeur impétueuse ! comme on tremble qu'elle ne lui soit funeste ! Vous le suivez dans le combat ; vous voyez flotter ce panache blanc, signal de ralliement pour ses guerriers, et gage certain de leur triomphe ;

vous l'entendez crier : *Epargnez les Français!* Dans ces instans terribles où la confusion, le bruit et le carnage, la vue de la mort et des blessures plus affreuses qu'elle, inspirent à l'âme une fureur involontaire et une ivresse de sang; où le cri de la victoire étouffe si aisément le cri de l'humanité; où l'on aime à se venger sur les vaincus du péril qu'on vient de courir, et à donner le trépas que l'on vient d'éviter; c'est dans ces instans qu'il ne sort de la bouche de Henri que des paroles de grâce et de clémence : plus ses ennemis sont acharnés à le perdre, plus il s'obstine à leur pardonner; ils se débattent en vain, ils n'échapperont ni à son bras ni à sa bonté...

Il vole vers Paris. Les enfans de Calvin, la mémoire encore pleine des massacres ordonnés par Médicis, brûloient de venger le meurtre par le meurtre, et leurs cris demandoient l'assaut. C'est dans l'enceinte de ces murs qu'habitent ses plus cruels ennemis; c'est là que s'est retiré Mayenne, qui ose y usurper le rang d'un souverain; c'est là que la rage insolente des seize traîne au supplice les ministres des lois; que l'orgueilleux Espagnol fait entendre les ordres de Philippe; que le légat de Rome fait retentir toutes les chaires des anathêmes lancés contre le légi-

time successeur des Valois. Paris est le seul asile de tous ces soutiens de la ligue armés contre Bourbon : sa vengeance peut les y atteindre et les frapper; mais son peuple est autour d'eux, il s'arrête. Il sait que rien ne résiste aux besoins de la nature ; c'est par là qu'il croit dompter cette ville rebelle : il n'attend que le moment où le repentir lui tendra des bras supplians; les siens sont prêts à s'ouvrir. Tu te trompes, Henri, tu ne connois pas le fanatisme ; il est trop loin de ton âme : tu vas voir ces malheureux citoyens préférer les tourmens d'une mort lente et cruelle à la vie qu'ils recevroient de toi ; tu vas voir cet imbécille troupeau, conduit par des tigres, se nourrir de l'herbe des champs, et chercher dans les tombeaux les restes des morts. Tu n'avois pas prévu cette démence forcenée. Ton âme est déchirée au récit de tant d'horreurs. Tu pleures, ô Bourbon ! tu pleures, et les monstres qui gouvernent cette multitude aveugle et déplorable s'applaudissent de leur funeste triomphe ! Ils comptent les victimes qu'ils immolent ; ils égorgent ce que tu voudrois sauver : voilà leur victoire ; elle est digne d'eux ! Va, ce peuple ne te hait pas. S'il pouvoit te connoître, te voir, t'entendre, il seroit à tes genoux : mais il ne connoît, ne voit, n'entend que les séducteurs hypocrites

qui l'exhortent à supporter des maux qu'ils ne partagent point; et, tandis que tu t'attendris sur le sort de ces infortunés, ils meurent convaincus que c'est sur toi que le ciel vengera leur trépas.

Mais Henri a résolu de les arracher à leur perte. Ils ne veulent pas céder à sa bonté, il va céder à leur fureur; il ne peut les soumettre, il va les nourrir. Il ne songe plus à être leur maître, il lui suffit d'être leur sauveur. La politique cruelle combat la pitié généreuse. On lui fait sentir tout le danger où il s'expose, s'il ne profite de cet instant décisif, s'il laisse respirer les assiégés: Farnèse, le redoutable Farnèse peut s'avancer enfin avec les troupes espagnoles, et ranimer la ligue expirante; la guerre va se prolonger encore, et l'on peut perdre le fruit de tant de fatigues, de combats et de travaux. Ces raisons sont frappantes, Henri en connoît toute la force; mais son cœur les détruit toutes, c'est son cœur qui le décide. Ce n'est plus la voix de ses conseillers qu'il entend, c'est le cri lamentable que poussent ces malheureux que la faim dévore; ce cri soulève ses entrailles. Répétons ici, redisons cent fois, et que la dernière postérité redise encore après nous les paroles sublimes que la pitié lui arrache. L'art des historiens ne les a point inventées, ne les a point ornées

comme tant d'autres que l'imagination et la flatterie prêtent aux rois : elles sont sorties de son âme, et l'admiration les a recueillies ; elles sont sacrées comme les paroles que prononceroit l'Eternel, s'il daignoit se faire entendre aux hommes. « Ah ! disoit-il, je ne » m'étonne pas que les chefs de la ligue, que » les Espagnols aient si peu de compassion » de ces pauvres gens-là ; ils n'en sont que » les tyrans : mais moi, je suis leur père et » leur roi ; je leur veux tendre les bras. »

C'est ici que je le trouve plus grand que dans Coutras et dans Ivry ; c'est ici qu'il se montre supérieur à tous les héros : il annonce dès cette heure tous les prodiges de son règne. Que ne fera-t-il point pour ses sujets fidèles, après ce qu'il vient de faire pour ses sujets révoltés ! Que Farnèse lui arrache à présent une conquête qu'il a voulu perdre ; qu'avec des troupes fraîches et nombreuses, il force une armée foible et consumée par un long siége à s'éloigner de ces murs qu'elle a pu foudroyer ; qu'on admire la marche et les opérations savantes de ce fameux Espagnol : c'est Henri que j'admire. Qu'il se console du revers qu'il vient d'éprouver. Paris lui échappe, il est vrai ; mais la gloire immortelle de l'avoir sauvé ne lui peut échapper jamais : il ne s'est pas rendu maître des murs ; mais il l'est de de tous les cœurs : il y a détruit le noir levain

de la ligue, et n'y a laissé que le sentiment de ses bienfaits; et j'aime mieux voir dans ces murailles cette multitude qui ne doit le jour qu'à lui, que de voir des remparts écrasés, fumans encore de sa foudre ou des flots du sang qu'il auroit versé.

Tant de vertu doit à la fin commander à la fortune. Les ennemis de Bourbon le servent par leurs divisions et leurs querelles; et de grands capitaines, formés sous lui, le servent par leurs exploits. Turenne, Biron, Lesdiguières, lui soumettent une partie de la France : lui-même voit fuir enfin ce superbe Espagnol qui lui avoit enlevé Paris; et la retraite mémorable de Farnèse, en illustrant les talens du vaincu, est encore un hommage de plus à ceux du vainqueur. Philippe, Mayenne, Nemours, les seize, le pontife, ne s'accordent en rien que dans leur haine pour Henri, et cette haine devient bientôt impuissante. Un fantôme de roi qu'on a voulu lui opposer a disparu comme une ombre. L'Eglise elle-même ouvre son sein au grand Henri; c'est dans ses mains qu'il jure d'être fidèle et orthodoxe : il avoit juré à Dieu d'être le père de la France. Les seize sont punis. L'Espagnol confondu pleure la perte de son or et ses vains artifices. Mayenne reçoit son pardon. La ligue s'évanouit, et le grand homme est roi.

de Henri. Tous les abus, tous les maux découloient d'une source unique, du désordre des finances. L'avidité des traitans et des receveurs se déroboit sous tant d'artifices, et prenoit tant de formes diverses, qu'il sembloit impossible d'enchaîner ce Protée, et de lui arracher son secret. Les malheureux qui en étoient les victimes se sentoient frappés d'un glaive invisible. Comment percer un impénétrable nuage, formé et grossi par les longues tempêtes qui avoient ébranlé le royaume? Il falloit un ministre qui ne fût ni corrompu ni corruptible; qui préférât la France à lui-même, et qui aimât mieux des ennemis que des complices. Un tel homme devoit se trouver auprès de Henri IV. Sully étoit né avec un amour invincible de l'ordre et de l'équité, et avec cette passion du bien public, le tourment des âmes vertueuses: le courage d'esprit étoit porté dans lui au degré où il ressemble à l'opiniâtreté; mais il ne s'obstinoit que pour la justice. Chez lui, nul pervers ne pouvoit espérer de pitié; mais nul honnête homme ne devoit craindre l'oppression. Son administration sévère avoit rendu ses mœurs dures. Accoutumé à juger les hommes, il n'en caressoit aucun, pas même son maître. Le travail, le devoir, l'exactitude, l'intégrité, tout lui étoit facile, excepté

le talent de plaire. Toujours armé de la vérité, il la présentoit au-devant de lui comme l'égide de Minerve ; elle inspiroit la terreur. Il démentit la maxime générale, qu'il faut se rendre agréable aux hommes pour obtenir le *droit* de leur être utile. Sa *fortune* est plus étonnante encore que son génie. De tous les rois du Monde, il n'y avoit peut-être que Henri IV qui pût employer Sully.

Mais, en choisissant un ministre, il ne se crut pas dispensé d'être roi. Ses travaux le rendirent capable de juger, ou même d'éclairer ceux qui le servoient. Son esprit ardent et élevé, occupé des affaires de l'Europe, ne dédaignoit pas les moindres détails. Persuadé que rien n'est plus honteux pour un souverain que de pouvoir être aisément trompé, il vouloit être instruit de tout, et il l'étoit. Il avoit sans cesse devant les yeux un état de ses finances attaché aux murs de son cabinet ; il y reportoit plus souvent ses regards que sur les tableaux de ses exploits et de sa gloire ; rien n'échappoit à son coup d'œil. L'amour qu'il avoit pour son peuple lui rendoit également faciles tous les travaux et tous les sacrifices. La magnificence dispendieuse de sa cour lui parut une insulte à la misère publique ; il sentit combien, dans de pareilles conjonctures, il seroit difficile à la

puissance de se justifier devant le malheur; il sentit que c'étoit à lui de donner l'exemple. Toutes les superfluités furent retranchées; sa table étoit frugale avec dignité; son habillement étoit simple; et c'est ainsi qu'il combattoit le luxe, cet enfant de l'orgueil, qui ne devroit habiter qu'avec l'opulence, et qui souvent, pour lui ressembler, souffre en secret la pauvreté. Il renvoyoit dans leurs terres tous ceux de sa cour qu'aucun service n'y attachoit, et qui consumoient leur fortune en attendant des grâces. Le meilleur moyen pour en obtenir de lui étoit de se rendre utile à ses vassaux, et d'ameliorer son héritage. Jaloux du plus beau droit de la couronne, il ne permit jamais que ses ministres disposassent de ses dons; il vouloit les dispenser lui-même. Il ne vouloit pas qu'il y eût rien d'intermédiaire entre le maître qui récompense et le sujet qui reçoit. Il croyoit ne pouvoir trop serrer ce lien de bienfaits et de reconnoissance qui honore le citoyen, et qui ajoute à la grandeur du prince. Il avoit aplani le chemin du trône, et le règne des favoris étoit passé: Sully lui-même, sûr d'avoir son aveu sur les opérations du ministère, n'eût pas osé le prévenir. L'amitié de Henri étoit vraie: elle étoit tendre, mais jamais foible; et l'une de ses qualités distinc-

tives étoit cette volonté ferme qui manque à tant d'hommes, et qui ne peut être suppléée dans ceux qui gouvernent. Ouvrez l'histoire: la plupart des rois ont passé leur vie à jouir, à accorder, à croire; presque tous ont oublié les deux principales fonctions du trône, vouloir et juger.

O, moment plus doux peut-être pour Henri, que celui où il se vit possesseur de son royaume! moment bien mérité, où son âme paternelle fut remplie toute entière du plaisir de voir ses sujets heureux, et heureux par lui! où il arracha à ses ennemis un aveu aussi flatteur pour lui que désespérant pour eux! Ces mêmes Espagnols, qui avoient tant désolé la France, y promènent leurs regards, et avouent devant lui qu'ils ne la reconnoissent plus. Partout la confusion et l'indigence ont disparu; l'ordre et l'aisance les ont remplacées. Les travaux sont libres et tranquilles; nulle crainte ne les ralentit, nulle vexation ne les décourage. La terre est riche et cultivée, les campagnes sont riantes, et l'on voit la douce sérénité sur le front hâlé du laboureur: il paie gaiement au prince qui assure sa félicité un impôt dont il ne se sent point surchargé, et qu'il sait devoir être porté par une voie sûre jusqu'au trésor de l'Etat; il est aussi satisfait de contribuer au

bien public, qu'il seroit indigné de voir des exacteurs s'enrichir de ses dépouilles. La perception des tributs n'est plus ni compliquée ni onéreuse ; elle est l'ouvrage de Sully. Toutes les grandes machines sont simples. Les yeux perçans du ministre veillent, du fond de la capitale, jusque sur le dernier village ; l'industrie se ranime, et les manufactures s'élèvent. Henri lui-même parcourt ses provinces ; la justice et la bonté sont avec lui. Il réprime l'usure, qui feint de secourir le malheur pour le rendre irremédiable. Les grands chemins sont réparés par ses soins, et la sûreté y est rétablie ; il purge la surface de son royaume d'une foule d'hommes oisifs et vagabonds ; il les arrache à l'oisiveté, qui dans un Etat est presque aussi funeste que les crimes ; il ne veut point qu'il y ait dans le sien des bras inutiles. Enfin, riche de l'opulence de ses sujets, toutes les dettes publiques acquittées, il se voit à portée d'entreprendre ces grands travaux (*) dont nous jouissons aujourd'hui, et qui subsistent pour la postérité ; il joint par des canaux ces rivières bienfaisantes qui portent d'une province à l'autre les richesses du sol et les productions des arts, et qui les

(*) Le canal de Briare.

multiplient par les avantages réciproques du commerce et de l'industrie.

Au milieu de ces occupations renfermées dans l'intérieur de ses Etats, il soutient chez l'étranger les droits de sa grandeur; il rend à sa couronne le lustre que cinquante ans de malheurs et de discordes sembloient avoir obscurci. Arbitre des peuples, il termine les différends entre Venise et Rome. Cette cour orgueilleuse, accoutumée depuis si long-temps à juger les souverains, prend elle-même pour juge celui qu'elle avoit eu la hardiesse de condamner, et le bonheur de pouvoir absoudre. Il dicte des lois à l'artificieux duc de Savoie, qui, à force de délais et de soumissions trompeuses, croyoit éluder le traité de Vervins; il le force de consentir à un échange (*) dont les avantages semblent assurés pour toujours, et qui a reculé de trente lieues les frontières de la France. Il protége ces Hollandais intrépides, qui avoient combattu pour leur liberté, comme lui pour son royaume; il se déclare leur allié, et cette démarche éclatante établit enfin leur indépendance absolue, que l'Espagnol reconnoît en frémissant, et qui donne à Henri le double plaisir de servir l'opprimé en se

(*) Celui du marquisat de Saluces contre la Bresse, le Bugey, le Val-Romey, le pays de Gex, etc.

vengeant d'un ennemi. Il prétend plus, et les trésors de l'Etat arrachés aux brigands publics qui osoient les ravir, et accumulés par les mains économes de Sully, sont, dans celles du monarque, des armes puissantes capables de porter un coup mortel à ce grand corps de la monarchie espagnole, déjà démembré, dénué de substance, affoibli par ses accroissemens comme par ses pertes, et dont rien ne déguisoit la langueur qu'un orgueil qui n'avoit plus de titres, et les restes d'un grand nom.

Mais des ennemis plus à craindre que l'Espagnol s'unissent contre lui. Ces courtisans avides qui, sous le règne précédent, ne regardoient le prince que comme une idole faite pour enrichir ceux qui l'encensent; ces dangereux calculateurs, dont les talens ruineux et funestes étoient devenus inutiles; tous ces hommes qui, répandus autour du trône, ne s'occupoient qu'à détourner et tarir ce fleuve d'or qui, de toutes les parties du royaume, coule vers le palais des rois, voyoient avec douleur l'union constante d'un prince et d'un ministre dont il n'y avoit rien à espérer qu'en se rendant utile, ce qui n'est pas si aisé que d'être ambitieux. La France étoit heureuse, et ces hommes frémissoient de rage : dans une société bien gouvernée, il

n'y a que les méchans de malheureux. Leurs efforts pour perdre Sully avoient échoué vingt fois ; mais la haine et l'intérêt ne se rebutent point : à force de manœuvres et d'artifices, ils parviennent à couvrir leurs imputations d'une couleur de vraisemblance. On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité, il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup ; sans cela, il ne seroit pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il étoit aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé : le soupçon se glisse dans son cœur ; le soupçon, cette plaie de l'âme que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, et qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix et dans son amitié ; il souffre : il travaille toujours avec son ministre, mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout et se tait, la cour observe et attend les événemens. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espère, sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit ; sur tous, la curiosité et l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point : sa retraite, que ses ennemis auroient appelée sa disgrâce, et qui n'eût été que celle de la France, sembloit assurée, il ne faisoit rien pour la

prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-temps à son agitation ; la majesté royale rompit le silence, quand la vertu le gardoit encore. Ce n'est point un juge qui interroge, c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien que celui de ces deux grandes âmes que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, et qui se reconnoissent toutes deux à leur premier sentiment ! Henri IV avoit douté de Sully ; mais Sully n'a jamais douté de son roi. La sécurité et peut-être la fierté d'un cœur pur avoient fermé sa bouche ; la reconnoissance le précipite aux genoux du prince, à la vue des courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable ; Henri craint qu'on ne fasse un second outrage à l'innocence. « Relevez-vous, s'écrie t-il, » relevez-vous ! ils vont croire que je vous » pardonne. »

Mais si les ennemis de Sully étoient confondus, tous ceux de Henri n'étoient pas désarmés. Il semble que l'esprit de rébellion, de complots et d'intrigues, soit une fièvre obstinée, une fureur épidémique, qui ne s'apaise qu'après de fréquens accès ! Le fanatisme fermentoit encore dans quelques âmes foibles et atroces, et l'ambition née des guerres civiles égaroit des esprits inquiets,

pleins d'illusions, de projets et d'espérance. Henri, parmi tant de conspirations qu'il avoit étouffées, n'avoit puni qu'une fois, encore après avoir pressé le coupable de mériter sa grâce avec autant d'instances que ce même coupable en auroit pu employer pour l'obtenir. En butte à tout moment au glaive des assassins, il leur avoit échappé : mais tant d'attentats contre sa personne avoient profondément frappé son âme; tant d'ingratitude et de perfidie le pénétroit d'une horreur involontaire. *Mon ami*, disoit-il à Sully, *ils me tueront.* Quel mot! Ah! qu'un monstre, qu'un Néron, arrêtant ses regards sur lui et sur les hommes, se dise, *Ils me tueront;* que sa conscienee lui répète, *Ils te tueront*, et que ce mot terrible retentisse autour de son âme lorsqu'il sort de son lit avec le projet du crime, et lorsqu'il y rentre avec les remords, rien n'est plus juste, et l'humanité est vengée: mais c'est Henri qui a prononcé ce mot; Henri, qui ajoutoit: *Que deviendra ce pauvre peuple!!!* Hélas! parmi ce même peuple devoit se trouver le monstre qui le ravit à la France; et cette vie si glorieuse et si chère, illustrée par tant de victoires, consacrée par tant de bienfaits, fut la proie du plus vil des humains. O Français qu'il a tant aimés! vieillards qui avez été les témoins de son

règne! enfans qui auriez vécu ses sujets! habitans des campagnes, vous qu'il se plaisoit à entretenir sous vos cabanes! et vous qui, l'approchant de plus près, avez dû le chérir davantage, pleurez le bon roi; mais, en le pleurant, songez que c'est le fanatisme qui l'a frappé: c'est le plus grand de ses forfaits, faut-il que ce ne soit pas le dernier!

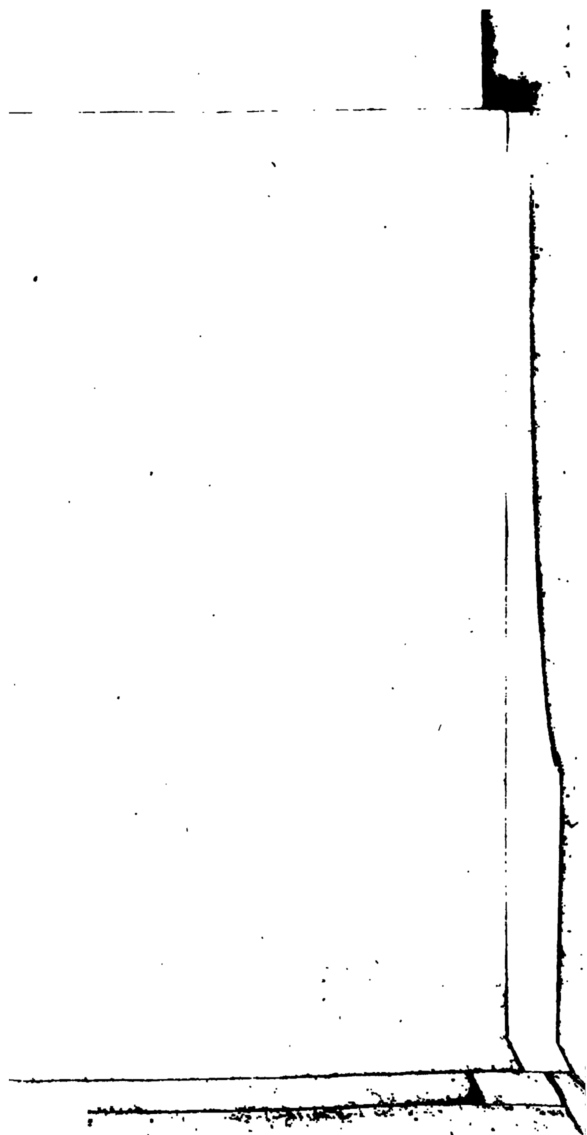
Et que pourroit-on reprocher à sa mémoire? Que pourroit dire contre lui cette voix redoutable qu'on ne distingue pas au bruit des éloges, des applaudissemens, des acclamations de la cour, mais qui se fait entendre dans l'étendue des âges et dans le long silence des tombeaux? Osera-t-on lui faire un crime d'avoir ouvert son cœur aux impressions de la tendresse et au pouvoir de la beauté? Mais si jamais le plaisir n'a pu l'arracher à son devoir; si jamais un regard de l'amour n'a balancé la voix de la justice; s'il a su résister à la séduction en cédant à la sensibilité, osez-vous l'accuser encore? Quand les foiblesses ne ternissent pas les grandes actions, les grandes actions font oublier les foiblesses.

O Henri! si, de la demeure des bons rois, tu jettes quelques regards sur ces humains si difficiles à conduire, et si aisés à égarer; si les sentimens de nos âmes peuvent encore

affecter la tienne, combien n'as-tu pas dû jouir de cet hommage universel que l'on vient de rendre à ta mémoire! Elles s'ouvrent ces tombes augustes (*) où reposent tant de princes et de souverains, et le peuple court en foule contempler ce qui reste de ses maîtres : il passe près de ces grandeurs détruites; mais un cri général, un transport unanime le rassemble autour de toi. Hommes de toute condition, de tout âge, tous n'ont qu'un sentiment et qu'une parole : *Où est Henri IV?* Et ce nom, répété par toutes les bouches, roule dans ces profondeurs ténébreuses. Le temps a dévoré les vains ornemens qui couvroient ta cendre; mais c'est elle que l'on révère, que l'on s'empresse de toucher : il semble que ton esprit l'anime encore. Ce cercueil défiguré est couvert de baisers et de larmes; on diroit que toutes ces ombres royales ont disparu devant toi, et que la tienne seule remplit cet asile de la mort : c'est que l'on juge la gloire, et qu'on aime la bonté. Rois, conquérans, héros, voyez les pleurs d'attendrissement qui coulent sur cette tombe; celui qu'elle renferme n'en a jamais fait verser d'autres : déposez à ses pieds vos palmes et vos trophées! Philo-

(*) Le tombeau de S. Denis.

sophes, législateurs, venez-y déposer vos ouvrages; son exemple peut bien plus que vous! Hommes de toutes les nations, pleurez de ne l'avoir pas eu pour maître! Si les vôtres lui ressemblent, ils voudront mériter de telles larmes; s'ils ne lui ressemblent pas, ils ne sauront pas même si vous pleurez.



L'ESPRIT

D'HENRI IV.

§ Lorsque Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, étoit grosse de ce prince; Henri d'Albret, son grand-père, fit promettre à sa fille que dans l'enfantement elle lui chanteroit une chanson, afin, lui dit-il, que tu ne me fasses pas un enfant pleureux et rechigné. La princesse le lui promit, et eut tant de courage, que, malgré les grandes douleurs qu'elle souffroit, elle lui tint parole, et lui chanta une chanson en son langage béarnois, aussitôt qu'elle l'entendit entrer dans sa chambre. L'enfant

vint au monde sans pleurer ni crier. Son grand-père l'emporta dans ses bras; il lui frotta ses petites lèvres d'une gousse d'ail, et lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, croyant lui rendre par ce moyen le tempérament plus mâle et plus vigoureux. (*Perefixe.*)

§ Il disoit, avec des transports de joie, à tous ceux qui venoient le complimenter sur cette heureuse naissance: *Voyez maintenant, ma brebis a enfanté un lion.* Il vouloit par là répondre à une froide raillerie que les Espagnols avoient faite en disant, lorsque la reine Marguerite, sa femme, avoit mis au monde Jeanne d'Albret, mère de notre Henri : *Miracle! la vache a fait une brebis;* faisant allusion aux armes de Béarn, qui sont deux vaches. Henri d'Albret disoit encore, par un pressentiment secret, que cet enfant devoit le venger des injures que l'Espagne lui avoit faites. (*Perefixe.*)

§ Henri fut élevé au château de Corasse en Béarn, situé dans les rochers et dans les montagnes. Henri d'Albret voulut qu'on l'habillât et qu'on le nourrît comme les autres enfans du pays, et même qu'on l'accoutumât à courir et à monter sur les rochers. On le nourrissoit pour l'ordinaire de pain bis, de bœuf, de fromage et d'ail; et bien souvent on le faisoit marcher nu-pieds et nu-tête. Il fut appelé au berceau, *prince de Viane* : on lui donna peu de temps après le nom de *duc de Beaumont*, puis celui de *prince de Navarre*. La reine de Navarre, sa mère, prit un très-grand soin de son éducation, et lui donna pour précepteur la Gaucherie, homme savant et calviniste zélé. Ayant été présenté encore enfant à Henri II, ce monarque lui dit : *Voulez-vous être mon fils?* Le petit prince répondit en béarnois : *C'est celui-là qui est mon père*, montrant le roi de Navarre. *Eh*

vinrent après l'action que, si l'on avoit fait donner le corps du prince de Navarre, l'armée catholique auroit été battue : on conçut de là une haute idée de la capacité du jeune Henri. (*Perefixe et Histoire d'Henri IV par M. de Bury.*)

§ L'amiral continua la guerre dans différentes parties de la France. Il poussa même la hardiesse jusqu'à la traverser, pour aller au-devant des troupes allemandes, qu'il joignit, après avoir battu, auprès d'Arnay-le-Duc, le maréchal de Cossé, qui étoit venu avec un gros d'armée pour l'en empêcher. Ce fut en cette occasion que le jeune prince de Navarre fit ses premières armes, suivant l'historien Mathieu, qui rapporte avoir ouï dire à Henri : « Je n'avois retraite » qu'à plus de quarante lieues, et je » demeurois à la discrétion des paysans. » En combattant aussi, je courois risque » d'être pris ou tué, parce que je n'a-

» vois point de canon, et les gens du » roi en avoient. A dix pas de moi fut » tué un cavalier d'un coup de coule- » vrine; mais recommandant à Dieu le » succès de cette journée, il le rendit » heureux et favorable. » Quelque temps avant cette action, la Mothe-Fénelon, s'adressant au jeune prince de Navarre, affectoit de paroître surpris de ce que lui, étant si jeune encore, prenoit parti dans une guerre qui ne regardoit proprement que le prince de Condé son oncle, et les huguenots qui faisoient la guerre au roi. « C'est, lui répondit le » jeune prince, qu'étant visible que » sous ce prétexte de la rébellion qu'on » impute faussement au prince mon » oncle, et aux huguenots, nos enne- » mis ne se proposent pas moins que » d'exterminer toute la branche royale » de Bourbon, nous voulons mourir » tous ensemble pour éviter les frais du » deuil, qu'autrement nous aurions à

» porter les uns des autres. » (*Tabl. historiques des Rois de France.*)

§ Le même Fénelon, adressant encore la parole au roi de Navarre, déploroit les malheurs dont le feu de cette guerre alloit, disoit-il, inonder le royaume. *Bon!* répliqua le roi, *c'est un feu à éteindre avec un seau d'eau.* Comment cela? demanda Fénelon. *En faisant*, dit le roi, *boire ce seau d'eau, jusqu'à crever, au cardinal de Lorraine, vrai et principal boute-feu de la France.* (Tabl. historiques des Rois de France.)

§ En 1576, la ville d'Eause dans l'Armaghac, soulevée par des mutins, avoit refusé de laisser entrer la garnison que le roi de Navarre y envoyoit. Il arriva aux portes de cette ville, avant qu'on eût pu être averti de sa marche, et y entra sans obstacle à la tête de quinze ou seize qui le suivoient de plus près que le reste de sa troupe; ce que les mutins ayant aperçu, ils crièrent

qu'on abaissât promptement la herse, qui s'abattit en effet, et sépara cette petite poignée de gens du gros qui demeura hors la ville. Les rebelles sonnèrent le tocsin ; une cinquantaine de soldats accoururent, dont quelques-uns crièrent : « Tirez à cette juppe d'écarlate, et à ce panache blanc, car c'est le roi de Navarre. » *Mes amis*, dit alors ce prince, *mes compagnons*, *c'est ici qu'il faut montrer du courage et de la résolution*, *car c'est de là que dépend notre salut : que chacun donc me suive et fasse comme moi*, *sans tirer le coup de pistolet*, *qu'il ne porte.* Les mutins dissipés, et la ville s'emplissant des soldats de Henri qui avoient enfoncé la porte, tous les habitans alloient être passés au fil de l'épée, si les principaux d'entre eux, les consuls à leur tête, ne fussent venus se jeter aux pieds du roi de Navarre, qui se laissa fléchir, et se contenta, pour toute punition, de

faire pendre quatre de ceux qui avoient tiré au panache blanc. (*Mémoires de Sully.*)

§ Ce prince, qui s'exposoit comme le moindre soldat, fit devant Nérac, en 1577, un coup d'une extrême hardiesse, lorsqu'un gros de cavalerie s'étant détaché pour venir le surprendre, il le repoussa presque seul. Les prières de ses officiers ne furent point capables de l'engager à prendre plus de soin de sa vie; et son exemple les animoit à leur tour, de manière qu'ils s'avancèrent cette même journée douze ou quinze, pour faire le coup de pistolet, jusqu'à la portée de l'armée catholique. Henri, qui le remarqua, dit à Béthune : « Allez » à votre cousin le baron de Rosny; il » est étourdi comme un hanneton : » retirez-le de là, et les autres aussi; » car l'ennemi nous voyant retirer, leur » fera, sans doute, une si rude charge, » qu'ils seront tous pris ou tués. »

Rosny obéit à l'ordre; et ce prince, qui vit son cheval blessé à l'épaule, lui reprocha sa témérité, avec une colère qui n'avoit rien que d'obligeant. (*Mémoires de Sully.*)

§ Catherine de Médicis, mère de Henri III, et qui avoit la principale part au gouvernement du royaume, auroit bien voulu engager le roi de Navarre à abandonner les huguenots, et à revenir à la cour de France; mais, ne pouvant y réussir, elle pratiqua des intelligences secrètes dans les villes dont il étoit le maître. En 1578, les deux cours étant à Auch, un jour qu'il se donnoit un bal, on vint informer le roi de Navarre, que le gouverneur de la Réole, qui étoit un vieux gentilhomme, emporté par son amour pour une des filles de la reine-mère, avoit trahi son devoir, et livré la place aux catholiques. Henri, qui ne vouloit pas différer plus long-temps à s'en venger, fit avertir

secrètement Rosny avec trois ou quatre autres officiers, de sortir de la salle du bal, et de le joindre à la campagne, les armes cachées sous leurs habits. Ce prince les attendoit avec un petit corps de troupes. Ils marchèrent le reste de la nuit, et arrivèrent à Fleurance dans le moment qu'on ouvroit les portes : ils s'en emparèrent sans aucun obstacle. La reine-mère, qui auroit juré que le roi de Navarre avoit couché à Auch, apprit le lendemain cette expédition avec étonnement; mais elle prit le parti d'en rire : « Je vois bien, dit-elle, que c'est » la revanche de la Réole; le roi de » Navarre a voulu faire chou pour chou, » mais le mien est mieux pommé. » (*Mémoires de Sully.*)

§ La reine-mère, qui désiroit toujours de détacher le roi de Navarre et le prince de Condé du parti huguenot, leur proposa une conférence. Elle fut tenue à Nérac dans les derniers jours

de février 1579. Un jour, dans un entretien que la reine avoit avec le roi de Navarre, elle lui demanda si la peine qu'elle avoit prise ne produiroit aucun fruit, elle qui ne souhaitoit que le repos: « Madame, lui répondit-il, je n'en suis » pas la cause : ce n'est pas moi qui vous » empêche de vous coucher dans votre » lit ; c'est vous qui m'empêchez de » dormir dans le mien. La peine que » vous prenez vous plaît et vous nourrit; » le repos est le plus grand ennemi de » votre vie. » (*Perefixe.*)

§ Dans une autre occasion, cette princesse lui fit beaucoup de caresses, jusqu'à le chatouiller par les côtés. Henri soupçonnant le dessein de cette reine, qui étoit de tâter s'il étoit couvert, tira les boutons de son pourpoint, et lui montrant sa poitrine : *Voyez, madame,* lui dit-il, *je ne sers personne à couvert.* Comme elle le conjura de ne plus faire sa cour aux maires de la Rochelle, di-

sant que c'étoit faire tort à sa grandeur, de se soumettre ainsi à une populace de laquelle il pourroit être éconduit souvent : *J'y fais*, répondit ce prince, *ce que je veux, parce que je n'y veux rien que ce que je dois.* (Le Grain, décade de Henri-le-Grand.)

§ Catherine continua de ménager plusieurs entrevues avec le roi de Navarre. Ce prince, malgré sa foiblesse pour les femmes, eut cependant la force de résister à tous les piéges que lui tendit la reine. Un jour cette princesse, accompagnée des plus belles femmes de sa cour, demanda à Henri ce qu'il désiroit. Ce prince lui répondit en regardant cet essaim de beautés qui l'environnoient : *Il n'y a rien là, madame, que je désire ;* voulant lui faire entendre que sa ruse ne réussiroit pas. (*Perefixe.*)

§ Quelques jours après, cette reine, accompagnée des mêmes femmes, pressant Henri de faire quelque ouverture :

Madame, lui dit-il, *il n'y a point ici d'ouverture pour moi.* (Histoire de France de Mathieu.)

§ Les conférences n'ayant pu procurer la paix que l'on désiroit, Henri reprit les armes, et se porta vers Cahors, ville très-bien fortifiée. Le gouverneur de la place avoit une forte garnison, et prenoit les mêmes précautions qu'un homme qui attend à chaque moment d'être attaqué; ce qu'on reconnut par un billet trouvé dans sa cassette, sur lequel il avoit écrit de sa main : *Nargue pour les huguenots.* Quelques représentations qu'on pût faire au roi de Navarre sur cette entreprise, il ne fit que cette réponse : *Tout me sera possible avec des hommes aussi braves que ceux que je consulte.* Ce prince étoit à la tête d'une poignée de soldats qui firent des prodiges de valeur, conduits par un tel chef, qui combattoit lui-même en soldat. Les coups des ennemis sem-

bloient dirigés sur lui : il rompit deux pertuisanes, et ses autres armes furent faussées. Ces combats durèrent cinq jours et cinq nuits. Les assiégés attendoient un prompt secours, et ne cherchoient qu'à faire durer l'attaque jusqu'à l'arrivée de ce secours. On apprit bientôt qu'il étoit proche. Dans cette extrémité, les officiers, épuisés de fatigues, s'assemblèrent autour du roi de Navarre, et le conjurèrent avec instance de se procurer une retraite avant que les ennemis eussent pénétré dans la ville ; mais ce brave prince, que rien ne pouvoit abattre ni faire trembler, surmontant la douleur qu'il ressentoit de ses blessures, se tourna vers eux avec un visage riant, et un air d'assurance qui en inspiroit aux plus foibles, et se contenta de leur répondre : « Il est dit là » haut ce qui doit être fait de moi en » cette occasion. Souvenez-vous que ma » retraite hors de cette ville, sans l'avoir

» assurée au parti, sera la retraite de » ma vie hors de ce corps; il y va trop » de mon honneur d'en user autrement. » Ainsi, qu'on ne me parle plus que de » combattre, de vaincre ou de mourir.» La fortune seconda le courage de Henri. La ville fut prise et abandonnée au pillage, avec défenses cependant aux soldats de faire aucune violence, sous peine de la vie. (*Mémoires de Sully.*)

§ Après quelques autres expéditions, Henri ayant fait la paix avec la cour, passa assez tranquillement les trois années qui la suivirent. Il s'instruisoit par la lecture des meilleurs livres. Un de ceux qui lui plaisoient davantage étoit les *Hommes illustres* de Plutarque. Il disoit souvent qu'il avoit de grandes obligations à cet ouvrage, dans lequel il avoit puisé d'excellentes maximes pour sa conduite et pour le gouvernement. (*Histoire de Henri IV, par M. de Bury.*)

§ Ce prince éloigné de la cour, et qui vouloit en connoître les mouvemens, jeta les yeux sur le baron de Rosny, qu'il chargea de ses instructions. Lorsque ce seigneur vint prendre congé de son maître, Henri lui dit, après l'avoir embrassé plusieurs fois : « Mon ami, souvenez-vous que la prin» cipale partie d'un grand courage et » d'un homme de bien, c'est de se » rendre inviolable en sa parole; je ne » manquerai jamais à celle que je vous » ai donnée. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Catherine de Médicis, qui croyoit que son autorité étoit appuyée sur la division des catholiques et des huguenots, obligea bientôt le roi de Navarre à reprendre les armes. Il marchoit, en 1587, contre le duc de Joyeuse, chef de l'armée catholique; lorsqu'il l'aperçut : « Amis, dit-il à ses soldats, voici » un nouveau marié, dont la dot est » encore toute entière dans ses coffres;

» c'est à vous de l'y chercher. » (*Mémoires de Sully.*)

§. Les deux armées étoient prêtes à en venir aux mains : avant le commencement de l'action, le roi de Navarre se tournant vers les princes de Condé et de Soissons, leur dit avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons ; et, vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné.* « Et nous, lui répondirent-» ils, nous vous montrerons que vous » avez de bons cadets. » (*Dictionnaire des Portraits historiques et Anecdotes des Hommes illustres.*)

§. Henri s'apercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettoient devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, leur cria : *A quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paroître.* En effet, il enfonça les premiers rangs des catholiques, fit des prisonniers de sa

main, et en vint jusqu'à colleter le brave Casteau - Regnaud, cornette de gendarmes, lui criant, d'un ton qui n'étoit qu'à lui : *Rends-toi, Philistin !* (Dictionnaire cité.)

§. Les fuyards ayant fait halte, quelqu'un s'imagina que le maréchal de Matignon, qui commandoit une autre armée catholique, paroissoit, et il débitoit cette conjecture comme une vérité incontestable. *Allons, mes amis,* dit Henri avec une gaieté extraordinaire ; *ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.* (Perefixe.)

§. Le roi de Navarre venoit de remporter la victoire, et soupoit au-dessus d'une salle où étoit déposé le corps du duc de Joyeuse, général des catholiques, tué dans l'action. On s'avisa de lui présenter les bijoux et autres magnifiques bagatelles du voluptueux général ; il dédaigna d'en faire usage. « Il » ne convient, dit-il, qu'à des comé-

» diens de tirer vanité des riches habits » qu'ils portent. Le véritable ornement » d'un général est le courage et la pré- » sence d'esprit dans une bataille, et la » clémence après la victoire. » (*Le Grain, Décade de Henri-le-Grand.*)

§. Peu de temps après cette victoire, le roi de Navarre, étant en Béarn, apprit la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé, arrivée le 5 mars 1588. Quoiqu'il y eût entr'eux, dit Perefixe, une secrète jalousie, Henri fut si sensible à cette perte, que s'étant renfermé dans son cabinet, avec le duc de Soissons, on lui entendit pousser les hauts cris, en disant qu'il avoit perdu son bras droit. Il écrivit à ce sujet à Corisandre d'Andoin, comtesse de Grammont, cette lettre qu'on lira avec intérêt : « Pour achever de me peindre, il » m'est arrivé un des plus extrêmes » malheurs que je pouvois craindre ; » qui est la mort subite de M. le Prince ;

» je le plains, comme ce qu'il me de-
» voit être, non comme ce qu'il m'étoit.
» Je suis à cette heure la seule butte où
» visent tous les perfides de la messe.
» Ils l'ont empoisonné, les traîtres; si
» est-ce que Dieu demeurera le maître;
» et moi, par sa grâce, l'exécuteur. Ce
» pauvre prince, non de cœur, jeudi
» ayant couru la bague, soupa se por-
» tant bien; à minuit, lui prit un vo-
» missement qui lui dura jusqu'au matin.
» Tout le vendredi il demeura au lit;
» le soir il soupa, et, ayant bien dormi,
» il se leva le samedi matin, dîna de-
» bout, et puis joua aux échecs; il se
» leva de sa chaise, se mit à se promener
» par sa chambre, devisant avec l'un et
» avec l'autre; tout d'un coup il dit :
» *Baillez-moi ma chaise, je sens une*
» *grande foiblesse*. Il ne fut pas à peine
» assis qu'il perdit la parole, et soudain
» après il rendit l'âme assis. Les marques
» de poison sortirent soudain; il n'est

» pas croyable l'étonnement que cela a
» porté en ce pays-là. Je pars dès
» l'aube du jour, pour y aller pourvoir
» en diligence. Je me vois bien en che-
» min d'avoir bien de la peine; priez
» Dieu hardiment pour moi : si j'en
» échappe, il faudra bien croire que ce
» soit lui qui me gardoit, dont je suis
» peut-être plus près que je ne pense :
» je vous demeurerai fidèle esclave. Bon
» soir, mon âme; je vous baise un mil-
» lion de fois les mains. *Mars* 1588. »

§. En 1589, Henri III, réduit, par l'insolence et les entreprises des *ligueurs*, à se jeter entre les bras des calvinistes, fut excommunié par le saint-siége. Comme ce foible prince paroissoit alarmé de cette hardiesse, le roi de Navarre lui dit, avec sa *franchise* ordinaire, qu'il y avoit un bon remède : « Et » c'est, ajouta-t-il gaiement, que nous » vainquions, et au plus tôt; car si cela » est, vous aurez absolument votre ab-

» solution ; mais si nous sommes bat-» tus, nous serons toujours excommu-» niés, aggravés et réaggravés. » (*Journal de la Ligue.*)

§ Henri III avoit, le premier, fait proposer au roi de Navarre de se réunir contre leurs ennemis communs. Ce dernier prince, qui ne connoissoit point la défiance, signa, au Plessis-les-Tours, le traité qui lui fut proposé, et se mit en chemin pour se rendre auprès du roi de France. Lorsqu'il fut sur le bord de la rivière du Cher, dans un endroit qui n'étoit qu'à deux lieues du Plessis-les-Tours, il s'arrêta un moment. Il voulut, avant que de le passer, savoir encore les sentimens des gentilshommes qui l'accompagnoient, et après s'être entretenu quelque temps avec eux : *Allons*, leur dit-il, *la résolution en est prise, il n'y faut plus penser*, et passa aussitôt de l'autre côté de la rivière. (*Mémoires de Sully et Histoire de Henri IV*.

§ Henri III, averti de l'arrivée du roi de Navarre, s'étoit avancé au-devant de lui dans la campagne, et la joie d'une union si désirée y avoit attiré un concours de peuple si prodigieux, que les deux rois furent plus d'un demi-quart d'heure à cinquante pas l'un de l'autre sans pouvoir s'approcher. Le roi de Navarre se jeta aux genoux du monarque français, qui le releva aussitôt, et l'embrassa avec beaucoup d'affection; ils réitérèrent leurs embrassemens trois ou quatre fois, avec une extrême vivacité de part et d'autre. Ils s'entretinrent assez long-temps et avoient un air de gaieté qui témoignoit la satisfaction qu'ils avoient de se voir. Le roi le nommoit son cher frère, et Henri l'appeloit son seigneur. Ce prince lui dit en riant: *Courage, mon seigneur, deux henris valent mieux qu'un carolus.* Le duc de Mayenne, général de la ligue, s'appeloit *Charles*, et l'on sait que la monnoie

d'or courante alors se nommoit *henri*, comme on dit aujourd'hui un *louis*. (Histoire de Henri IV.)

§ Le roi de Navarre témoigna la joie qu'il avoit de cette entrevue, par cette lettre qu'il écrivit lui-même à Duplessis-Mornay : « M. Duplessis, la » glace est rompue, non sans nombre » d'avertissemens, que si j'y allois j'étois » mort. J'ai passé l'eau, en me recom» mandant à Dieu, lequel, par sa » bonté, ne m'a pas seulement préservé, » mais fait paroître au visage du roi » une joie extrême, et au peuple un » applaudissement non pareil, même » criant : *Vivent les rois !* dont j'étois » bien marri. Il y a eu mille particula» rités qu'on peut dire remarquables. » (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le roi de France, Henri III, venoit d'être assassiné en 1589, au siége de Paris, qu'il avoit entrepris avec les calvinistes. Anglure de Givry, homme

également prudent et vertueux, s'apercevant que plusieurs officiers des plus distingués de l'armée se disposoient à quitter le nouveau roi Henri IV, il parvint à les retenir, en disant publiquement au monarque : « Je viens de voir » la fleur de votre brave noblesse, qui » se réserve à pleurer la mort de son roi » quand elle l'aura vengé : elle attend » avec impatience les commandemens » absolus du vivant. Vous êtes le roi » des braves, et ne serez abandonné » que des poltrons. » (*D'Aubigné.*)

§ Le nouveau roi de France fit appeler sur-le-champ le maréchal de Biron, dont il connoissoit les vertus militaires, et lui dit en l'embrassant : « C'est en ce » moment qu'il faut que vous mettiez » la main droite à ma couronne ; ni » mon humeur, ni la vôtre, ne veulent » pas que je vous anime par des dis» cours. Je vous prie, en pensant à ce » qui se présente sur nos bras ; allez

» tirer le serment des Suisses, comme
» vous entendez qu'il faut, et puis me
» venez servir de père et d'ami. » Le maréchal lui répondit : « Sire, c'est à
» ce coup que vous connoîtrez les gens
» de bien; nous parlerons du reste à
» loisir : je ne vais point essayer, mais
» vous quérir ce que vous demandez. »
(*Histoire de Henri IV.*)

§ Les négociations de ce maréchal eurent le succès désiré, et les Suisses se mirent en marche pour se rendre auprès de Henri IV. Ce prince les reçut avec cette affabilité qui lui étoit naturelle, et dit aux officiers ces paroles bien honorables pour eux : « Je vous
» dois le salut de mon royaume et le
» mien, et je n'oublierai jamais le ser-
» vice important que vous me rendez
» aujourd'hui. »

§ En 1589, Henri IV, qui n'avoit que cinq ou six mille hommes, fut attaqué à Arques, village peu éloigné de

Dieppe, par le duc de Mayenne, qui en avoit environ trente mille. Ce prince soupçonnant que les ligueurs, dans le combat, tourneroient leurs principaux efforts contre son artillerie, y plaça le régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptoit beaucoup, et leur colonel Galaty, sur lequel il comptoit encore plus. Ce qu'il avoit prévu étant arrivé, il vola, suivant sa coutume, où le danger étoit le plus grand. *Mon compère*, dit-il à Galaty en arrivant, *je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous.* Ce mot eut le succès qu'il devoit avoir : il décida de la journée; les ligueurs furent poussés de tous côtés, et enfin battus. (*Le Grain, Décade de Henri-le-Grand, et Dictionnaire cité.*)

§ Quelques momens avant cette bataille d'Arques, on amena au roi un prisonnier de distinction. Henri alla à sa rencontre, et l'embrassa en souriant. Celui-ci, qui cherchoit partout des yeux

une armée, témoignoit au roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. *Vous ne les voyez pas tous*, lui dit ce prince avec la même gaieté; *car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent.*

§ C'est au sortir de cette bataille qu'il écrivit au brave Crillon cette fameuse lettre : « Pends-toi, brave » Crillon, nous avons combattu à » Arques, et tu n'y étois pas. » Il disoit aussi, avant cette journée, « qu'il étoit » roi sans royaume, mari sans femme, » et guerrier sans argent. » (*Journal de l'Estoile.*)

§ L'armée des royalistes et celle des ligueurs étoient prêtes à en venir aux mains dans les plaines d'Yvry en 1590. La veille de la bataille, le colonel Thische, commandant des Allemands qui suivoient le drapeau de Henri IV, se vit forcé, par la mutinerie des siens, de demander de l'argent qui leur étoit

dû, avec menace de ne point prendre part à l'action, s'ils n'étoient payés. Le roi lui répondit avec aigreur : « Comment, colonel, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres pour combattre ? » Thische se retira tout confus sans rien répliquer. Le lendemain, lorsque Henri eut rangé ses troupes en bataille, il se souvint de ce qui s'étoit passé la veille, et courut réparer ses torts : « Colonel, dit-il publiquement à Thische, nous voici dans l'occasion ; il peut se faire que j'y demeurerai. Il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous. Je déclare donc que je vous reconnois pour un homme de bien, et incapable de faire une lâcheté ; » et en même temps il embrassa très-cordialement l'officier allemand, qui lui répondit avec transport : « Ah ! sire, en me rendant l'hon-

» neur, vous m'ôtez la vie; et j'en » serois indigne si je ne la sacrifiois au- » jourd'hui à votre service. Si j'en avois » mille, je les mettrois toutes à vos » pieds. » En effet, il s'exposa si fort à tous les dangers, qu'il tomba mort percé de mille coups. (*Perefixe.*)

§ Immédiatement avant l'action, Henri parcourut tous les rangs de son armée. Il montra aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, et leur dit avec cette ardeur qui se communique : « Enfans, si les cornettes vous » manquent, voici le signe du rallie- » ment; vous le trouverez toujours au » chemin de la victoire et de l'honneur. » (*Dictionnaire des Portraits historiques, et Anecdotes des Hommes illustres.*)

§ Dans une autre occasion, il dit simplement à ses troupes : *Je suis votre roi ; vous êtes Français, voilà l'ennemi.* Son avant-garde ayant d'abord plié, et quelques-uns pensant à fuir : *Tournez*

là tête, leur dit-il, *et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir.* (Dictionnaire cité.)

§ Lors de la journée de cette bataille d'Ivry, on perdit pendant quelque temps le roi de vue dans la mêlée, où il se trouva seul avec douze ou treize gentilshommes au milieu des ennemis. Il tua de sa main l'écuyer du comte d'Egmont. *Il faut jouer du pistolet*, dit-il à sa troupe, *plus d'ennemis, plus de gloire.* (Mathieu.)

§ Tant de bravoure avoit forcé la victoire à se déclarer en faveur de ce prince, qui vouloit qu'on épargnât le sang de ses sujets rebelles. Il fit crier, dans la déroute : *Sauvez les Français, et main-basse sur l'étranger.*

§ La seule faute que l'on pourroit peut-être reprocher à ce prince dans cette journée, est d'avoir trop exposé sa personne. Après la bataille, le maréchal de Biron lui dit : « Sire, vous avez fait

» aujourd'hui le devoir du maréchal de
» Biron, et le maréchal de Biron a fait
» ce que devoit faire le roi. » (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le soir même de cette mémorable journée, le roi soupant au château de Rosny, on lui annonça que le maréchal d'Aumont, un de ses plus braves officiers, venoit lui rendre compte de quelque chose. Ce bon prince se leva aussitôt, alla au-devant de lui, l'embrassa tendrement, et le fit asseoir à table avec ces paroles obligeantes : *Il est bien raisonnable que vous soyez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à mes noces.* (Perefixe.)

§ François de Pas, un des meilleurs officiers de l'armée de Henri IV, fut tué dans cette bataille d'Ivry, en combattant héroïquement sous les yeux de son roi. Ce prince, touché de ce qu'il venoit de voir et de ce qu'il savoit depuis longtemps de cette famille guerrière, s'écria :

Ventre-saint-gris, j'en suis fâché; n'y en a-t-il plus? On lui répond que la veuve est grosse. *Eh bien*, répliqua-t-il, *je donne au ventre la même pension que cet officier avoit.* (Mémoires de Feuquieres.)

§ La ville de Chartres avoit embrassé le parti de la ligue. Henri IV l'assiégea en 1591, mais deux assauts donnés avec perte, avoient rebuté le roi, qui, se voyant pressé par le chancelier d'en faire donner un troisième, lui dit d'un air irrité: *Allez-y donc vous-même; je ne suis pas accoutumé de faire si bon marché du sang de ma noblesse.*

§ Quelques jours après, les assiégés capitulèrent, et lorsqu'il fut sur le point de faire son entrée dans la ville, il fut arrêté par une députation des habitans. Le magistrat qui portoit la parole, lui fit une longue et ennuyeuse harangue Il commença par dire qu'il reconnoissoit que la ville étoit assujétie à Sa Majesté

par le droit divin et par le droit romain. Le vainqueur impatienté dit, en poussant son cheval pour entrer : *Ajoutez-y et par le droit canon.* (Histoire de France du Père de Châlons.)

§ Le même prince étant fatigué de la grande traite qu'il avoit été obligé de faire pour le secours de Cambray, et passant par Amiens, on vint lui faire une harangue. L'orateur la commença par les titres de *très-grand*, *très-clément*, *très-magnanime*......... « Ajoutez aussi, » dit le roi, *et très-las ;* je vais me re-» poser, j'écouterai le reste une autre » fois. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Ce prince fit sentir également le ridicule d'un autre harangueur qui s'étoit présenté à l'heure de son dîné. Il avoit commencé son discours par ces mots : *Annibal partant de Carthage, sire......* et en resta là. *Ventre-saint-gris*, dit le roi, *Annibal partant de Carthage avoit dîné, et je vais en faire autant.*

(Dictionnaire des Portraits historiques, et Anecdotes des Hommes illustres.)

§ Ayant dit par deux fois à un autre discoureur qu'il abrégeât, et voyant qu'il n'en faisoit rien, il le laissa là, et s'en alla en disant : *Vous direz donc le reste à maître Guillaume;* c'étoit le bouffon de la cour. (*Dictionnaire cité.*)

§ Le 11 octobre de cette même année 1591, le roi se rendit à Sedan pour assister au mariage du vicomte de Turenne. Ce prince s'étant retiré, après avoir vu coucher la mariée, et le vicomte l'ayant conduit dans son appartement, lui dit : « Sire, Votre Majesté m'a fait » aujourd'hui beaucoup d'honneur; je » veux lui en témoigner ma reconnois- » sance : je la prie de m'excuser, et de » n'être pas inquiète si je ne couche » sous le même toit, pour veiller à la » sûreté de sa personne; j'y ai mis bon » ordre. » Le roi lui demanda de quoi il s'agissoit. « Sire, lui répondit-il, vous

» le saurez demain matin, je n'ai pas
» le temps de vous le dire. » Il part aussitôt avec un corps de troupes qu'il avoit préparé, et se rend maître de la ville de Stenay, et vient en apporter la nouvelle au roi à son lever. « Ventre-
» saint-gris, lui dit ce prince, je ferois
» souvent de semblables mariages, et je
» serois bientôt maître de mon royaume,
» si les nouveaux mariés me faisoient
» de pareils présens de noces. Mais, en
» attendant, allons à nos affaires. »
Aussitôt il monte à cheval, se met à la tête de ses troupes, et va faire le siége de Rouen. (*Histoire d'Henri IV.*)

§ Le baron de Rosny qui accompagnoit le roi à cette attaque, ayant voulu lui faire quelque remontrance sur ce qu'il exposoit trop sa personne dont dépendoit le destin de la France : « Mon
» ami, lui répondit ce valeureux prince,
» je ne puis faire autrement; car puis-
» que c'est pour ma gloire et pour ma

» couronne que je combats, ma vie et » toute autre chose ne me doivent sem» bler rien au prix. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Lors de la journée de ce siége et dans une action fort chaude vers le pont d'Aumale, le roi reçut un coup de feu dans les reins au défaut de la cuirasse. Cette blessure, cependant, ne l'empêcha point de combattre au-delà du pont. Mais la rumeur de ce coup, dit le Grain, fut si grande, et porta telle épouvante parmi les troupes, que Sa Majesté fut contrainte de se montrer dans plusieurs quartiers; jusques-là, que l'ennemi en ayant eu le bruit, envoya aussitôt un trompette, sous prétexte de demander l'échange de quelques prisonniers. Le roi se fit amener le trompette, auquel il dit: « Je sais bien pourquoi vous êtes » envoyé; dites au duc de Parme, votre » maître, que vous m'avez vu sain et » gaillard, et bien préparé à le recevoir

» quand il voudra. » (*Décade de Henri-le-Grand.*)

§ Ce fut en cette occasion que Duplessis-Mornay lui écrivit cette lettre : « Sire, vous avez assez fait l'Alexandre, » il est temps que vous soyez Auguste : » c'est à nous de mourir pour vous, et » c'est-là notre gloire ; à vous, Sire, de » vivre pour la France, et j'ose dire que » ce vous est un devoir. » (*Notes sur la Henriade.*)

§ Ce siége n'eut pas le succès désiré. On en attribua la faute au maréchal de Biron ; mais quoique le roi jugeât cette faute irréparable, et qu'il en sût fort mauvais gré à ce commandant, il se donna bien de garde d'en laisser rien paroître. Rien ne marque mieux combien Henri IV se croyoit obligé d'avoir des égards et de la complaisance pour le maréchal de Biron, que ce que dit ce prince au jeune Châtillon dans une occasion où celui-ci ouvrit un fort bon

avis, mais contraire à celui de ce maréchal : « Les oisons veulent mener paître » les oies. Quand vous aurez la barbe » blanche, peut-être en saurez-vous » quelque chose ; mais à cette heure, » *je ne trouve pas bon que vous en par-* » liez si hardiment : cela n'est bon qu'à » mon père que voici, » en montrant Biron qui avoit menacé de se retirer. « Il faut, poursuivit-il, en lui tendant » les bras, que tous tant que nous sommes » allions à son école. » (*Pierre Mathieu.*)

§ Henri IV n'avoit pas quinze mille hommes, lorsqu'en 1593 il assiégea Paris, où il restoit alors au moins deux cent mille habitans. Il auroit pu prendre cette ville par famine. Mais sa compassion pour les assiégés faisoit que, les soldats eux-mêmes, malgré les défenses des généraux, vendoient des vivres aux Parisiens. Un jour que, pour faire un exemple, on alloit pendre deux paysans qui avoient amené des charettes de pain à une po-

terne, Henri les rencontra en allant visiter ses quartiers : ils se jetèrent à ses genoux, et lui remontrèrent qu'ils n'avoient que ce moyen pour gagner leur vie : « Allez en paix, leur dit le roi, » en leur donnant aussitôt l'argent qu'il » avoit sur lui : le Béarnais est pauvre, » ajouta-t-il ; s'il en avoit davantage il » vous le donneroit. » (*Dictionnaire des Portraits historiques, et Anecdotes des Hommes illustres.*)

§ On conseilloit à ce prince de prendre Paris d'assaut, avant l'arrivée des troupes auxiliaires que le roi d'Espagne envoyoit pour soutenir la ligue. Mais Henri ne voulut jamais consentir à exposer cette capitale aux horreurs qu'éprouve une ville prise d'assaut : « Je suis, disoit-il, » le vrai père de mon peuple ; je res- » semble à cette vraie mère qui se pré- » senta devant Salomon ; j'aimerois mieux » n'avoir pas de Paris, que de l'avoir » tout ruiné et tout dissipé par la mort

» de tant de personnes. » (*Dictionnaire cité.*)

§ Pendant le siége de cette ville, le duc de Nemours qui commandoit les assiégés fit sortir les bouches inutiles. Le conseil du roi s'opposa à ce qu'on leur accordât le passage. Mais ce prince ayant appris à quelle horrible nécessité ces malheureux étoient réduits, il ordonna qu'on les laissât passer. « Je ne m'étonne » pas, disoit-il, si les chefs de la ligue » et les Espagnols ont si peu de com- » passion pour ces pauvres gens-là ; ils » n'en sont que les tyrans : mais, pour » moi qui suis leur roi, je ne puis en- » tendre le récit de ces calamités, sans » en être touché jusqu'au fond de l'âme, » et sans désirer ardemment d'y appor- » ter remède. » (*Perefixe.*)

§ La réponse de Henri IV au cardinal de Gondi et à l'archevêque de Lyon, qui étoient les députés ordinaires des Parisiens pendant le siége de leur ville,

servira encore à peindre l'âme généreuse et sensible de ce prince. Ces deux prélats, dans la première audience qu'ils eurent de Henri, lui présentèrent un écrit de la part des Parisiens, dans lequel on ne lui donnoit que le titre de *Roi de Navarre.* Henri IV après avoir lu l'écrit, leur dit : « Si je n'étois que le roi de » Navarre, je n'aurois que faire de paci» fier Paris et la France ; et toutefois, » sans m'arrêter à cette formalité, sachez » que je désire, plus que tout autre, de » voir mon royaume en repos. Je ne suis » point dissimulé, je dis rondement et » sans faintise ce que j'ai sur le cœur : » j'aurois tort de vous dire que je ne veux » point une paix générale, je la veux, je » la désire. Pour avoir une bataille, je » donnerois un doigt, et pour la paix » générale, deux. J'aime ma ville de » Paris, c'est ma fille aînée ; j'en suis » jaloux : je lui veux faire plus de bien, » plus de grâce et plus de miséricorde

» qu'elle ne m'en demande ; mais je veux
» qu'elle m'en sache gré, et non au duc
» de Mayence, ni au roi d'Espagne. S'ils
» lui avoient moyenné la paix et la grâce
» que je lui veux faire, elle leur devroit
» ce bien; elle les tiendroit pour libé-
» rateurs et non pas moi, ce que je ne
» veux pas. Davantage, continua le mo-
» narque ; ce que vous demandez de
» différer la reddition de Paris, jusqu'à
» une paix universelle, qui ne peut se
» faire qu'après plusieurs allées et venues;
» c'est chose trop préjudiciable à ma
» ville de Paris, qui ne peut attendre
» un si long temps : il est déjà mort tant
» de personnes de faim ! Vous, monsieur
» le cardinal, en devez avoir pitie ; ce
» sont vos ouailles, de la moindre goutte
» du sang desquelles vous serez respon-
» sable devant Dieu ; et vous aussi,
» monsieur de Lyon, qui êtes le primat
» par dessus les autres évêques. Je ne
» suis pas bon théologien ; mais j'en sais

» assez pour vous dire que Dieu n'en-
» tend pas que vous traitiez ainsi le pau-
» vre peuple qu'il vous a recommandé. »
Les députés lui ayant répondu que si Paris se rendoit sans l'agrément du duc de Mayenne, ce prince viendroit le reprendre avec toutes les forces de l'Espagne. « S'il y vient, dit le roi, lui et
» tous ses alliés, *pardieu*, nous les bat-
» trons bien, et leur montrerons que la
» noblesse française sait se défendre. J'ai
» juré, contre ma coutume; mais je vous
» dis encore que par le Dieu vivant,
» nous ne souffrirons pas cette honte. »
(*Mémoires de Sully.*)

§ La religion que Henri IV professoit étoit un prétexte pour plusieurs sujets rebelles de fomenter les divisions : c'est pourquoi les meilleurs amis de ce prince, et Rosny lui-même, quoique calviniste, conseillèrent à leur maître d'embrasser la communion romaine. Les ministres protestans avoient avoué à Henri qu'on

pouvoit faire son salut dans l'église romaine. Ce prince prit en conséquence la politique pour guide, puisqu'elle laissoit sa conscience en sûreté ; et s'écria un jour, assez plaisamment : *Ventre-saint-gris, Paris vaut bien une messe.*

§ Plusieurs seigneurs protestans n'approuvoient cependant pas la démarche de Henri IV, et le fatiguoient par leurs représentations. C'est ce qui lui faisoit écrire à Gabrielle d'Estrées : « Ce sera » dimanche que je ferai le saut périlleux. » A l'heure que je vous écris, j'ai cent » importuns sur les bras, qui me feront » haïr Saint-Denis, comme vous faites » Mantes, etc. » (*Rec. de ses Lettres.*)

§ La cour se trouva très-nombreuse à Saint-Denis où devoit se faire la cérémonie de l'abjuration, et tout s'y passa avec beaucoup d'appareil et de pompe. Les rues étoient tapissées et jonchées de fleurs. Une quantité prodigieuse de peuple faisoit retentir l'air de ses acclama-

tions et de cris redoublés de *vive le Roi*, levant les mains au ciel. Les femmes versoient des larmes de joie, et crioient sans cesse : « Dieu le bénisse, et le veuille » bientôt amener dans notre église de » Notre-Dame. »

§ A l'entrée de l'église de l'abbaye de Saint-Denis, mais en dedans, il trouva l'archevêque de Bourges en habits pontificaux, assis dans un fauteuil de damas blanc aux armes de France; et aux côtés de ce prélat, qui, dans cette cérémonie, faisoit l'office de grand-aumônier, le cardinal de Bourbon, plusieurs évêques et les religieux de l'abbaye, qui l'attendoient avec la croix, le livre des évangiles et l'eau-benite. Le roi s'étant approché, l'archevêque lui demanda : Qui êtes-vous? *Je suis le roi*, répondit Henri. Que demandez-vous? *Je demande d'être reçu au giron de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.* Le voulez-vous sincèrement? *Oui, je le veux*,

et je le désire ; et à l'instant s'étant mis à genoux, il fit sa profession de foi en ces termes : *Je proteste et jure, à la face du Tout-Puissant, de vivre et de mourir en la religion catholique, apostolique et romaine ; de la protéger et défendre envers tous, au péril de mon sang et de ma vie, renonçant à toutes hérésies contraires à icelle.* Ensuite il remit à l'archevêque un papier sur lequel cette profession étoit écrite et signée de sa main. Le prélat, en le relevant, lui fit baiser son anneau, prononça son absolution, lui donna la bénédiction, et l'embrassa. (*Histoire de Henri IV.*)

§ La ville de Meaux, qui étoit du parti de la ligue, ayant été informée de la conversion de Henri IV, le reconnut aussitôt pour son légitime souverain. Le duc de Mayenne fit des reproches à Vitry, qui étoit gouverneur de la ville, de ce qu'il l'avoit trahi en livrant Meaux au roi. Vitry répondit à son envoyé :

« Vous me pressez trop, vous me ferez
» à la fin parler en soldat : je vous de-
» mande si un larron, ayant volé une
» bourse, me l'avoit donnée en garde,
» et si après, reconnoissant le vrai pro-
» priétaire, je lui rendois la bourse, et
» refusois de la donner au voleur qui
» me l'auroit confiée, aurois-je, à votre
» avis, fait acte mauvais et de trahison ?
» Ainsi est-il de la ville de Meaux. »
(*Mém. pour l'Histoire de France.*)

§ L'exemple de Vitry fut suivi par plusieurs autres gouverneurs de places du parti de la ligue. Enfin, Paris lui ouvrit ses portes le 22 mars 1594, par l'habileté du comte de Brissac, gouverneur de la ville, aidé des sieurs de Vic, de Belin, du président le Maître, de Molé, et autres membres du parlement, du prévôt des marchands l'Huillier, et des échevins. Les troupes du roi se saisirent aussitôt du Louvre, du Palais, du grand et petit Châtelet. Il ne restoit

plus aux Espagnols que la Bastille, le Temple et les quartiers de Saint-Antoine et de Saint-Martin, où ils s'étoient cantonnés. Ainsi ils se trouvoient fort embarrassés. Mais Henri IV fit dire au duc de Feria et à don Diego d'Evora qui étoient à leur tête, qu'ils pouvoient sortir de Paris, et se retirer en toute assurance. Il traita avec la même douceur les cardinaux de Plaisance et de Pellevé; quelque ressentiment qu'il eût pu conserver de leur conduite à leur égard. Soissons fut l'endroit où se retirèrent tous ces ennemis du roi à la faveur d'une bonne escorte. Sa Majesté voulut les voir sortir, et les regarda passer d'une fenêtre au-dessus de la porte de Saint-Denis. Ils le saluèrent tous le chapeau fort bas et avec une profonde inclination. Il rendit le salut à tous les chefs avec un air de bonté et une grande courtoisie, ajoutant ces paroles: *Recommandez-moi bien à votre maître, et allez-vous-en, à la*

bonne heure ; mais n'y revenez plus. (Perefixe, Histoire de Henri IV.)

§ Ce prince signala son entrée dans sa capitale par ce trait d'équité. Des sergens venoient d'arrêter l'équipage de Lanoue, un de ses officiers, pour des engagemens que son illustre père avoit pris en faveur de la bonne cause. Ce fier et valeureux officier alla se plaindre à l'instant d'une insolence si marquée. *Lanoue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes ; je paye bien les miennes.* Après cela il le tira à l'écart, et lui donna ses pierreries, pour les engager aux créanciers, à la place du bagage qu'ils lui avoient pris. (*Perefixe.*)

§ Le roi s'étoit mis en marche pour aller rendre ses actions de grâces dans l'église de Notre-Dame. Le peuple ne cessoit de lui témoigner sa joie par des cris d'allégresse et de *vive le Roi!* Lorsque ce prince eut mis pied à terre à la porte de l'église, la foule devint si considé-

rable qu'il étoit pressé de tous les côtés. Les capitaines de ses gardes voulurent faire retirer cette multitude pour lui faciliter le passage. « Non, leur dit-il, » j'aime mieux avoir plus de peine, et » qu'ils me voient à leur aise ; car ils » sont affamés de voir un roi. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ « J'ai reçu un plaisant tour à l'église, » écrivoit-il à Gabrielle d'Estrées, en » cette occasion ou en une autre sem- » blable : Une vieille femme, âgée de » quatre-vingts ans, m'est venue prendre » par la tête, et m'a baisé : je n'en ai pas » ri le premier. » (*Recueil des Lettres de Henri IV.*)

§ La satisfaction que ce monarque goûta pendant cette heureuse journée avoit encore augmenté sa gaîté naturelle. Se mettant à table pour souper à l'Hôtel-de-Ville, il dit en riant et en regardant ses pieds, « qu'il s'étoit crotté en venant » à Paris, mais qu'il n'avoit pas perdu

» ses pas. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Il fit venir le lendemain à son dîner le secrétaire Nicolas ; c'étoit un homme assez connu à la cour. Il étoit homme d'esprit, et se piquoit de faire des vers. « C'étoit, dit Brantôme, un gros réjoui, » bon compagnon, d'un esprit assez » divertissant, que son tempérament » rendoit enclin à la bonne chère. » C'est ce qui engagea Henri IV à le faire venir à son dîner. *Monsieur Nicolas*, lui dit le roi, *quel parti suiviez-vous pendant les troubles ?* « A la vérité, » Sire, j'avois quitté le soleil pour suivre » la lune. » *Mais que dis-tu de me voir à Paris comme j'y suis ?* « Je dis, Sire, » qu'on a rendu à César ce qui appar- » tenoit à César, comme il faut rendre » à Dieu ce qui appartient à Dieu. » *Ventre-saint-gris, on ne me l'a pas rendu à moi, on me l'a bien vendu.* Brissac, gouverneur de Paris, et quel-

ques autres, qui avoient stipulé leurs intérêts avant de rendre à César ce qui lui appartenoit, étoient présens à cet entretien. (*Hist. de Henri IV.*)

§ Villeroi, un des chefs du tiers parti, ne fut pas des premiers à rendre son hommage à Henri IV, la nécessité seule fixa son irrésolution, ou l'obligea à forcer son inclination : quoiqu'il ne tînt, ainsi que son fils, que quelques places assez peu importantes, cependant il sut se faire acheter très-chèrement de ce prince. Le roi étant allé un jour à Villeroy faire une simple collation avec douze ou quinze personnes de sa cour, leur dit à table : « Mes amis, nous sommes tous à table d'hôte : faisons bonne » chère pour notre argent ; car nous » avons un hôte qui nous fera bien payer » l'écot. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Les magistrats de Paris, le lendemain que cette ville se rendit au roi, présentèrent à ce prince de l'hipocras,

des dragées et des flambeaux, et supplièrent S. M. d'excuser la pauvreté de sa ville de Paris. Il leur dit, « qu'il les » remercioit de ce que le jour de devant » ils lui avoient fait présent de leur cœur » et maintenant de leurs biens ; qu'il les » acceptoit avec le plus grand plaisir : et » ajouta que, pour leur en donner la » preuve, il demeureroit avec eux et en » leur garde, et qu'il n'en vouloit point » d'autre. » (*Histoire citée.*)

§ La duchesse de Montpensier, qui avoit le plus contribué à fomenter les dissensions, s'étant présentée devant le roi, ce prince l'entretint aussi cordialement que s'il n'avoit eu rien à lui reprocher. Cette duchesse lui ayant dit, sur son entrée dans Paris, qu'elle auroit souhaité que le duc de Mayenne, son frère, fût celui qui eût abaissé le pont à Sa Majesté pour y entrer, Henri lui répondit : « Ventre-saint-gris ! il m'eût » possible fait attendre long-temps, et

» je n'y fusse pas entré si matin. » C'est cette dame qui, au rapport de l'Etoile, dit en riant, que Brissac avoit plus fait que sa femme, qui, en quinze ans, n'avoit fait chanter qu'un cocu ; au lieu que lui, en huit jours, avoit fait chanter plus de vingt mille perroquets à Paris. (*Journal de l'Etoile.*)

§ Tous ceux qui voulurent avoir leur pardon l'obtinrent du monarque victorieux. Un ligueur venant le trouver comme il jouoit à la paume : « Venez, » lui dit-il, soyez le bien venu ; si nous » gagnons, vous serez des nôtres. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Comme les fidèles serviteurs de ce prince lui représentoient que sa trop grande clémence envers ses ennemis, pourroit lui porter préjudice, il fit cette réponse, qui marque toute la bonté de son cœur : « Si vous et tous ceux qui » tenez ce langage, disiez tous les jours » votre patenôtre de bon cœur, vous ne

» diriez pas ce que vous me dites. De » moi, je reconnois que toutes mes vic» toires viennent de Dieu, qui étend » sur moi en beaucoup de sortes sa mi» séricorde, encore que j'en sois du » tout indigne; et comme il me par» donne, aussi veux-je pardonner; et » en oubliant les fautes de mon peuple, » être encore plus clément et plus mi» séricordieux envers lui que je n'ai été. » S'il y en a qui se sont oubliés, il me » suffit qu'ils se reconnoissent; et qu'on » ne m'en parle plus. » (*Journal de Henri IV.*)

§ La ville de Paris fut réduite sous l'obéissance de Henri IV, sans effusion de sang, à l'exception de deux ou trois bourgeois qui furent tués. « S'il étoit en » mon pouvoir, disoit ce bon roi, je » racheterois de cinquante mille écus » la vie de ces deux citoyens, pour » avoir la satisfaction de faire dire à la » postérité que j'ai pris Paris sans qu'il

» y ait eu de sang répandu. » (*Tabl. historiques des Rois de France.*)

§ Les Espagnols occupoient encore quelques places en France : Henri IV les poursuivit partout. Lors de la journée de Fontaine-Française, le 5 juin 1595, le roi, s'étant exposé témérairement avec un petit nombre de cavalerie, vit fuir devant lui dix-huit mille hommes commandés par Ferdinand de Vélasco et le duc de Mayenne. Le roi, donnant l'exemple à ses soldats, s'étoit jeté au milieu des escadrons ennemis, et étoit parvenu, à force de valeur et de courage, à les ouvrir et à les faire plier. Jamais il ne courut plus grand risque de sa vie. Aussi manda-t-il à sa sœur, après cette journée : *Peu s'en faut que vous n'ayez été mon héritière.* (Abrégé chronologique de l'Histoire de France.)

§ Gilbert Filhet de la Curée combattit dans cette action sans armure et mal monté. Une voix qu'il reconnut

pour celle du roi, lui cria *Garde la Curée*, dans le temps qu'un des ennemis étoit prêt à lui passer sa lance au travers du corps. Aussitôt la Curée se retourna, et tua celui qui l'attaquoit. (*Manuscrit de la bibliothèque du Roi.*)

§ Après l'action, la Curée vint trouver le roi qui étoit encore à cheval, et lui accolant la cuisse, lui dit : « Sire, » il fait bon avoir un maître qui vous » ressemble, car il sauve la vie pour le » moins une fois le jour à ses serviteurs : » j'ai reçu aujourd'hui deux fois cette » grâce de votre majesté, l'une en ce » que j'ai participé au salut général, et » la seconde quand il vous a plu me » crier : *Garde la Curée*. » *Voilà*, lui répondit le roi, *comme j'aime la conservation de mes bons serviteurs.* (Histoire de France, par *Mathieu.*)

§ Henri IV disoit souvent que dans les autres occasions où il s'étoit trouvé, il avoit combattu pour la victoire, mais

que dans celle-ci il avoit combattu pour la vie. (*Perefixe.*)

§ Il étoit accompagné dans ce combat d'un gentilhomme, nommé Mainville, qui gardoit son coup de pistolet chargé de deux carreaux d'acier pour le premier des ennemis, qui s'approcheroit trop de Sa Majesté. Il en choisit un si à propos qu'il lui perça la tête de part en part, et la balle vint siffler autour des oreilles du roi. Ce prince par la suite ne parla jamais de pistolet qu'il ne rappelât ce furieux coup. (*Mathieu.*)

§ Lors de cette journée, tous les officiers de l'armée ne cessoient de lui répéter qu'en ne se ménageant point assez il exposoit sa personne et son Etat aux plus grands dangers. *Je n'ai pas besoin de conseil, mais d'assistance*, leur répondit-il. Quelqu'un lui ayant donné avis de s'enfuir sur un excellent cheval turc qu'on lui tenoit tout prêt, il rejeta ce conseil timide, en disant,

qu'il y avoit plus de péril à la fuite qu'à la chasse. (Mathieu.)

Ce prince, qui avoit un royaume à conquérir, étoit persuadé qu'il devoit, par son exemple, échauffer le cœur de ceux qui combattoient sous lui. Lorsque dans une occasion pareille à celle de Fontaine - Française, Sully voulut lui reprocher en quelque sorte les excès de sa bravoure : *Je ne puis faire autrement*, lui répondit-il, *je combats pour ma gloire et pour ma couronne.*

§ Le duc de Guise, dans cette dernière journée de Fontaine - Française, poursuivit les Espagnols à Gray, et tua de sa main un cavalier des ennemis qui lui fit un défi; Henri IV l'embrassa en lui disant : « Il est bien juste que ceux » qui trouvent de vieux exemples de » vertu devant eux les imitent, et les » renouvellent pour ceux qui viennent » après eux. » (*Histoire de France de Mathieu.*)

§ La ville de Marseille qui avoit donné autrefois de si grandes marques de son amour pour ses rois, dans les deux siéges qu'elle soutint contre le connétable de Bourbon et contre Charles-Quint, paroissoit avoir totalement dégénéré du patriotisme de ses anciens habitans. Cette fière reine de la Méditerranée avoit profité des troubles de la ligue pour relever son ancienne liberté. Elle ne vouloit plus dépendre ni du roi, ni du duc de Mayenne, et repoussoit également loin de ses murs le duc d'Epernon et le duc de Savoie. Deux citoyens entreprenans, nommés Casaux et Louis d'Aix, s'étoient érigés en tribuns et en dictateurs dans son sein. Tout se faisoit par leurs ordres; la garnison étoit à eux, le reste des bourgeois gémissoit en silence. Casaux et d'Aix avoient indignement traité un trompette que le roi leur avoit envoyé de Lyon, pour leur proposer un accommodement.

Pour toute réponse, ils lui avoient fait couper les oreilles, et l'avoient renvoyé au roi. Ce prince étoit bien résolu d'aller venger cet insolent outrage; mais le duc de Guise prévint son juste ressentiment. En arrivant en Provence, dont il venoit d'être nommé gouverneur, il voulut signaler la prise de possession de son nouveau gouvernement, par la réduction de Marseille. Il gagna un capitaine de vaisseau, Corse de nation, en qui les deux tyrans de Marseille avoient toute confiance. Il étoit chargé de la garde d'une porte, la seule qui s'ouvroit le matin pour laisser sortir Casaux et d'Aix, qui alloient tous les jours reconnoître les environs, dans la crainte de quelque surprise. Libertat (c'étoit le nom du capitaine corse), étoit convenu avec le duc de Guise, d'enfermer un jour indiqué, les deux chefs hors de la ville; que pendant ce temps-là, lui et les bourgeois royalistes

feroient main basse sur la garnison, et ouvriroient leurs portes aux secours qu'il auroit soin de faire approcher de la place. La chose réussit, quoiqu'un seul des chefs fût sorti de la ville ce jour-là, qui étoit le 17 février : la porte se ferma sur lui; le peuple crie *vive le Roi*, et court aux armes. Casaux arrive étonné, à la porte où étoit Libertat, lui demande le sujet de cette émeute : Libertat lui répond par un coup de pique qui le renverse sur le carreau. La cavalerie du duc de Guise entra dans la ville. Louis d'Aix, qui en étoit sorti, se fait monter sur le rempart par une corde qu'on lui jette. Il se retranche dans un quartier avec six cents Espagnols; il ne peut tenir contre la furie des Marseillois; il s'échappe, et les Espagnols se sauvent vers la flotte qui les avoit amenés. Tout ce qui avoit été du parti des tyrans fut massacré sans pitié. Ainsi les Marseillois vengèrent eux-mêmes ce

monarque de l'insulte qu'il avoit reçue devant leur ville ; ils vengèrent aussi en même temps leur patriotisme. Henri IV, en apprenant cette grande nouvelle, s'écria dans le premier mouvement de sa joie : *C'est maintenant que je suis roi!* Paroles flatteuses pour les habitans de cette ville opulente ; elles montrent le cas qu'il faisoit de leur attachement et de leur fidélité, et celui que la nation elle-même en doit faire. (*Histoire du Patriotisme français.*)

§ En 1596, les Espagnols menaçoient la ville de Calais ; Henri IV dépêcha Sancy, un de ses officiers, en Angleterre, afin d'engager la reine Elisabeth à le secourir ; ce qu'elle pouvoit faire avec d'autant plus de facilité que le comte d'Essex étoit dans la Manche avec une flotte nombreuse. La reine dit à Sancy qu'elle feroit savoir au roi ses intentions par l'ambassadeur qu'elle avoit auprès de lui. C'étoit milord

Sidney, qui dit nettement à ce prince que la reine avoit des desseins plus importans pour le bien de ses Etats que de secourir Calais; qu'elle feroit cependant ses efforts pour empêcher les Espagnols de le prendre, s'il vouloit consentir à l'engager à la couronne d'Angleterre jusqu'au paiement des sommes prêtées à Sa Majesté depuis que la reine l'aidoit à soutenir la guerre contre ses ennemis. Le roi reçut fort mal cette proposition, et dit, en tournant le dos au milord, *que s'il avoit à être mordu, il aimoit autant l'être par un lion que par une lionne.* (Mathieu, liv. IV, et Histoire de Henri IV.)

§ Le roi, résolu de tout tenter pour secourir Calais, et n'ayant aucunes troupes avec lui pour entreprendre de forcer le camp des assiégeans, prit le seul parti qui lui restoit, de se jeter lui-même dans la place, à la tête de ceux qui voudroient le suivre. Il s'embarqua

de plusieurs gentilshommes, d'un grand nombre de sénéchaux et magistrats des villes, et enfin de ceux qui avoient été choisis librement pour y assister; car le roi n'avoit voulu nommer personne. Il fit l'ouverture de l'assemblée par ce discours bien digne de la haute idée que l'on a de ce prince : « Si je faisois gloire, » dit-il, de passer pour un excellent » orateur, j'aurois apporté ici plus de » belles paroles que de bonne volonté; » mais mon ambition tend à quelque » chose de plus haut que de parler : » j'aspire aux glorieux titres de *libéra-* » *teur* et de *restaurateur de la France.* » Par la grâce divine, par les bons con- » seils de mes serviteurs qui ne font » profession des armes, par l'épée de » ma brave et généreuse noblesse, par » mes peines et mes labeurs, je l'ai sau- » vée de perte; sauvons-la à cette heure » de ruine. Participez, mes sujets, à » cette seconde gloire avec moi, comme

» vous avez participé à la première. Je
» ne vous ai point ici appelés, comme
» mes prédécesseurs, pour vous obliger
» d'approuver aveuglément mes volontés;
» je vous ai fait assembler pour recevoir
» vos conseils, pour les croire et pour
» les suivre; en un mot, pour me mettre
» en tutelle entre vos mains : c'est une
» envie qui ne prend guères aux rois,
» aux barbes grises et aux victorieux
» comme moi; mais l'amour que je
» porte à mes sujets, et l'extrême désir
» que j'ai de conserver mon Etat, me
» font trouver tout facile, tout hono-
» rable. » (*Perefixe.*)

§ Après cette première séance, le roi demanda à la duchesse de Beaufort, sa maîtresse, qui avoit entendu son discours, cachée derrière une tapisserie, ce qu'elle en pensoit : « Je n'ai jamais,
» dit-elle, ouï mieux parler; j'ai été seu-
» lement surprise d'entendre Votre
» Majesté parler de se mettre en tu-

» telle. » *Ventre-saint-gris*, lui répondit le roi, *il est vrai; mais je l'entends avec mon épée au côté.*

§ Le même jour, à son dîner, on parla du sieur Langlois, prevôt des marchands, qui avoit été chargé de haranguer Sa Majesté pour le Tiers-Etat, et qui avoit été tellement embarrassé pour prononcer son discours, que l'avocat Talon, alors échevin, avoit été obligé de prendre la parole pour lui; ce qu'il fit vertueusement, dit l'auteur du *Journal de Henri IV*. Le roi dit en riant : « Si mon prévôt a la langue au » talon, il n'en est pas moins honnête » homme, et je n'en l'estime pas moins. » (*Journal de Henri IV.*)

§ Les Espagnols qui étoient toujours restés en France avoient, en 1597, surpris la ville d'Amiens, qui n'étoit défendue que par ses habitans. Le 11 mars, Hernandès Teillo-Porto-Carrero, vieux officier espagnol, avoit fait dé-

guiser en paysans et paysannes, apportant des denrées à vendre au marché, une trentaine d'Espagnols. Ceux-ci embarrassèrent une des portes de la ville, et amusèrent le corps-de-garde, en versant, à l'entrée, une charrette chargée de sacs pleins de noix, dont l'un se délia ; et pendant ce temps-là, des troupes espagnoles, cachées à la faveur des haies, s'approchèrent, firent main-basse sur le corps-de-garde, et s'emparent de la ville. Le roi apprit cette nouvelle la nuit d'après, au sortir d'un bal que le maréchel de Biron lui avoit donné. Il en fut consterné. « C'est un » coup du Ciel, dit-il; ces pauvres gens, » pour avoir refusé une petite garnison » que je leur voulois donner, se sont » perdus. » Puis songeant un peu : « C'est assez faire le roi de France, re- » prit-il, il est temps de faire le roi de » Navarre. » Et se tournant vers la duchesse de Beaufort qui pleuroit, ce

prince lui dit : « Ma maîtresse, il faut » quitter nos armes et monter à cheval » pour faire une autre guerre. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Henri IV reprit cette ville malgré les efforts du cardinal archiduc d'Albert qui étoit à la tête d'une puissante armée espagnole. Ce général n'osa présenter le combat à Henri, et se retira ; ce qui fit dire à ce prince, « que l'ar- » chiduc étoit venu en capitaine, et s'en » étoit retourné en prêtre. Je me retire mal » satisfait, dit-il encore en badinant, de » la courtoisie des Espagnols, qui n'ont » pas voulu s'avancer d'un seul pas pour » me recevoir, et ont refusé de mau- » vaise grâce l'honneur que je leur fai- » sois. » (*Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et Perefixe.*)

§ Lorsque le gouverneur de la ville pour le roi d'Espagne eut rendu les clefs aux officiers français, on le conduisit à Henri IV qui étoit à cheval à

une demi-lieue de là. Ce gouverneur, avant de s'approcher du roi, mit pied à terre, et accolant la cuisse de ce prince, il lui dit en italien, « qu'il ren» doit cette place entre les mains d'un » roi soldat, puisqu'il n'avoit pas plu à » son maître de le faire secourir par » des capitaines soldats. » (*Davila.*)

§ Il y eut en 1598, le 2 mai, un traité de paix conclu entre la France et l'Espagne. On représentoit à Henri IV, avant la signature de ce traité, que Philippe II, son ennemi, étoit moribond, et qu'il lui seroit facile d'abaisser une puissance qui ne se soutenoit que par la politique rafinée de ce monarque; mais Henri IV répondit constamment: « que s'il désiroit la paix, ce n'étoit pas » qu'il craignît les incommodités de la » guerre; qu'il vouloit procurer à la » chrétienté les moyens de se reposer; » qu'il savoit bien que, dans la situation » où étoient les affaires, il pourroit

» retirer de grands avantages de la » guerre; mais qu'étant une chose barbare contre les lois et la nature du » christianisme, de faire la guerre pour » l'amour de la guerre, un prince chré» tien ne devoit jamais refuser la paix, » à moins qu'elle ne lui fût tout-à-fait » désavantageuse. » (*Hist. de Henri IV.*)

§ Henri IV, élevé sur le trône de France, n'oublia jamais que Dieu s'étoit servi de ses sujets huguenots, et surtout des villes de la Rochelle, Bergerac et Montauban, pour le tirer de l'oppression de l'Espagne, pour l'aider à faire valoir ses droits et pour sauver sa vie même des fureurs de la ligue. Un jour que les députés de la Rochelle lui furent présentés, il nomma les Rochellois *ses bien bons amis*, paroles que la reconnoissance seule avoit dictées à ce prince, qui eut plusieurs fois à se plaindre de ce que la Rochelle et les autres villes calvinistes n'avoient rien conservé de

leurs premiers sentimens d'honneur. Henri IV continua cependant toujours de leur accorder sa faveur; et pour justifier en quelque sorte ses bienfaits, il rapportoit souvent, dit Sully, différens traits de l'inviolable attachement de la province de Poitou lorsqu'on n'y écoutoit, suivant son expression, ni *les Bouillons*, ni les *brouillons*. (Mémoires de Sully.)

§ Les protestans demandoient à Henri IV des places de sûreté : « Je » suis, leur dit-il, la seule assurance de » mes sujets; je n'ai encore manqué de » foi à personne. » Et comme on lui objectoit que Henri III, son prédécesseur, leur en avoit bien donné : « Le » temps, répliqua t-il, faisoit qu'il vous » craignoit, et ne vous aimoit point; » moi je vous aime et ne vous crains » point. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Henri IV étoit cependant persuadé

que le bien du royaume demandoit que l'on retînt les religionnaires en France, et qu'on leur assurât un état. Il donna en conséquence à Nantes, en 1599, un édit en leur faveur. Lorsqu'il fut question de le faire enregistrer en parlement, il s'y trouva beaucoup de difficultés et d'oppositions, tant de la part de cette cour que de celle du clergé et de l'université. Le parlement avoit nommé des députés pour lui faire des remontrances sur cet édit. Après les avoir entendues, il leur dit, entr'autres, ces paroles remarquables: « Messieurs, vous me voyez » en mon cabinet, où je viens vous » parler, non point en habit royal, ni » avec la cape et l'épée comme mes » prédécesseurs, ni comme un prince » qui vient recevoir des ambassadeurs, » mais vêtu comme un père de famille, » en pourpoint, pour parler familière- » ment à ses enfans. J'ai reçu vos sup- » plications et vos remontrances, tant de

» bouche que par écrit ; je recevrai tou-
» jours celles que vous me ferez de bonne
» part, comme gens affectionnés à mon
» service. Je prends bien les avis de
» mes serviteurs. Lorsqu'on m'en donne
» de bons, je les embrasse, et si je
» trouve leur opinion meilleure que la
» mienne, je la change fort volontiers.
» Il n'y a pas un de vous qui, quand il
» voudra me venir trouver, et me dire :
» Sire, vous faites telle chose qui est
» injuste à toute raison, que je ne l'é-
» coute volontiers. Il ne faut plus faire
» de distinction de catholiques et de
» huguenots ; il faut que tout soit bon
» Français, et que les catholiques con-
» vertissent les huguenots par l'exemple
» de leur bonne vie. Je suis roi berger,
» qui ne veux répandre le sang de mes
» brebis ; mais je veux les rassembler
» avec douceur, etc. » (*Histoire de Henri IV.*)

§ Dans une autre occasion, le parle-

ment de Paris ayant refusé d'enregistrer son édit des consignations, le président Séguier, à la tête de plusieurs députés, fut trouver le roi pour lui faire part des motifs de la compagnie. « Je ne vous » demande que celui-là, lui répondit » ce prince, ne me refusez point, sinon » vous m'obligerez d'aller moi-même le » vérifier, et peut-être en porterois-je » une demi-douzaine d'autres. Eh! » Messieurs, continua-t-il, avec ce badinage naïf et plein de bonté qui lui » étoit ordinaire, traitez-moi au moins » comme on traite les moines, et ne me » refusez point *victum et vestitum* : » vous savez que je suis sobre; et quant » à mes habillemens, regardez, monsieur le président, comme je suis » accoutré. » En effet, personne de sa cour n'étoit vêtu plus simplement que lui. (*Dictionnaire des Hommes illustres.*)

§ Il répondit aux députés de ce même parlement, qui le supplioient de

prendre en bonne part les remontrances très-humbles d'une compagnie qui étoit son bras droit : « Si cela est ainsi, re» prit-il, je suis votre chef, et c'est au » bras à obéir à la tête. » Au reste, ce prince eut toujours la considération la plus marquée pour une compagnie qu'il regardoit, avec justice, comme le plus ferme appui de ses droits et de sa couronne. (*Dictionnaire cité.*)

§ On verra encore avec le plus vif intérêt cette réponse de Henri IV aux députés du clergé, qui lui faisoient des représentations sur le mauvais état où se trouvoit l'Eglise de France, et sur les désordres qui y régnoient : « Je recon» nois, leur dit-il, que ce que vous avez » dit est véritable ; mais je ne suis pas » auteur de tous ces maux : ils étoient » introduits avant que je fusse venu. » Pendant la guerre, j'ai couru où le » feu étoit allumé pour l'étouffer ; main» tenant que nous sommes en repos, je

» ferai ce que veut le temps de la paix.
» Je sais que la religion et la justice
» sont les colonnes et les fondemens de
» ce royaume; et quand elles n'y se-
» roient point, je les y voudrois établir,
» mais pied à pied, comme je fais en
» toutes choses. Je ferai en sorte, Dieu
» aidant, que l'Eglise soit aussi bien
» qu'elle étoit il y a cent ans; mais il
» faut, par vos bons exemples, que
» vous répariez ce que les mauvais ont
» détruit, et que la vigilance recouvre
» ce que la nonchalance a perdu. Vous
» m'avez exhorté à mon devoir, je vous
» exhorte au vôtre; faisons bien vous
» et moi : allez par un chemin, et moi
» par l'autre; si nous nous rencontrons,
» ce sera bientôt fait. Mes prédécesseurs
» vous ont donné des paroles avec
» beaucoup d'appareil; et moi, avec
» ma jaquette grise, je vous donnerai
» des effets : je suis gris au-dehors,
» mais tout or au-dedans. J'écrirai à

» mon conseil pour voir vos cahiers, et » vous pourvoirai le plus favorablement » qu'il sera possible. » (*Mercure de France*, *année* 1598.)

§ Les députés des provinces lui ayant fait des remontrances sur la pancarte ; (c'étoit ainsi qu'on nommoit l'imposition du sol pour livre), il les écouta avec beaucoup de douceur; et s'adressant à ceux de Guyenne, il leur parla en roi et en père : « Les impôts que je » lève, leur disoit-il, ne sont point » pour enrichir mes ministres et mes » favoris, comme faisoit mon prédé- » cesseur, mais pour supporter les » charges de l'Etat. Si mon domaine » eût été suffisant pour cela, je n'aurois » voulu rien prendre dans la bourse de » mes sujets; mais puisque j'y emploie » le mien tout le premier, il est bien » juste qu'ils y contribuent du leur. Je » désire avec passion le soulagement de » mon peuple; jamais aucun de mes

» prédécesseurs n'a tant souhaité et » adressé leurs prières à Dieu que moi, » pour bénir les années de mon règne. » Les allarmes qu'on veut vous donner » que j'ai dessein de bâtir des citadelles » dans vos villes, sont fausses et sédi» tieuses; je n'en désire point d'autres » que dans les cœurs de mes sujets. » (*Perefixe*.)

§ Les habitans des vallées près de la Loire, ayant été ruinés par les débordemens de cette rivière, demandoient à être soulagés des tailles, et avoient écrit à ce sujet au duc de Sully, surintendant des finances. Ce ministre le fit savoir aussitôt à Henri IV, qui lui répondit en ces termes : « Pour ce qui touche la » ruine des eaux, Dieu m'a donné mes » sujets pour les conserver comme mes » enfans; que mon conseil les traite » avec charité : les aumônes sont très» agréables à Dieu, particulièrement en » cet accident; j'en sentirois ma cons-

» cience chargée : qu'on les secoure donc » de tout ce que l'on jugera que je le » pourrai faire. » (*Economies royales.*)

§ Une autre preuve, non moins grande peut-être, que Henri donna à ses peuples de son amour pour eux, fut, après avoir fait rompre son mariage avec Marguerite de Valois, dont il avoit essuyé bien des tracasseries, d'en contracter un second, contre son inclination, en 1600, avec Marie de Médicis, fille de François, grand-duc de Toscane. Le roi avoit cédé aux représentations de Sully, et l'avoit laissé maître de cette affaire. Ce ministre fidèle, de concert avec les commissaires nommés avec lui, terminèrent en très-peu de temps cette négociation. Joannini, qui étoit chargé de la procuration du grand-duc, ne fut pas plus tôt arrivé, que les articles furent dressés et signés. Sully fut chargé de les aller communiquer au roi, qui ne s'attendoit pas à une si

prompte expédition. Ce prince, en le voyant, lui demanda d'où il venoit. *Nous venons, Sire*, lui répondit Sully, *de vous marier*. Henri demeura quelque temps immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre. Il se promena ensuite à grands pas dans sa chambre, en rongeant ses ongles, et paroissant livré à des réflexions qui l'agitoient si violemment, qu'il fut long-temps sans parler. Enfin, revenant à lui-même comme un homme qui a pris une dernière résolution : « Eh bien ! dit-il en frappant avec » vivacité ses deux mains l'une contre » l'autre, eh bien ! de pardieu ! soit, il » n'y a remède : puisque pour le bien » de mon royaume vous dites qu'il faut » que je me marie, il faut donc se ma» rier. » Il avoua à Rosny que la crainte de ne pas mieux rencontrer la seconde fois que la première, étoit ce qui avoit causé son irrésolution. « Etrange bizar» rerie de l'esprit humain ! s'écrie Sully.

» Un prince qui s'étoit tiré avec succès » et avec gloire de mille cruelles dissensions que la guerre et la politique lui » avoient suscitées, tremble à la seule » idée de querelles et de noises domestiques ! » (*Mémoires de Sully.*)

§ Le duc de Bellegarde, grand-écuyer, fut député de la part du roi, pour épouser, au nom de Sa Majesté, la princesse qui lui étoit destinée. Le cardinal Aldobrandin, avant de partir pour sa légation de France, lui avoit donné la bénédiction nuptiale le 7 octobre 1600. Elle arriva à Marseille le 3 novembre suivant, d'où elle se rendit à Lyon. Le roi, en ayant été informé, prit la poste par un temps très-pluvieux, suivi de plusieurs seigneurs de la cour; il étoit neuf heures du soir lorsqu'il arriva au bout du pont de Lyon, où on le fit attendre près d'une heure, parce que, pour le plaisir de surprendre la reine, il ne voulut point se nommer. Un historien

du temps nous raconte ainsi la première entrevue du roi : « La reine étoit à » souper, et le roi la voulant voir et » considérer à table sans être connu, » entra jusqu'en la salette qui étoit fort » pleine. Mais il n'y eut pas plus tôt mis » le pied, qu'il fut reconnu de ceux » qui étoient le plus près de la porte : » ils se fendirent pour lui livrer passage; » ce qui fit que Sa Majesté sortit à l'ins- » tant, sans entrer plus avant. La reine » s'aperçut bien de ce mouvement, dont » toutefois elle ne fit aucune démons- » tration, que de pousser les plats en » arrière, à mesure qu'on la servoit, et » mangeoit si peu, qu'elle s'assit plutôt » par contenance que pour souper. » Après que l'on eut desservi, elle sortit » incontinent, et se retira en sa chambre. » Le roi n'attendoit autre chose, arriva » à la porte d'icelle, et faisoit marcher » devant lui M. Le Grand, qui frappa » si fort, que la reine jugea que ce de-

» voit être le roi, et elle s'avança au
» même instant que M. Le Grand en-
» tra, suivi de Sa Majesté, aux pieds de
» laquelle la reine se jeta. Le roi l'em-
» brassant et l'ayant relevée, ce ne furent
» qu'honneurs, caresses et baisers, res-
» pects et devoirs mutuels. Après que
» les complimens furent passés, le roi
» la prit par la main, et l'approcha de
» la cheminée, où il lui parla une bonne
» demi-heure, et s'en alla de là souper;
» ce qu'il fit assez légèrement. Cepen-
» dant il fit avertir madame de Nemours
» qu'elle dise à la reine qu'il étoit venu
» sans lit, s'attendant qu'elle lui feroit
» part du sien, qui leur devoit être
» commun dès-lors en avant. Madame
» de Nemours porte ce message à la
» reine, laquelle fit réponse, qu'elle
» n'étoit venue que pour complaire et
» obéir aux volontés de Sa Majesté,
» comme sa très-humble servante. Cela
» lui étant rapporté, Sa Majesté se fit

» déshabiller, et entra dans la chambre » de la reine, qui étoit déjà au lit. » (*Chronologie septénaire, année* 1600.)

§ Le roi donna à la reine, pour dame d'honneur, la marquise de Guercheville, qu'il avoit aimée sans succès, en lui disant, *que puisqu'elle étoit véritablement dame d'honneur, elle le seroit de la reine, sa femme.*

§ Catherine de Rouen, depuis duchesse de Deux-Ponts, répondit à Henri IV dans une semblable occasion: « Je suis trop pauvre pour être votre » femme, et de trop bonne maison » pour être votre maîtresse. » (*Dict. des Hommes illustres.*)

§ L'année suivante le roi reçut deux ambassades extraordinaires. La première fut celle que le Grand-Seigneur lui avoit envoyée. Sa hautesse s'étoit servie en cette occasion de son médecin qui étoit chrétien et originaire de Marseille. Ses lettres de créance étoient intitulées: « Au plus

» glorieux, magnanime et plus grand » seigneur de la créance de Jésus, ter- » minateur des différends qui surviennent » entre les princes chrétiens, seigneur » de grandeur, majesté et richesse, guide » des plus grands, Henri IV, empereur » de France. » (*Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.*)

§ Cet ambassadeur demandoit au roi qu'il rappelât le duc de Mercœur, qui commandoit les troupes de l'empereur Rodolphe contre les Turcs. On sait que cette nation a beaucoup de croyance en une de leurs prophéties, qui porte *que l'épée des Français chassera les Turcs de l'Europe, et renversera leur empire.* Le roi répondit ainsi à cette demande : « Quoique le duc de Mercœur soit mon » sujet, il est le premier prince du sang » de la maison de Lorraine, qui est une » principauté souveraine indépendante » de la France. A l'égard des troupes » qu'il a conduites en Hongrie, il les a

» levées en Lorraine, sans mon ordre et » sans ma participation. »

§ Cette ambassade est surtout remarquable par les témoignages de la plus haute estime que l'Empereur turc fit donner à Henri IV. L'ambassadeur dit à ce prince, que le Sultan ne craignoit ni le pape, ni l'empereur, ni le roi d'Espagne, ni tous les princes chrétiens; qu'il étoit assez puissant pour les vaincre tous, pourvu que le roi de France ne leur donnât aucun secours, et que les Turcs estimoient les Français, le seul peuple de l'Europe digne de leur amitié. (*Histoire de Henri IV.*)

§ L'autre ambassade que Henri reçut cette année fut envoyée de la part de la république de Venise. Cet Etat étoit uni depuis long-temps avec la France par des alliances particulières, souvent renouvelées, et par l'intérêt commun contre la puissance espagnole. Le Roi avoit emprunté de cette république plu-

sieurs sommes d'argent et entr'autres un million, pour lequel il avoit fait son obligation signée de sa main: il ne l'avoit pas encore acquittée lorsque les ambassadeurs de Venise vinrent en France. Ce prince croyoit qu'après leur audience publique, ils ne manqueroient pas de lui demander le paiement de cette somme qu'il n'étoit pas encore en état d'acquitter; mais ils ne lui en parlèrent point. Sa Majesté fut au contraire fort agréablement surprise, lorsque les ambassadeurs venant prendre leur audience de congé, l'un lui présenta un coffre riche et magnifique, et l'autre lui en offrit la clef. Le roi l'accepta; l'ayant ouvert en leur présence et celle de toute la cour, il y trouva son obligation. A l'instant, il mit la main sur la garde de son épée, et la leur montrant, dit : *Voilà mon épée, elle sera toujours au service de vos maîtres.* (Histoire citée.)

Le 17 septembre de cette même année

1601, Marie de Médicis accoucha d'un prince, le roi en donna sur-le-champ avis à Rosny par un billet conçu en ces termes : « La reine vient d'accoucher » tout présentement d'un fils : je vous » en donne avis, afin que vous vous en » réjouissiez avec moi. » Il lui en écrivit un second le même jour. Il y parloit pareillement de la naissance du dauphin, comme d'un grand sujet de joie pour lui et pour son royaume, qu'il ne pouvoit assez exprimer: *Non pas encore tant pour ce qui me touche*, ce sont ses termes, *que pour le bien général de mes sujets.* (Mémoires de Sully.)

§ L'enfantement fut difficile, et l'enfant si travaillé, qu'il en étoit tout violet; ce qui peut-être lui ruina au-dedans les principes de la santé et de la bonne constitution. Le roi invoquant sur lui la bénédiction du Ciel, lui donna la sienne, et lui mit son épée à la main, priant Dieu qu'il lui fît seulement la

grâce d'en user pour sa gloire, et pour la défense de son peuple. (*Perefixe.*)

§. Pierre Mathieu ajoute que le roi dit à la reine : « Ma mie, réjouissez-» vous; Dieu nous a donné ce que nous » désirions. »

§. Henri IV, par une de ces attentions qui justifient quelquefois bien mieux le fond des véritables sentimens, que des démarches d'éclat, voulut qu'on montrât le nouveau prince à tout Paris. Pour cet effet, il le fit porter à découvert au travers de cette grande ville. Les Parisiens marquèrent, par leurs acclamations redoublées, combien ils étoient charmés de cette popularité. (*Mém. de Sully.*)

§ Plusieurs astrologues s'occupèrent à tirer l'horoscope du nouveau prince. *Ils mentiront tant*, disoit Henri IV, *qu'à la fin ils diront vrai.* Mot plein de sens, et qui nous fait sentir que l'on ne doit pas être étonné si quelquefois ces charlatans prédisent la vérité.

§ Cette même année, le roi signa un traité à Lyon, par lequel ce prince laissoit au duc de Savoie le marquisat de Saluces pour la Bresse, le Bugey, et autres terres en dépendantes, que ce même duc lui cédoit. Le marquisat de Saluces avoit été enlevé à la France pendant les troubles. Lorsque le duc vint à Paris pour traiter de cette restitution, le roi lui procura tous les amusemens de sa cour, qui n'avoit jamais été si brillante. Il lui fit voir toutes les curiosités de la capitale, et le conduisit au parlement. On devoit plaider ce jour-là une cause fort singulière et très-problématique. Le duc et le roi se placèrent dans la lanterne de la grand'chambre. Quand le premier avocat eut parlé: « Il » a raison, dit le duc de Savoie; assuré- » ment l'autre perdra sa cause. » *Vous ne savez pas encore ce que c'est que nos avocats*, lui dit le roi, *donnez-vous patience.* Effectivement, quand l'autre avocat eut

plaidé, il tomba d'accord qu'il ne savoit à qui des deux parties donner le droit. (*Menagiana.*)

§ Quelques jours après, le roi alla, avec ce même prince, voir jouer à la paume, sur les fossés du faubourg Saint-Germain. Le jeu fini, ils se mirent tous deux à une fenêtre qui donnoit sur la rue. Le duc voyant un grand peuple, lui dit qu'il ne pouvoit trop admirer l'opulence et la beauté de la France. Il demanda ensuite au roi ce qu'elle lui valoit de revenu. Henri IV, prompt à la répartie, lui répondit : *Elle me vaut ce que je veux.* Le duc, trouvant cette réponse vague, le voulut presser de lui dire ce que la France lui valoit. Le roi lui répliqua : « Oui, ce que je veux, parce » qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en » aurai ce que je voudrai ; et si Dieu me » fait la grâce de vivre dix-huit mois ou » deux ans, je veux qu'il n'y ait pas un » paysan dans mon royaume qui ne

» mette le dimanche une poule dans son » pot. » Après un instant de silence, il ajouta : « Et cela ne m'empêchera pas » d'avoir encore de quoi entretenir des » troupes pour mettre à la raison tous » ceux qui choqueront mon autorité. » Le duc ne répondit rien, et se le tint pour dit. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Henri IV, parlant de ce duc, disoit tout haut dans son cabinet : « C'est » un prince brave ou galant, mais il me » retient mon marquisat ; et qui perd le » sien ne peut rire. »

§ Deux conseillers d'Etat insinuèrent à Henri IV de retenir le duc de Savoie prisonnier en France jusqu'à ce qu'il eût fait restitution du marquisat de Saluces. « Par ce moyen, disoient-ils, » votre majesté épargnera son temps, ses » finances, et la vie de ses soldats. » Le roi leur répondit : « J'ai tiré de ma » naissance, et j'ai appris de ceux qui

» m'ont nourri, que l'observation de la
» foi est plus utile que tout ce que la
» perfidie permet. J'ai l'exemple du roi
» François, qui pouvoit, par la trompe-
» rie, retenir un plus grand morceau,
» savoir : Charles-Quint. Si le duc de
» Savoie a violé sa parole, l'imitation
» de la faute d'autrui n'est point inno-
» cence, et un roi use bien de la perfi-
» die de ses ennemis, quand il la fait
» servir de lustre à sa foi. Puis il ajouta :
» Qu'on le vouloit déshonorer, et qu'il
» aimeroit mieux avoir perdu sa cou-
» ronne, que de tomber dans le moindre
» soupçon d'avoir manqué de foi, même
» au plus grand de ses ennemis. » (*Pere-fixe.*)

§ Le duc de Savoie, après l'invasion du marquisat de Saluces en 1598, avoit fait frapper une médaille au revers de laquelle étoit un centaure, foulant aux pieds une couronne renversée, et pour devise ce mot : *Opportune.* Lorsque ce

duc eut consenti à ce que l'on exigeoit de lui, le roi fit aussi frapper une médaille, sur laquelle il étoit représenté en Hercule, tenant en sa main droite élevée une massue, de la gauche une couronne royale, et foulant un centaure renversé à ses pieds, avec cette devise: *Opportunius.* (*Mercure de France*, *année* 1601.)

§ Les Cantons suisses envoyèrent, dans le mois d'octobre 1602, des ambassadeurs à Henri IV pour renouveler leur alliance avec ce prince. Ces ambassadeurs étoient au nombre de quarante-deux. La cérémonie du renouvellement d'alliance se fit avec beaucoup d'appareil et de magnificence dans l'église de Notre-Dame, où ils prêtèrent serment, ainsi que le roi, d'observer le traité tel qu'il avoit été conclu entre le roi et leurs Cantons. Les ambassadeurs furent ensuite conduits dans une salle de l'Archevêché, où l'on avoit préparé un

repas splendide. Le roi, qui avoit dîné dans une autre salle, se rendit dans celle des ambassadeurs sur la fin du repas, se mit debout au haut de la table, défendit que personne se levât, et s'étant fait apporter du vin, il but à la santé de ses *compères*, ainsi qu'il les appeloit, *et de ses amis et alliés*; et il voulut que les cardinaux de Gondi et de Joyeuse qui l'accompagnoient en fissent autant. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le prévôt des marchands et les échevins avoient été chargés de recevoir les ambassadeurs suisses, et de les défrayer avec leur suite pendant leur séjour à Paris. Comme cela devoit causer à la ville une dépense qu'elle n'étoit pas en état de faire, le prévôt des marchands demanda à Henri IV la permission de mettre une taxe sur les fontaines. « Cherchez, leur répondit ce » bon prince, quelqu'autre moyen qui » ne soit à charge à mon peuple, pour

» bien régaler mes alliés. Il n'appartient » qu'à Jésus-Christ de changer l'eau en » vin. » (*Mathieu*, *Tom. II*, *Liv. III.*)

§ Vers l'année 1605, Henri IV voulut faire quelque réforme au sujet du paiement des rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Il se tint en conséquence plusieurs assemblées des bourgeois, dans lesquelles François Miron, prévôt des marchands, parla aux commissaires du roi avec beaucoup de fermeté. Il se répandit en même temps parmi le peuple de Paris un bruit que l'on menaçoit son magistrat pour avoir pris trop vivement ses intérêts : les bourgeois s'attroupèrent autour de sa maison pour le défendre. Mais Miron, dit Perefixe, les pria instamment de se retirer, et de ne le point rendre criminel ; il leur remontra qu'il n'y avoit rien à craindre, qu'ils avoient affaire à un roi aussi grand et aussi sage que doux et équitable, et qui ne se laissoit point emporter aux mouvemens

des mauvais conseillers. Cependant ceux dont Miron avoit blâmé la conduite, voulurent persuader au roi de punir ce magistrat, et de le destituer de sa charge, traitant sa conduite et ses discours de témérité et de désobéissance. Mais ce prince leur répondit : « L'autorité ne » consiste pas toujours à pousser les » choses avec la dernière hauteur. Il » faut regarder le temps, les personnes » et le sujet. Ayant été dix ans à » éteindre le feu de la guerre civile, » j'en crains jusqu'aux moindres étin- » celles : Paris m'a trop coûté pour me » mettre en danger de le perdre, ce » qui me sembleroit infaillible, si je » suivois votre conseil, parce que je » serois obligé de faire de terribles » exemples, qui m'ôteroient en peu de » jours la gloire de ma clémence et » l'amour de mes peuples, que je prise » autant et même plus que ma cou- » ronne. J'ai éprouvé en cent occasions

» la fidélité et la probité de Miron,
» qui n'a point de mauvaise intention;
» mais, sans doute il a cru être obligé
» par le devoir de sa charge, d'agir
» ainsi qu'il a fait. S'il lui est échappé
» quelques paroles inconsidérées, je les
» veux bien pardonner à ses services
» passés. Après tout, si cet homme
» affectoit d'être martyr du public, je
» ne veux pas lui donner cette gloire,
» ni m'attirer les noms de persécuteur
» et de tyran. »

§ Henri reçut humainement, continue Perefixe, les excuses et les très-humbles soumissions de Miron, et il révoqua les ordres qu'il avoit donnés pour cette recherche des rentes, qui avoit occasionné une si grande émotion parmi le peuple.

§ L'Etoile rapporte que le 26 janvier 1607, il fut joué à l'hôtel de Bourgogne, à Paris, une plaisante farce, à laquelle assistèrent le roi, la reine et la

plupart des princes, seigneurs et dames de la cour. C'étoit un mari et une femme qui se querelloient. La femme disoit à son mari qu'il ne quittoit pas le cabaret, tandis qu'on les exécutoit tous les jours pour la taille qu'il falloit payer au roi, et qu'on prenoit tout ce qu'ils avoient. « C'est pourquoi, disoit » le mari en se défendant, il faut en » faire meilleure chère; car que diable » nous serviroit tout le bien que nous » pourrions amasser, puisqu'aussi bien » ce ne seroit pas pour nous, mais pour » ce beau roi; cela fera que j'en boirai » encore davantage et du meilleur: » Monsieur le roi n'en croquera pas de » celui-là; va m'en querir tout à cette » heure et marche. » *Ah! malheureux*, répliquoit cette femme, *me veux-tu ruiner avec tes enfans?* Sur ces entrefaites arrivent trois officiers de justice qui viennent demander la taille, et faute de paiement, veulent faire enlever les

meubles. La femme commence à crier après eux, et ensuite le mari qui leur demande ce qu'ils sont : *Nous sommes gens de justice*, disent-ils. « Comment » de justice ! reprit le mari ; ceux qui » sont de justice agissent autrement ; je » ne pense pas que vous soyez ce que » vous dites. » Pendant ces diputes, la femme s'étoit saisie d'un coffre, sur lequel elle s'étoit assise. On lui fit commandement *de par le roi* d'en faire l'ouverture ; et après plusieurs altercations on ouvre le coffre, d'où sortent trois diables qui emportent les trois officiers de justice, chacun le sien. Les magistrats se prétendant insultés, firent arrêter les comédiens, et les envoyèrent en prison ; mais ils furent mis dehors le même jour par exprès commandement du roi, qui dit à ceux qui s'en plaignoient : « Qu'ils étoient des sots ; que » s'il falloit parler d'intérêt, il en avoit » reçu plus qu'eux tous ; qu'il avoit par-

» donné aux comédiens, et leur par-
» donnoit de bon cœur, d'autant qu'ils
» l'avoient fait rire, voire jusqu'aux
» larmes. » (*Histoire de Henri IV.*)

§ Don Pèdre de Tolède voulant, en 1608, se rendre dans les Pays-Bas, passoit par Paris. Henri IV qui n'ignoroit pas que les Espagnols, dans la vue de former plus aisément des ligues contre lui, répandoient qu'il étoit dévoré par la goutte, et qu'il ne pouvoit plus monter à cheval, crut devoir leur faire connoître que sa vigueur n'étoit pas diminuée. Il reçut Don Pèdre dans la grande galerie de Fontainebleau, lui fit faire vingt ou trente tours à si grands pas, qu'il le mit hors d'haleine, et lui dit ensuite : « Vous voyez, Monsieur,
» que je me porte bien, et que je ne
» suis pas tellement incommodé de la
» goutte, que si les Espagnols veulent
» avoir la guerre, je ne sois plus tôt
» monté à cheval qu'ils n'auront mis le

» pied à l'étrier. » (*Mercure Français.*)

§ Dans une autre audience, Don Pèdre dit à Henri IV que Sa Majesté Catholique souhaiteroit de s'allier plus étroitement avec lui, en faisant un double mariage de leurs enfans, pourvu qu'il voulût refuser sa protection aux Pays-Bas. « Mes enfans sont d'assez bonne » maison, lui répondit le roi, pour trou» ver parti. Je ne veux point des ami» tiés contraintes et conditionnées ; je » ne veux point abandonner mes amis ; » ceux qui n'en voudront pas être, se » pourroient repentir d'être mes enne» mis. » Sur ce propos, Don Pèdre voulut exalter la puissance espagnole ; Henri IV répartit : « Que cette puissance » ne l'effrayoit point ; que c'étoit la sta» tue de Nabuchodonosor, composée » de divers métaux, et qui avoit les pieds » d'argile. » Don Pèdre, piqué de ce discours, en vint aux reproches et aux

menacés : « Tout cela, reprit Henri, ne » m'en impose pas. Si le roi votre maître » continue ses attentats, je porterai le » feu jusque dans l'Escurial, et on me » verra bientôt à Madrid. » *François Premier y fut bien*, répondit fièrement l'Espagnol : « C'est pour cela, répliqua » le roi, que j'y veux aller venger son » injure, celles de la France et les » miennes. » Puis baissant le ton de voix, il dit : « Monsieur l'ambassadeur, vous » êtes Espagnol, et moi Gascon; ne nous » échauffons point. » Alors la conversation continua avec beaucoup de douceur et de politesse. (*Hist. de Henri IV, par Perefixe, et Dictionnaire cité.*)

§ Quelque temps après, Henri IV, montrant à ce même ambassadeur les bâtimens de Fontainebleau, lui demandoit comment il les trouvoit. Ce ministre, fier et mal intentionné, lui dit que tous les appartemens étoient beaux. *Mais*, ajouta-t-il en considérant la chapelle,

Dieu sera logé ici bien à l'étroit. « Oh! » lui dit le roi, piqué de ce reproche, » vous, Messieurs les Espagnols, ne » savez donner à Dieu que des temples » matériels. Nous autres Français, ne » le logeons pas seulement dans des » pierres, mais bien mieux dans nos » cœurs; et quand il seroit logé dans les » vôtres, j'ai peur qu'il ne fût que dans » des pierres. » Et ensuite il lui dit en souriant: « Ne voyez-vous pas que l'ou- » vrage n'est pas encore achevé; mon » intention n'est pas de le laisser dans » l'état qu'il est. Il y a peu de gentils- » hommes qui n'aient des chapelles dans » leurs maisons; je ne veux pas que la » mienne en soit dégarnie. » (*Le Grain.*)

§ De Fontainebleau ils vinrent à Paris, où le roi lui montrant sa galerie du Louvre, et lui en demandant son avis: *L'Escurial est bien autre chose*, dit Don Pèdre. *Je le crois*, répartit le roi; puis le faisant approcher de la fenêtre,

et lui montrant la ville de Paris : *L'Escurial a-t-il d'aussi beaux faubourgs?* (Jean de Serres.)

§ En Espagne, les grands de la première classe paroissent devant le roi la toque ou le chapeau sur la tête avant que de lui avoir parlé. Dans une première audience que Henri IV donna à Don Pèdre, ce prince voyant que cet ambassadeur entroit et s'avançoit sans se découvrir, dit, pour humilier un peu cette fierté espagnole, aux maréchaux de France et aux ducs qui étoient présens, de se couvrir.

§ Don Pèdre, malgré sa hauteur, étoit cependant le premier à admirer le grand courage et la bravoure de Henri IV. Cet ambassadeur voyant un jour au Louvre l'épée du roi entre les mains d'un portemanteau, s'avança, mit un genou en terre, et la baisa, *rendant cet honneur*, disoit-il, *à la plus glorieuse épée de la Chrétienté.*

§ François d'O, qui avoit été surintendant des finances sous Henri III, continua à les régir sous Henri IV, qui lui donna le gouvernement de Paris. Ce prince fut informé des richesses qu'accumuloit son ministre ; cependant il lui conserva toujours sa place, de peur d'indisposer les seigneurs du parti catholique dans lequel il étoit fort aimé. Lorsque ce ministre fut attaqué de la maladie dont il mourut, plusieurs personnes demandoient le gouvernement de Paris et de l'Isle de France. Le roi répondit : « Il y en aura beaucoup de fort trompés, » parce que j'ai envie de me donner ce » gouvernement-là, et que de gouverneurs de Paris, on n'en voit point de » bélîtres ; tellement que, mais que je le » sois, je ferai mes affaires comme les » autres, si à Dieu plaît, et regarderai » à m'aquitter. »

§ Durant l'administration de ce surintendant, le roi s'étoit trouvé dans le

plus grand besoin d'argent comme on en peut juger par cette lettre qu'il écrivit à Sully : « Mon ami, je veux bien » vous dire l'état où je me trouve réduit, » qui est tel, que je suis proche de mes » ennemis, et je n'ai quasi pas un cheval » sur lequel je puisse combattre, ni un » harnois complet que je puisse endos- » ser. Mes chemises sont toutes déchi- » rées, mes pourpoints sont troués au » coude, ma marmite est souvent renver- » sée; et, depuis deux jours, je dîne et » je soupe chez les uns et chez les autres, » mes pourvoyeurs disant n'avoir plus » moyen de fournir pour ma table, d'au- » tant qu'il y a plus de six mois qu'ils » n'ont reçu de l'argent; partant jugez si » je mérite d'être ainsi traité, et si je dois » souffrir plus long-temps que mes tré- » soriers me fassent mourir de faim, et » qu'eux tiennent des tables friandes et » bien servies; que ma maison soit pleine » de nécessités, et les leurs de richesses

» et d'opulence. » (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le roi, jouant un jour à la paume avec ce ministre, lui fit observer que le marqueur voloit leurs balles, et dit ensuite tout haut : *D'O, vous voyez bien que tout le monde nous dérobe.* (Le Grain, Décade d'Henri-le-Grand.)

§ Un autre jour, le roi ayant gagné à la paume quatre cents écus, qui étoient sous la corde, les fit ramasser par les garçons, et mettre dans son chapeau : « Je tiens bien ceux-ci, dit Henri, on » ne me les dérobera pas : car ils ne pas- » seront point par les mains de mes tré- » soriers. » (*Journal de Henri IV, année* 1596.)

§ Il y eut cependant sous le règne de Henri IV, quelques poursuites faites contre les financiers. Le partisan Largentier fut mis en prison, et son procès lui fut fait. Les Mémoires de l'Histoire de France, après avoir parlé de ses malver-

sations et de ses dissipations, y joignent ce trait : « Au dernier voyage du roi à » Fontainebleau, Largentier étant venu » prendre congé de sa Majesté, lui dit » que bientôt il s'y achemineroit pour lui » baiser les mains et recevoir ses com» mandemens, et ajouta : Ce voyage me » coûtera dix mille écus. » *Ventre-saint-gris*, répondit le roi, *c'est trop pour un voyage de Paris à Fontainebleau*. « Oui, » Sire, répliqua Largentier, mais j'ai » autre chose à faire, sous le bon plaisir » de votre Majesté, qui est de prendre » le modèle des frontispices de votre » maison, pour en accommoder une des » miennes, que j'ai en Champagne. » A quoi le roi se prit à rire, et n'y répondit rien pour lors; mais quand on lui porta la nouvelle de sa prison au Châtelet : *Comment*, dit-il! *veut-il prendre le modèle des frontispices du Châtelet?*

§ Les lettres, ornement d'un règne heureux, reprirent quelque éclat sous

Henri IV. Les talens eurent leur récompense ; Casaubon fut fixé en France par des bienfaits. Le Collége Royal, cette noble institution du *père des lettres*, s'étoit ressenti des malheurs publics ; les professeurs, privés du fruit de leurs travaux, le redemandèrent à Henri IV. Voici sa réponse ; on l'y reconnoîtra : « Qu'on diminue de ma dépense ; qu'on » ôte de ma table pour payer mes lec» teurs : je veux les contenter, Sully les » paiera. » Sully les paya effectivement ; ce n'étoit pas sur de pareils objets que s'exerçoit la sévère économie de ce ministre : il savoit qu'il est du devoir des rois de réprimer les courtisans et les financiers, et qu'il est de leur grandeur de récompenser les savans qu'on enrichit à si peu de frais. (*Eloge de Henri IV*, *par M. Gaillard.*)

§ Il récompensa libéralement Pierre Mathieu, son historiographe, qu'il se fit un plaisir d'instruire lui-même de ses

principales actions pour les transmettre à la postérité.

§ Un jour un poète, qui connoissoit ses vertus éminentes et la bonté de son cœur pour les indigens, se plaignit de ce qu'on lui imposoit une trop forte taille, et lui présenta un placet qui contenoit ces quatre vers :

> Ce poëte n'a pas la maille :
> Plaise, Sire, à ta Majesté,
> Au lieu de le mettre à la taille,
> De le mettre à la Charité.

Le roi lui fit donner une gratification. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Parmi les grandes qualités de Henri IV, sa tendresse et son amour pour son peuple se faisoient principalement remarquer. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix et à son aise : il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Une maladie dangereuse faisoit craindre pour ses

jours. Sully, son ministre et son ami, étoit au chevet de son lit. « O mon » ami, lui dit le prince malade, vous » savez si c'est la mort que je crains; » vous m'avez vu mille fois la chercher » avec vous au milieu des combats : » mais mon peuple n'est pas encore » heureux; j'espérois achever mon ou- » vrage; vous savez quels étoient mes » projets pour sa félicité. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Les acclamations et les cris de joie du peuple, à son arrivée, étoient pour ce bon prince l'encens le plus flatteur. Lorsqu'au retour de son expédition de 1596, il vit le peuple de Paris accourir au-devant de son roi, et s'empresser de lui témoigner son attachement, il goûta cette satisfaction si naturelle aux âmes bienfaisantes : « Je suis bien ré- » compensé, disoit-il à tout le monde, » des peines et des travaux que j'ai » soufferts, et des soins que je me suis

» donnés ; puisque je retrouve un » peuple si reconnoissant. » (*Histoire de Henri IV.*)

Henri IV disoit quelquefois « que » Dieu lui feroit peut-être la grâce, » dans sa vieillesse, de lui donner le » temps d'aller deux ou trois fois la se» maine au parlement, et à la chambre » des comptes, comme y alloit le bon » roi Louis XII, pour travailler à l'abré» viation des procès, et mettre un si bon » ordre à ses finances, qu'à l'avenir on » ne pût plus les dissiper. » Et il ajoutoit : « Ce seront là mes dernières pro» menades. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Des troupes qu'Henri IV avoit envoyées en Allemagne, ayant pillé quelques maisons de paysans en Champagne, il dit aux officiers qui étoient demeurés à Paris : « Partez en dili» gence, donnez-y ordre, vous m'en » répondrez. Quoi ! si on ruine mon

» peuple, qui me nourrira ? qui sou-
» tiendra les charges de l'Etat ? qui
» paiera vos pensions, messieurs ? Vive
» Dieu ! s'en prendre à mon peuple,
» c'est s'en prendre à moi. »

§ On voit une infinité de ses lettres aux gouverneurs des provinces, à ses parlemens, à ses ministres, dans lesquelles il emploie ces termes : *Ayez soin de mon peuple ; ce sont mes enfans ; Dieu m'en a commis la garde ; j'en suis responsable.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ En 1601, Henri IV fit faire des recherches contre les financiers, lesquels, pour se libérer, accordèrent tous ensemble une somme de huit cent mille livres. Quand ce bon prince vit cet argent compté, il fut fâché d'avoir fait cette poursuite en laquelle les innocens avoient autant payé que les coupables : il dit *que ce fait lui sembloit si odieux, qu'il avoit peur que ces pauvres gens-là*

ne l'aimassent jamais. C'est chose étrange combien il craignoit de passer pour un tyran. (*Manuscrit* in-4°.)

§ Henri IV donna des témoignages de cette même bonté de cœur au milieu de son domestique. D'Aubigné, gentilhomme de la chambre de ce prince, et qui, comme il le disoit lui-même, avoit été élevé aux pieds de son roi, lui adressoit quelquefois des plaintes de ce qu'il n'en recevoit point de grâces. L'ingratitude n'étoit certainement pas le vice de Henri IV; mais ce prince, obligé de se concilier par ses bienfaits les seigneurs catholiques, se voyoit souvent forcé de priver ses plus anciens serviteurs des récompenses qu'ils méritoient. Henri, rencontrant un jour d'Aubigné à la Foire Saint-Germain, lui dit qu'il vouloit lui donner sa foire. Il entra en la boutique d'un peintre, et, voyant son portrait, le lui donna. D'Aubigné ne dit pas grand merci, et ne voulut pas du

tableau; ains au lieu de le prendre, il écrivit au bas dudit tableau ces quatre vers :

> C'est un roi d'étrange nature,
> Je ne sais quel diable l'a fait ;
> Car il récompense en peinture
> Ceux qui l'ont servi en effet.

Quand le roi repassa, il voulut faire payer le tableau. Le peintre lui dit que d'Aubigné n'en avoit point voulu, mais qu'il avoit écrit quelque chose au bas. Le roi lut ces vers, et n'en fit que rire. (*Manuscrit* in-4°.)

§ Ce même gentilhomme, couchant dans la garde-robe du roi, dit un soir à La Force, qui dormoit à côté de lui : « La Force, notre maître est le plus in- » grat mortel qu'il y ait sur la terre. » La Force, qui sommeilloit, lui demanda ce qu'il disoit : *Sourd que tu es*, lui cria le roi, que l'on croyoit bien endormi, *il dit que je suis le plus ingrat des hommes*. « Dormez, Sire, répondit

» d'Aubigné, nous en avons encore » bien d'autres à dire. » Le lendemain, dit d'Aubigné, dans son Histoire, le roi ne me fit pas plus mauvais visage; mais aussi il ne me donna point un sou de plus. (*Histoire de d'Aubigné.*)

§ Cette réponse libre de d'Aubigné à Henri IV, en rappelle une autre à peu près semblable, que le duc de Bellegarde fit à ce bon prince. Ils étoient tous deux couchés dans la même chambre, peu de temps après la mort de Henri III. Henri IV réveilla Bellegarde trois ou quatre fois pendant la nuit, pour lui proposer de se défaire de quelques-unes de ses charges en faveur des personnes qu'il lui nommoit : « Je » le veux bien, Sire, lui dit enfin le » grand-écuyer; mais, au nom de Dieu, » ne vous réveillez plus. » (*Dictionnaire des Hommes illustres.*)

§ Ségur, chef du conseil de Henri IV, avoit rapporté à ce prince plusieurs

propos libres de d'Aubigné : il fut question de l'exiler. Cependant d'Aubigné eut la confiance de se présenter devant Henri, et de lui dire : « Mon maître, » je suis venu pour savoir quel est mon » crime, et si vous voulez payer mes » services en bon prince ou en vrai ty» ran. » *Vous savez bien*, lui répondit le roi, *que je vous aime ; mais Ségur est irrité contre vous, réconciliez-vous avec lui.* D'Aubigné l'alla trouver, et l'effraya si fort par ses reproches menaçans, que Ségur courut dire au roi : « Sire, M. d'Aubigné est plus homme » de bien que vous et moi. » (*Dictionnaire cité.*)

§ Henri étoit si sûr de la fidélité de d'Aubigné, que, nonobstant que ce gentilhomme eût refusé de le suivre au siége de Paris, ce prince mit en sa garde le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue. En vain Duplessis-Mornay allégua les sujets de plaintes

que d'Aubigné avoit contre la cour. *La parole de d'Aubigné mécontent*, répliqua le roi, *vaut la reconnoissance d'un autre.*

§ Le duc de Sully, surintendant des finances, dit un jour à Casaubon, qui alloit chercher sa pension : *Vous coûtez trop au roi, Monsieur; vous avez plus que deux bons capitaines, et vous ne servez de rien.* Casaubon, qui étoit fort doux, fut s'en plaindre à Henri IV. Ce bon roi lui dit : « Monsieur Casaubon, » que cela ne vous mette en peine; j'ai » partagé avec M. de Sully; il a toutes » les mauvaises grâces, et moi je me » suis réservé les bonnes. Quand il fau- » dra aller à lui pour vos appointemens, » venez à moi auparavant, je vous dirai » le mot du guet pour être payé facile- » ment. » (*Manuscrit* in-4°.)

§ Duplessis-Mornay, qui vient d'être nommé, mérita, par sa valeur guerrière, par la sagesse de ses conseils, et par son

zèle ardent pour la gloire de Henri IV, d'être l'ami de ce grand prince. Un gentilhomme, nommé Saint-Phal, croyant avoir sujet de se plaindre de Duplessis-Mornay, qui avoit, disoit-il, ouvert mal à propos ses lettres, résolut de s'en venger : il l'attendit un jour qu'il se retiroit, et, l'arrêtant en pleine rue, lui demanda raison de ce procédé. Duplessis lui ayant répondu honnêtement, l'autre, sans attendre la fin de son discours, lui donna un coup de bâton sur la tête, le jeta à ses pieds, et sur-le-champ, montant à cheval, se retira. Duplessis écrivit au roi, pour lui demander justice, et il en reçut cette réponse : « Monsieur Duplessis, j'ai un
» extrême déplaisir de l'outrage que
» vous avez reçu, auquel je participe
» et comme roi et comme votre ami.
» Pour le premier, je vous en ferai jus-
» tice et à moi aussi : si je ne portois que
» le second titre, vous n'avez nul de qui

» l'épée fût plus prête à dégaîner, ni » qui y apportât sa vie plus gaiement » que moi. Tenez cela pour constant, » qu'en effet je vous rendrai office de » roi, de maître et d'ami. Sur cette vé- » rité, je finis, priant Dieu de vous » tenir en sa garde. » Ensuite le roi ordonna de faire le procès à Saint-Phal, comme à un assassin. Sa famille obtint cependant sa grâce, à condition qu'il demanderoit pardon au roi en présence des principaux seigneurs de la cour, de ses parens, et du sieur Duplessis, auquel il demanderoit aussi pardon Il étoit sans épée lorsqu'il se présenta devant le roi, comme indigne de la porter après une action si lâche. Mais lorsque ce prince lui eut accordé sa grâce, il ordonna que son épée lui fût rendue, disant : « Qu'il étoit plus honorable à » M. Duplessis d'être satisfait par un » homme armé que désarmé. » (*Journal et Histoire de Henri IV.*)

§ Duplessis avoit été élevé dans la religion protestante, et l'a servie de sa plume, après l'avoir défendue avec son épée. On l'appeloit, de son temps, *le Pape des Huguenots*. Il avoit publié un livre intitulé : *L'Institution de l'Eucharistie*. Duperron, évêque d'Evreux, offrit de lui prouver, en la présence du roi, et de telles autres personnes qu'il plairoit à Sa Majesté de nommer, que, dans ce livre contre la messe, il y avoit plus de cinq cents passages faussement allégués, mutilés ou falsifiés. Il y eut en conséquence des conférences qui se tinrent à Fontainebleau, dont Duperron sortit victorieux. Henri fit beaucoup d'éloges de l'esprit et de l'érudition de l'évêque d'Evreux, et ensuite prenant le ton railleur, il dit à Rosny : *Que vous semble de votre Pape ?* « Il me semble, » Sire, lui répondit-il sur le même ton, » qu'il est plus pape que vous ne pensez; » car ne voyez-vous pas qu'il donne un

» chapeau rouge à M. d'Evreux ? » Peu de temps après, en effet, Duperron fut créé cardinal.

§ On disoit alors que Henri IV n'avoit consenti à cette conférence que pour détruire les soupçons que bien des gens mal intentionnés avoient conçus contre sa catholicité. Ce monarque n'ignoroit pas ces soupçons : « Il y a trois » choses, disoit-il quelquefois, que le » monde ne veut croire, et toutefois » elles sont vraies et bien certaines; » que la reine d'Angleterre (Elisabeth) » est morte fille; que l'archiduc est » grand capitaine, et que le roi de » France est fort bon catholique. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Henri IV fit principalement éclater sa franchise et la candeur de son âme dans son amitié pour Sully : « Mon ami, lui mandoit un jour ce » bon roi, venez me voir; car il s'est » passé ce matin quelque chose dans

» mon sein, pourquoi j'ai affaire de
» vous. »

§ Il lui écrivit une autre fois de Fontainebleau : « Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le
» plus grand chagrin que j'aie jamais
» eu. J'acheterois beaucoup votre pré-
» sence; car vous êtes le seul à qui
» j'ouvre mon cœur, et par les conseils
» duquel je reçoive du soulagement. »

§ Henri IV sut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya aussitôt son premier médecin, et lui écrivit : « Vous savez que je ne vous aime pas
» assez peu pour que je n'y allasse moi-
» même, si ma présence étoit néces-
» saire. »

§ Toute la vie de Henri IV est le tableau le plus satisfaisant de l'amitié la plus intime entre lui et Sully. Toutes ses lettres à ce ministre sont empreintes de ce caractère. On y voit que ce grand roi avoit pour Sully une affection si vive,

que souvent elle se portoit aux petits soins et aux attentions les plus marquées pour ce ministre. En 1601, ce prince lui écrivit en ces termes : « Vous me » ferez plaisir de venir coucher ce soir » en ce lieu de Puyzeaux, où vous » n'avez que faire de rien apporter, » ayant fait donner ordre pour votre » logis, auquel j'ai envoyé mon lit de » chasse, et commander à Coque de » vous tenir un souper prêt et votre dé- » jeûner du matin, car je ne vous » retiendrai pas davantage. Adieu, mon » ami que j'aime bien. » (*Economies royales.*)

§ Un jour que Sully, qui étoit surintendant des finances, venoit présenter les étrennes au roi, il le trouva encore au lit avec la reine. Le roi voulut qu'il entrât, et qu'il montrât les étrennes. C'étoient des jetons d'or et d'argent, pour Leurs Majestés, pour les dames d'honneur et filles de la reine. *Rosny*

(ainsi que le roi le nommoit), *leur baillez-vous leurs étrennes sans les venir baiser?* « Vraiment, Sire, ré-
» pondit-il, depuis que vous le leur
» avez commandé, je n'ai eu que faire
» de les en prier. » *Or ça, Rosny, me direz-vous la vérité? Laquelle baisez-vous de meilleur courage, et trouvez-vous la plus belle?* « Ma foi, Sire,
» répondit le surintendant, je ne vous
» le saurois dire, car j'ai bien d'autres
» choses à faire qu'à penser à l'amour,
» ni à juger quelle est la plus belle. Je
» les baise comme des reliques en leur
» présentant mon offrande. » *Eh bien! ne voilà-t-il pas*, dit Henri, en éclatant de rire, *un prodigue financier que Rosny, de faire de si riches présens du bien de son maître pour un baiser.* Ensuite, quand ceux devant qui il ne vouloit pas tout dire eurent été congédiés, poussant doucement la reine, qui dormoit ou faisoit semblant de dormir

parce qu'elle étoit un peu fâchée : « Ré-
» veillez-vous, dormeuse, lui dit-il, et
» ne grognez plus. Vous croyez que
» Rosny me flatte aux petites brouille-
» ries que nous avons ensemble. Vous
» en penseriez tout autrement, si vous
» saviez les grandes libertés qu'il prend
» à me dire mes vérités : de quoi encore
» que je me mette en colère, si ne lui
» en veux-je pas de mal pour cela ; car
» tout au contraire, je croirois qu'il ne
» m'aime plus, s'il ne me remontroit
» ce qu'il estime être pour la gloire et
» l'honneur de ma personne, l'amélio-
» ration de mon royaume et le soula-
» gement de mes peuples. Car, voyez-
» vous, ma mie, il n'y a point d'esprits
» si droituriers qui ne trébuchassent
» tout-à-fait, s'ils n'étoient relevés lors-
» qu'ils choppent, par les admonitions
» de leurs loyaux serviteurs, ou bien
» intimes et prudens amis. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV étant dans sa chambre avec une dame qu'il aimoit, Sully entra dans l'antichambre, et voulut passer outre. On lui dit que cela ne se pouvoit. Il se douta aussitôt qu'il y avoit quelque intrigue qu'on vouloit lui cacher. L'envie de savoir ce qui se passoit, le fit appuyer sur une fenêtre qui regardoit vers le petit escalier du cabinet du roi. Il vit sortir une dame vêtue d'un habit vert, qu'il ne put reconnoître. Un moment après, le roi vint à lui, et lui dit : *Comment te portes-tu, Sully?* Le duc lui répondit : « Sire, je suis toujours le très-humble » serviteur de Votre Majesté : mais, » Sire, reprit le duc qui voyoit le roi » un peu ému, la santé de Votre Majesté » me paroît un peu altérée. » *C'est*, dit le roi, *que j'ai eu la fièvre toute la matinée, mais elle vient de me quitter.* « Il » est vrai, Sire, dit le duc, je l'ai vue » passer, elle étoit toute verte. » *Ventre-saint-gris*, lui dit le roi, *on ne sauroit*

te tromper, tu vois trop clair. (Ménagiana, *tom. III*, pag. 243, édition de 1729.)

§ Il arriva à peu-près dans le même temps à ce prince d'aller trouver Sully à l'Arsenal, pour l'entretenir en particulier. Ce ministre ne reçut point la confidence qu'on lui faisoit, sans faire une vive remontrance à Henri sur ce qu'il croyoit de contraire à la gloire de son maître. Ce prince, dont les passions étoient vives, reçut d'abord fort mal les représentations de son confident. Il le quitta même assez brusquement, en disant tout haut : « Voilà un homme » que je ne saurois plus souffrir ; il ne » fait jamais que me contredire, et » trouver mauvais tout ce que je veux ; » mais pardieu je m'en ferai obéir : je » ne le reverrai de quinze jours. » Mais le lendemain, dès sept heures du matin, on vit arriver Sa Majesté à l'Arsenal, avec cinq ou six personnes qu'elle avoit

dans son carrosse. Ce prince monta à l'appartement de Sully, sans permettre qu'on l'avertît, et frappa lui-même à la porte de son cabinet. Sully ayant demandé : *Qui est là?* ne fut pas peu surpris d'entendre répondre : *C'est le roi*, qu'il reconnut aussitôt au son de sa voix; et ayant ouvert : *Hé bien, que faisiez-vous là, mon ami?* lui dit-il en entrant avec Roquelaure et quelques autres seigneurs. Sully lui répondit qu'il écrivoit des lettres, et qu'il préparoit du travail à ses secrétaires. *Et depuis quand êtes-vous là?* « Dès les trois » heures du matin, » répliqua Sully. *Hé bien, Roquelaure*, répartit ce prince en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là?* Le roi fit ensuite sortir tout le monde, et commença à entretenir Sully; mais voyant qu'il lui parloit froidement : « Oh, oh, vous faites le réservé, dit-il » en souriant, et lui donnant un petit

» coup sur la joue; vous êtes encore en
» colère d'hier? Je n'y suis plus moi,
» et vivons ensemble avec la même li-
» berté que vous aviez accoutumé; car
» je vous connois bien : si vous faisiez
» autrement, ce seroit signe que vous
» ne vous soucieriez plus de mes affaires.
» Quoique je me fâche quelquefois,
» ajouta-t-il, avec cette candeur qui
» lui étoit naturelle, je veux que vous
» le souffriez; car je ne vous en aime
» pas moins : au contraire, dès l'heure
» que vous ne me contredirez plus,
» dans les choses que je sais bien qui
» ne sont pas de votre goût, je croirai
» que vous ne m'aimez plus. » Après un entretien qui fut assez long, le roi sortit. En quittant Sully, il l'embrassa, et dit à ceux qui l'attendoient : « Il y en a
» d'assez sots pour croire que quand je
» me mets en colère contre M. de Sully,
» c'est à bon escient et pour long-temps;
» mais tout au contraire, car quand je

» viens à considérer qu'il ne me re-
» montre, ou ne me contredit que pour
» mon honneur, ma grandeur et le bien
» de mes affaires, et jamais pour les
» siennes, je l'en aime mieux, et je suis
» impatient de le lui dire. » (*Mémoires de Sully.*)

§ « Il n'y a rien, disoit Sully, dont
» il soit plus difficile de se défendre que
» d'une calomnie travaillée de main de
» courtisan. » C'est ce qu'il pensa éprouver en 1605. Plusieurs seigneurs de la cour, qui ne désiroient rien tant que la perte d'un homme qu'ils trouvoient toujours opposé à leurs désirs, parce que rarement ces désirs étoient conformes à l'intérêt des peuples, avoient tout préparé pour sa ruine. Libelles, lettres anonymes, avis secrets et artificieux, tout fut mis en usage. Henri IV conçut, pour la première fois, des soupçons contre Sully, et ils sembloient être permis à un prince qui avoit éprouvé

tant d'ingratitude de la part des hommes. Cependant, voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre son ministre ne se vérifioit, il commença à faire des réflexions. Ce prince étoit vif, mais il étoit bon, et revenoit facilement sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur; mais Sully étoit résolu de se taire jusqu'à ce que le roi lui parlât lui-même. Il croyoit avoir à se plaindre de ce prince, qui enfin, ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude et de froideur, chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau, comme Sully prenoit congé de Henri, le roi lui dit : « Venez » çà, n'avez-vous rien à me dire? » *Non*, répondit Sully. « Oh ! si ai bien » moi à vous, » répliqua ce prince. Aussitôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc, et faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendoient, le roi commença par em-

brasser Sully deux fois; ensuite il lui dit: « Mon ami, je ne saurois plus » souffrir (après vingt-trois ans d'expé- » rience et de connoissance de l'affec- » tion et sincérité de l'un et de l'autre) » les froideurs, retenues et dissimula- » tions dont nous avons usé depuis un » mois; car, pour vous dire la vérité, si » je ne vous ai pas dit toutes mes fan- » taisies, ainsi que j'avois accoutumé, » je crois que vous m'avez celé aussi » beaucoup des vôtres; et seroient telles » procédures aussi dommageables à vous » qu'à moi, et pourroient aller journel- » lement en augmentant, par la malice » et artifice de ceux qui envient autant » ma grandeur qu'ils sauroient faire votre » faveur auprès de moi. Et pour cette » cause, j'ai pris la résolution de vous » dire tous les beaux contes que l'on » m'a faits de vous, les artifices dont » on a usé pour vous brouiller avec » moi, et ce qui m'en est resté sur le

» cœur; vous priant de faire le sem-
» blable, sans craindre que je ne trouve
» rien de mauvais de toutes les libertés
» dont vous pouvez user. Car je veux
» que nous sortions d'ici, vous et moi,
» le cœur net de tout soupçon, et con-
» tens l'un de l'autre. Et partant, comme
» je veux vous offrir mon cœur, je
» vous prie de ne me déguiser rien de
» ce qui est dans le vôtre. » Après cet entretien également nécessaire à tous deux, et dans lequel Sully se justifia pleinement, le roi parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidèle serviteur. Sully, pénétré jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son maître, alloit se jeter à ses pieds, et lui donner cette marque soumise de respect qu'un sujet doit à son roi: *Ah! ne le faites pas*, lui dit Henri, *vous êtes homme de bien; on nous observe: on croiroit que je vous pardonne.* Ce prince sortit aussitôt de l'allée, en

tenant Sully par la main, et demanda à tous les courtisans quelle heure il étoit. On lui répondit, qu'il étoit une heure après midi, et qu'il avoit été fort long-temps. « Je vois ce que c'est, dit ce » monarque, il y en a auxquels cet en» tretien a ennuyé plus qu'à moi. Afin » de les consoler, je veux bien vous dire » à tous que j'aime Rosny plus que » jamais; et vous, mon ami, poursuivit » il, en se tournant de son côté, conti» nuez à m'aimer et à me servir comme » vous avez toujours fait. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Deux orateurs modernes ont conservé ce trait sublime de la vie de Henri IV, dans les éloges qu'ils ont faits de ce grand roi, et nous croyons faire plaisir au lecteur qui aime à juger et à comparer en lui mettant sous les yeux ces deux morceaux intéressans. Une calomnie *travaillée de mains de Courtisans*, selon l'expression de Sully lui-

même, avoit frappé les fondemens de cette amitié respectable qui l'unissoit à Henri; on avoit représenté Sully comme dangereux, comme prêt à s'armer contre son maître des bienfaits de son ami; on avoit cité les exemples de tant d'ingrats et de traîtres dont ces temps malheureux abondoient; les avis étoient si multipliés, si détaillés; toutes les circonstances avoient été rassemblées avec tant d'art qu'elles avoient ébranlé Henri. Déjà son cœur se resserre et s'éloigne; Sully voit les progrès de la calomnie, peut l'arrêter d'un seul mot, et ne daigne pas le dire. Henri attend ce mot et ne l'exige point; la douce familiarité, le badinage aimable, la liberté, la confiance avoient fui de leurs entretiens; Henri n'étoit plus que poli, Sully n'étoit plus que respectueux; le ministre n'étoit pas renvoyé, mais l'ami étoit disgracié. Qu'il est dur et difficile de cesser d'aimer! Henri jette de temps

en temps sur celui qu'il aime des regards de tendresse et de regret; et s'il voit sur son visage quelques traces de douleur, s'il croit reconnoître à quelques marques son fidèle Sully, son cœur ne se contient plus, ses bras vont s'ouvrir, il va se jeter au cou de son ami; une mauvaise honte, un reste de défiance, et toujours ce fier silence de Sully le retiennent encore..... Il succombe enfin. « Sully, lui dit-il, n'auriez-vous rien à » me dire? Quoi! Sully n'a plus rien à » me dire. Eh bien! c'est donc à moi » de parler. » Il lui dévoile alors son âme toute entière, avec tous les combats qui l'ont agitée. « Cruel! comment » pouviez-vous laisser à votre ami le » désespoir de vous croire infidèle? » Sully, pénétré de ce tort, le seul qu'il ait pu avoir, veut tomber aux pieds de Henri..... « Que faites-vous, Sully? lui » dit le roi, vos ennemis vous voient; » ils vont penser que je vous pardonne;

» ne leur donnez point la satisfaction » de vous avoir cru coupable. » Alors leurs embrassemens sont leur seul langage ; ils versent dans le sein l'un de l'autre ces larmes dont la douleur est inexprimable. Deux cœurs qui ont ainsi pleuré ensemble, ne peuvent plus être enlevés l'un à l'autre. (*Eloge de Henri IV, par M. Gaillard.*)

§ On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité, il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup, sans cela il ne lui seroit pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il étoit aussi difficile de tromper que de vaincre ; Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur ; le soupçon, cette plaie de l'âme que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, et qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix et dans son amitié ; il souffre, il travaille

toujours avec son ministre; mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout et se tait; la cour observe et attend les événemens. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espère, sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit; sur tous la curiosité et l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point; sa retraite, que ses ennemis auroient appelée sa disgrâce, et qui n'eût été que celle de la France, sembloit assurée, il ne faisoit rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-temps à son agitation; la majesté royale rompit le silence, quand la vertu le gardoit encore. Ce n'est point un juge qui interroge, c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien que celui de ces deux grandes âmes que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, et qui se reconnoissent toutes deux à leurs premiers sentimens! Henri IV avoit douté de

Sully; mais Sully n'a jamais douté de son roi. La sécurité et peut-être la fierté d'un cœur pur avoient fermé sa bouche; la reconnoissance le précipite aux genoux du prince à la vue des courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint que l'on ne fasse un second outrage à l'innocence. *Relevez-vous*, s'écrie-t-il, *relevez-vous; ils vont croire que je vous pardonne.* (El. de Henri IV, par M. de la Harpe.)

§ L'histoire rapporte un trait qui prouve que ce prince auroit craint de faire quelque chose qui pût diminuer la haute estime que Sully avoit pour son maître. Au siége de Laon, en 1594, comme Henri veilloit lui-même à tout, il s'étoit fatigué si fort sur un terrein extrêmement rude, qu'il s'étoit fait plusieurs contusions aux pieds, ce qui ne l'empêcha pas de faire continuer ses ouvrages, jusqu'à ce que toutes ces meur-

trissures s'étant ouvertes, ses deux pieds ne furent bientôt plus qu'une grande plaie qui l'obligea de se mettre au lit, et d'y faire appliquer un appareil. (Il avoit couché jusques-là sur deux matelats posés à terre.) Le duc de Sully vint le voir, et Henri fit lever l'appareil en sa présence, « afin, disoit-il, que ce duc » connût qu'il ne faisoit pas le douillet » mal-à-propos. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Le président Jeannin, qui étoit, ainsi que Sully, un des ministres de Henri IV, n'eut pas moins de part que ce dernier à la confiance de son maître, qui le regardoit comme un homme sûr et d'une foi inviolable. On avoit traité dans le conseil une affaire importante, et la résolution prise avoit transpiré. Henri s'en plaignit à ses ministres, qui paroissoient vouloir faire tomber le soupçon sur Jeannin; le roi le prenant aussitôt par la main, leur dit : *Je réponds pour le bon homme; c'est à vous autres à vous*

examiner. (Eloge de Jeannin, par Saumaise.)

§ Ce prince se reprochoit quelquefois de n'avoir pas fait assez de bien à Jeannin, en disant : « Qu'il doroit plu» sieurs de ses sujets pour cacher leur » malice ; mais que pour le président » Jeannin, il en avoit toujours reçu du » bien sans lui en faire. »

§ Ce ministre n'avoit pas moins de franchise que Sully, mais peut-être plus de douceur et d'urbanité. C'est ce qu'il est facile de se persuader par ce trait ingénieux de Henri IV, rapporté dans le Dictionnaire cité, à l'article de *Jeannin.* Ce prince vouloit faire connoître en un moment ses ministres à un ambassadeur étranger : il les fit venir successivement l'un après l'autre en sa présence, et leur dit : *Voilà une poutre qui menace ruine.* Villeroy, sans même lever les yeux, conseilla de la faire changer sur-le-champ : Jeannin, après avoir

regardé avec attention, avoua qu'il n'en apercevoit pas le vice; mais que pour ne rien risquer, il falloit la faire visiter par des gens de l'art: Sully répondit brusquement: « Sire, qui est-ce qui a » pu vous donner cette terreur? elle » durera plus que vous et moi. »

§ Henri montra toujours beaucoup d'intrépidité et de générosité envers ses ennemis, envers ceux même qui, poussés par un zèle fanatique, en vouloient à sa vie. L'historien Legrain rapporte à ce sujet l'aventure qui arriva à ce prince avec le capitaine Michau, qui avoit feint de quitter le service d'Espagne, et de passer à celui de ce prince, pour trouver les moyens de le tuer en trahison. « Un » jour, dit cet historien, Henri IV » chassant ès forêts d'Ailas, il avise à ses » talons le capitaine Michau, bien » monté, ayant une couple de pistolets » à canons bandés et amorcés, le roi » seul et mal assisté, comme c'est la

» coutume des chasseurs de s'écarter.
» Henri, le voyant approcher, lui dit
» d'une façon hardie et assurée : *Capi-*
» *taine Michau, mets pied à terre, je*
» *veux essayer ton cheval, s'il est si bon*
» *que tu dis.* Le capitaine Michau obéit,
» et met pied à terre. Le roi monte sur
» son cheval, et prenant les deux pis-
» tolets : *Veux-tu*, ce dit il, *tuer quel-*
» *qu'un? On m'a dit que tu voulois me*
» *tuer; mais je te puis tuer moi-même,*
» *si je veux :* et disant cela, tira les
» deux pistolets en l'air, lui commandant
» de le suivre. Le capitaine s'étant fort
» excusé, prend congé deux jours après,
» et oncques depuis ne parut. » (*Décade de Henri-le-Grand.*)

§ Au siége d'Essans en Guyenne, un soldat qui étoit sur le rempart reconnut Henri IV à l'écharpe blanche qu'il portoit, et le coucha en joue, en disant : *Voilà pour le Béarnois; il ne sera plus question de lui :* mais malheureusement

qu'il manqua son coup. La place fut emportée d'assaut. Les assiégeans le reconnurent, et il fut aussitôt pendu. Le gibet tomba, et le soldat se seroit sauvé si un fantassin de l'armée du roi ne l'eût tué d'un coup de poignard. Ce prince l'apprit, et en fut si fâché qu'il congédia celui qui l'avoit tué, en disant: *Qu'il y avoit de l'inhumanité à arracher la vie à un malheureux que le sort avoit sauvé de la corde.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ On exhortoit ce prince à traiter avec rigueur quelques places de la ligue qu'il avoit réduites par la force. Il se contenta de répondre: « La satisfaction » que l'on tire de la vengeance ne dure » qu'un moment; mais celle que donne » la clémence est éternelle. » (*Dictionnaire des Hommes illustres.*)

§ Le duc de Mayenne, qui étoit le chef de la ligue, et qui avoit osé disputer la couronne à Henri IV, sollicita son

pardon et l'obtint. Ce fut pendant le séjour du roi à Monceaux, en 1596, que fut consommé le traité sollicité par ce duc. Dès les premiers jours que Sa Majesté étoit à Amiens, le même duc lui avoit envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses obéissances; et elle l'avoit remis à Monceaux par égard pour l'incommodité du duc, qui ne lui permettoit plus d'aussi longs voyages que celui d'Amiens à Soissons, où il faisoit sa résidence. Le duc de Mayenne aborda le roi, qui se promenoit dans l'étoile du parc, seul avec Sully, mit un genou en terre, lui accola la cuisse, et joignit à l'assurance de sa fidélité un remercîment *de ce que sa majesté l'avoit délivré*, disoit-il, *de l'arrogance espagnole et des ruses italiennes*. Henri, qui avoit été à sa rencontre, lorsqu'il le vit s'approcher, l'embrassa trois fois de suite, se hâta de

le faire relever, l'embrassa de nouveau avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir; puis le prenant par la main, il le promena dans son parc, où il l'entretint familièrement des embellissemens qu'il alloit y faire. Le roi marchoit à si grands pas, que le duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse, et de la grande chaleur qu'il faisoit, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffroit cruellement, sans oser en rien dire. Ce prince s'en aperçut, voyant le duc rouge et tout en sueur. Il dit à Sully, en se penchant vers son oreille : « Si je promène » encore long-temps ce gros corps-ci, » me voilà vengé sans grande peine de » tous les maux qu'il nous a faits. Dites » le vrai, mon cousin, poursuivit-il, en » se tournant vers le duc de Mayenne; » je vais un peu vite pour vous? » Le duc lui répondit, *qu'il étoit prêt à étouffer, et que pour peu que Sa Majesté eût*

encore continué, elle l'auroit tué sans y penser. « Touchez-là, mon cousin, » reprit le roi d'un air riant, en l'embrassant encore et lui frappant sur l'épaule ; « car, pardieu ! voilà toute la » vengeance que vous recevrez de moi. » Le duc de Mayenne, qu'une manière si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller et pour baiser la main que sa majesté lui tendoit : il lui jura qu'il la serviroit désormais contre ses propres enfans. « Or sus, » je le crois, lui dit Henri, et afin que » vous me puissiez aimer et servir plus » long-temps, allez vous reposer au » château et vous rafraîchir ; car vous » en avez grand besoin. Je vais vous » faire donner deux bouteilles de vin » d'Arbois ; car je sais bien que vous » ne le haïssez pas. Voilà Rosny, que » je vous baille pour vous accompagner, » faire l'honneur de la maison, et vous » mener à votre chambre ; c'est un de

» mes plus anciens serviteurs, et un de » ceux qui a reçu plus de joie de voir » que vous vouliez me servir et m'aimer » de bon cœur. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Dans le mois de juillet qui suivit la réconciliation du roi avec le duc de Mayenne, le pape envoya en France, en qualité de légat, le cardinal Alexandre de Médicis, auquel le roi fit rendre les plus grands honneurs. Sachant qu'il étoit arrivé à Chartres, il voulut lui rendre visite; pour cet effet, il prit la poste, et il mena avec lui le duc de Mayenne, en lui disant : « Allons, mon cousin, » voir le légat; car vous avez aussi » grand besoin que moi d'une bonne » absolution. » Ce cardinal étoit un homme de beaucoup de mérite; il avoit eu grande part à l'absolution que le roi obtint du souverain pontife. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Quelqu'un voulant engager ce bon prince à punir l'auteur d'une satire

amère écrite contre lui, intitulée : *l'Ile des Hermaphrodites.* « Je ferois cons» cience, lui dit-il, de fâcher un homme » pour avoir dit la vérité. » (*Pierre Mathieu.*)

§ Lorsque le parlement, qui avoit tenu ses séances à Tours pendant les troubles de la ligue, vint rendre son hommage au roi, ce monarque lui dit : « Messieurs, je vous prie de ne vous » plus souvenir de tout le passé ; j'ai » oublié et pardonné les injures qu'on » m'a faites ; je vous exhorte d'oublier » et d'abolir celles que vous avez re» çues. »

§ Le duc de Bouillon s'étoit engagé à Henri IV, lorsque Sa Majesté lui fit épouser l'héritière de Sedan, de lui amener un certain nombre de troupes ; non-seulement il ne remplit pas son engagement, mais il donnoit chaque jour au roi de nouveaux sujets de mécontement. Enfin la duchesse mourut,

et le duc fit tenir une lettre à Sa Majesté, où il lui faisoit voir que madame de Bouillon avoit fait un testament par lequel elle assuroit à son mari la principauté de Sedan et tous ses biens, et les mettoit sous la protection du roi de France, parce qu'on ne doutoit point que le duc de Bouillon ne fût inquiété sur cette donation par les collatéraux. *Cela veut dire*, s'écria le roi, après avoir achevé la lecture de la lettre, *que M. de Bouillon a fort affaire de moi : n'est-il pas bien honnête ?* (Mémoires de Sully.)

§ Lorsque l'amiral de Villars, qui avoit défendu plusieurs places contre son roi, parut à la cour, Henri IV sembla avoir oublié tout le passé, en lui faisant l'accueil le plus favorable. Ce seigneur s'étant jeté aux pieds de son maître : *Monsieur l'amiral*, lui dit Henri en l'embrassant, et mortifié de cette attitude, *cette soumission n'est*

due qu'à Dieu seul. (Mémoires de Sully.)

§ Sur les avis qui avoient été donnés à Henri IV, que le prince de Joinville, jeune homme léger et évaporé, faisoit sa brigue en Espagne par l'entremise du comte de Chamnite, un des ministres de cette cour, Sa Majesté le fit arrêter. Lorsqu'il se vit pris, il dit qu'il étoit prêt à tout déclarer, pourvu que ce fût au roi en personne, et Sully présent. Joinville amené avoua tout ce qu'on voulut. Henri le connut bientôt pour ce qu'il étoit, et le traitant comme il méritoit, il envoya chercher la duchesse de Guise sa mère et le duc de Guise son frère, auxquels il dit dans son cabinet : « Voilà l'Enfant prodigue en » personne ; il s'est mis dans la tête des » folies ; je le traite en enfant, et je lui » pardonne pour l'amour de vous et de » M. de Rosny, qui m'en a prié à » jointes mains ; mais c'est à condition

» que vous le chapitrerez bien tous » trois, et que vous, mon neveu, dit il, » en se tournant vers le duc de Guise, » vous en répondrez à l'avenir. Je vous » le donne en garde, afin de le rendre » sage, s'il y a moyen. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Jean Duret étoit le médecin de Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme, auteur du tiers-parti. Ce médecin dit un jour chez ce cardinal, parlant de Henri IV, qu'il falloit lui faire avaler des pilules césariennes (ce sont vingt-trois coups de poignard que César eut dans le sénat); ce qui fut su et rapporté au roi par Duperron. Ce prince depuis l'a toujours fort haï, sans néanmoins lui faire aucun mal. Marie de Médicis se fioit fort en ce médecin, quand elle étoit malade, parce qu'il avoit une grande réputation. Duret ayant fait par ce moyen prier le roi de lui donner la place de premier médecin de

Sa Majesté, vacante par la mort de M. de la Rivière, ce prince répondit à ceux qui lui en parlèrent : *Dites à Duret qu'il se contente que je le laisse vivre, et que je sais bien le mal qu'il m'a voulu procurer il y a long-temps.* (Manuscrit *in*-4°.)

§ Il usa de sévérité envers le maréchal de Biron qui avoit conspiré contre lui, et ne voulut point accorder la grâce au coupable; mais ce fut principalement l'obstination du maréchal qui le perdit. Il étoit, dit le Laboureur, d'un esprit fier et hautain, et presqu'ingouvernable, ne se plaisoit qu'aux choses difficiles et presqu'impossibles, et envioit toute la grandeur d'autrui. Au combat de Fontaine-Françaisc, le roi dégagea le maréchal du milieu des arquebusades. Un des serviteurs de Sa Majesté lui dit qu'il y avoit trop de hasards à se jeter au milieu de ses ennemis. « Il est vrai, dit » le roi, mais si je ne le fais, et si je

» ne m'avance, le maréchal de Biron
» s'en prévaudra toute la vie. » (*Pierre Mathieu.*)

§ Lorsque l'on commença à donner des soupçons à Henri sûr les liaisons de Biron avec les ennemis de l'Etat, il ne voulut point d'abord y ajouter foi. Cependant des papiers de la dernière importance lui ayant été remis entre les mains, ce prince qui méritoit si peu d'être trompé, vit bientôt à découvert toute l'horreur du complot que l'on tramoit contre lui. Henri, sans rien faire connoître de ce qu'il avoit appris, écrivit au maréchal, qui étoit en Bourgogne, de se rendre à la cour. Biron allégua plusieurs prétextes pour retarder son voyage; enfin il fallut partir. Il se présenta au roi qui étoit à Fontainebleau: aussitôt que ce prince l'aperçut, il s'avança vers lui avec quelque précipitation, et l'embrassa en lui disant: *Mon cousin, vous avez bien fait de venir,*

car autrement je vous allois querir. Le maréchal se répandit en excuses, mais le roi, sans lui témoigner le moindre mécontentement, se mit à lui parler avec sa bonté ordinaire. Il le prit par la main, se promena avec lui dans ses jardins, lui détailla ses différens projets comme à son ami et à son égal. Ce bon prince espéroit de Biron que la seule présence d'un souverain dont il étoit aimé, et qu'il projetoit de trahir, feroit renaître dans son cœur des sentimens de zèle, de fidélité et d'obéissance dont le moindre Français est animé pour son roi. Mais lorsque ce prince vint à entamer la grande affaire qui l'agitoit, Biron ne présumant point que le roi fût aussi bien instruit qu'il le disoit, ne se contenta point de se tenir modestement sur la négative; il dit au roi que n'ayant point de fautes à se reprocher, il n'avoit pas besoin de pardon; qu'il n'étoit point venu pour se justifier, mais pour savoir

les noms de ses accusateurs; et que si on ne lui en faisoit pas justice, il sauroit bien se la faire à lui-même. Le roi, bien loin de relever l'insolence d'un pareil discours, quand même celui qui le tenoit auroit été innocent, continua de lui parler avec la plus grande douceur. Ce prince eut plusieurs conférences pareilles avec le maréchal, espérant toujours l'amener à un aveu qui lui donnât lieu d'exercer toute sa clémence envers ce malheureux seigneur, autrefois son ami. A la fin, le roi ennuyé un jour de ses rodomontades et de son opiniâtreté, le quitta, lui disant pour toutes paroles : *Hé bien! il faudra apprendre la vérité d'ailleurs. Adieu, baron de Biron.* Ce mot fut comme un éclair, avant-coureur de la foudre qui l'alloit terrasser, le roi le dégradant par là de tant d'éminentes dignités dont il l'avoit honoré. Ce même jour le comte de Soissons l'exhorta encore de confesser la vé-

rité, et conclut sa remontrance par cette sentence du sage : *La courroux du roi est le messager de la mort.* (Histoire de Henri IV, par Perefixe.) . . . .

§ « Après le dîner, dit le septénaire, Biron vint trouver le roi qui » faisoit un tour dans sa grande salle, » lequel, lui montrant sa statue en relief, » triomphant au-dessus de ses victoires, » lui dit : *Hé bien, mon cousin, si le » roi d'Espagne m'avoit vu comme cela, » qu'en diroit-il ?* Il répondit au roi » légèrement : *Sire, il ne vous crain» droit guères ;* ce qui fut noté de tous » les seigneurs présens. Et lors le roi le » regarda d'une œillade rigoureuse dont » il s'aperçut ; et soudain r'habillant » son dire, il ajouta : *J'entends, sire, » en cette statue que voilà, mais non pas » en cette personne.* » (Pierre Mathieu.)

§ Henri fit assembler son conseil, et ayant fait mettre sur le bureau les différens papiers concernant la conspiration,

[illegible] sur le comp[illegible]
[illegible] veut point per[illegible]
[illegible] se per[illegible]
[illegible]
[illegible] si v[illegible]
[illegible] je [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Les r[illegible]
[illegible]
[illegible] pièces [illegible]
[illegible] correspond[illegible]
[illegible]
[illegible] de di[illegible]
[illegible] souvent [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Biro[illegible]
[illegible]

§ Avant qu'il fût arrêté, quelqu'un disoit un jour à Henri IV, que le maréchal de Biron jouoit fort bien à la paume ; ce prince qui avoit déjà découvert la conspiration, répondit : « Il » est vrai qu'il joue bien, mais il fait » mal ses parties. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Henri IV, parlant de Biron, répétoit souvent ce discours : « Son obsti- » nation l'a perdu ; s'il m'eût voulu dire » la vérité d'une chose dont j'ai la preuve » écrite de sa main, il ne seroit pas où » il est. Je voudrois avoir payé deux » cent mille écus, et qu'il m'eût donné » lieu de lui pardonner. Il m'a bien » servi, mais je lui ai sauvé la vie trois » fois. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri accorda la confiscation des biens du maréchal à son frère ; et comme plusieurs magistrats lui représentèrent que de semblables dons étoient contre l'usage, et qu'on ne pouvoit prendre

trop de mesures pour écarter des attentats pareils à celui qui avoit donné lieu à la confiscation : « C'est fort bien raisonner, dit ce prince ; mais j'espère » que la mort du coupable servira de » leçon à son frère, et que ma bonté » me l'attachera. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV, qui connoissoit tout le prix de la bravoure, avoit une estime singulière pour les gens braves. Il fit entrer dans ses gardes-du-corps un soldat qui lui avoit porté de rudes coups dans une occasion importante : jamais cet homme intrépide ne lui sortit de la mémoire. Il le montra un jour au maréchal d'Estrées, et lui dit avec complaisance : *Voilà le soldat qui me blessa à la journée d'Aumale.* (Dictionnaire des Hommes illustres.)

§ Comme on lui présentoit huit gentilshommes du Périgord, dont le visage étoit très-marqué des coups qu'ils avoient reçus à son service : « Je suis ravi de les

» voir, dit ce prince; mais je verrois » encore plus volontiers ceux qui les ont » ainsi traités. »

§ Henri aimoit surtout sa noblesse. Il lui avoit vu faire de si belles choses à la guerre, qu'il ne se lassoit pas de répéter qu'avec elle rien ne lui seroit impossible. Un ambassadeur d'Espagne lui témoignoit un jour qu'il étoit surpris de le voir environné et pressé par quantité de gentilshommes. *Si vous m'aviez vu un jour de bataille*, repartit vivement ce monarque, *ils me pressoient bien davantage*.

§ Quand ce prince donnoit sa parole, il ajoutoit ordinairement : *Foi de gentilhomme*. (Mémoires de Sully.)

§ *Nous sommes tous gentilshommes*, disoit-il quelquefois devant les princes de son sang.

§ Un certain jour Henri IV, ayant aperçu avec le fils de la Varenne un homme qu'il ne connoissoit pas, de-

manda au père quel étoit cet homme. *Sire*, répondit la Varenne, *c'est un gentilhomme que j'ai donné à mon fils.* « Comment! lui dit ce prince, donner » ton fils à un gentilhomme, je com» prends bien cela; mais donner un » gentilhomme à ton fils, c'est ce que » je ne puis comprendre. » Ce la Varenne, que le roi avoit fait son portemanteau, ensuite conseiller d'Etat, et contrôleur général des postes, avoit d'abord été garçon de cuisine de madame Catherine, sœur du roi. Aussi cette princesse disoit *que la Varenne avoit plus gagné à porter les poulets de son frère qu'à piquer les siens.*

§ Henri IV aimoit à rendre justice, et n'étoit point avare d'éloges mérités. Comme il assiégeoit Dreux, il manda au duc de Sully que l'armée du duc de Mayenne, jointe aux Espagnols, s'étoit approchée pour lui livrer bataille. La lettre finissoit par ces mots: « Je vous

» conjure donc de venir et d'amener » tout ce que vous pourrez, surtout » votre compagnie et les deux compa- » gnies d'arquebusiers à cheval de Badet » et de James que je vous ai laissées; » car je les connois, et m'en veux servir. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Un jour présentant le maréchal de Biron au cardinal Aldobrandin, il dit ces paroles bien flatteuses pour Biron: « Monsieur le cardinal, voici le maré- » chal de Biron que je présente volon- » tiers à mes amis et à mes ennemis. »

§ Henri III avoit donné à Crillon le surnom de *Brave;* Henri IV ne l'appe- loit point autrement que le *Brave des braves.* Cet illustre capitaine se trouvant dans le cabinet du roi, qui s'entrete- noit avec plusieurs seigneurs et ministres étrangers, la conversation tomba sur l'éloge des grands guerriers. *Messieurs*, dit le roi, en mettant la main sur l'é- paule de Crillon, *voilà le premier ca-*

pitaine du monde. « Sire, reprit vive-
» ment Crillon, avec ce ton qui lui
» étoit propre, vous en avez menti :
» c'est vous qui êtes le premier, je ne
» suis que le second. » (*Vie du brave Crillon.*)

§ Cette façon singulière de s'exprimer plut davantage au roi que les éloges les plus étudiés. Crillon joignoit à la bravoure et à la franchise un grand désintéressement. Il vit sans se plaindre des sujets rebelles jouir des honneurs et des dignités qu'il avoit mérités. Son zèle pour son maître ne se démentit jamais : aussi ce prince, pour se justifier de n'avoir rien fait en sa faveur, disoit souvent : *J'étois sûr du brave Crillon, et j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient.* (Vie du même.)

§ La retraite du courtisan est suivie pour l'ordinaire de l'oubli le plus complet : il étoit réservé au brave Crillon de faire exception à cet usage. Non-seule-

ment Henri IV lui conserva toujours son estime et son amitié, mais il fit encore ses efforts pour le rappeler, en lui écrivant les lettres les plus pressantes. « Brave Crillon, lui marque ce prince, » j'ai été très-aise de cette commodité, » pour vous assurer de plus en plus de » la continuation de mon amitié, et vous » prie d'en vouloir faire état et de me » venir trouver au plus tôt ; car je vous » puis bien assurer que vous trouverez » plus de contentement près de moi qu'en » lieu où vous puissiez être. Croyez-le, » je vous prie. *Adieu, brave Crillon.* »

§ Ses blessures l'empêchèrent de revenir à la cour. Le roi qui ignoroit sa situation, étoit impatient de le voir arriver, et pour hâter son départ d'Avignon, il lui écrivit en ces termes : « Brave » Crillon, vous avez oublié votre maître » et vos amis ; aussi aimai-je mieux que » vous ne faites....... Il y a fort long» temps que l'on dit que vous venez ;

» mais je n'en croirai rien que je ne vous » voie et que je ne vous embrasse. *Adieu*, » *brave Crillon.* » (Vie du brave Crillon.)

§ Ce prince parlant de Lesdiguières, disoit : « Je voudrois avoir autant de » Lesdiguières qu'il y a de grains dans » une grenade. Lesdiguières est ma créa- » ture ; il n'a jamais eu d'autre maître » que moi : il a mangé, comme moi, son » pain bis le premier, et il mange main- » tenant son pain blanc. » (*Pierre Mathieu.*)

§ Le nonce du pape demandoit à Henri IV combien de temps il avoit fait la guerre. « Toute ma vie, répondit » ce grand prince ; et jamais mes armées » n'ont eu d'autre général que moi. » (*Folard*, *Commentaires sur Polybe.*)

§ On aime à suivre les grands hommes, et surtout un homme tel que Henri IV jusques dans l'intérieur de sa maison : on se plaît à l'examiner dans son déshabillé, à prêter l'oreille à ses conversa-

tions les plus familières. Un jour d'été de 1606 que ce prince avoit été à la chasse de grand matin, et qu'il rentroit au Louvre dans une disposition d'esprit que sa bonne santé et l'heureuse situation de ses affaires égayoient encore, il monta dans la grande salle en tenant des perdreaux qu'il avoit pris à la chasse. Apercevant Coquet (c'étoit un des maîtres d'hôtel), il lui cria : « Coquet, Coquet,
» vous ne devez pas nous plaindre un
» dîner, à Roquelaure, Termes, Fon-
» tenac, Rambures et moi, car nous
» apportons de quoi nous traiter; mais
» allez promptement faire mettre la bro-
» che ; et leur réservant leur part, faites
» qu'il y en ait huit pour ma femme et
» pour moi. Bonneval, que voilà, lui
» portera les siens de ma part, et lui dira
» que je vais boire à sa santé : mais je
» veux qu'on garde pour moi de ceux
» qui sont un peu pincés de l'oiseau :
» car il y en a trois bien gros que je leur

» ai ôtés, et auxquels ils n'avoient guères
» touché. » Comme ce prince en faisoit
le partage, arrivèrent la Clielle et Parfait,
deux de ses officiers. Celui-ci portoit un
fort grand bassin doré, couvert d'une
serviette. Il cria par deux fois : *Sire, embrassez-moi la cuisse; car j'en ai quantité et de fort bons.* « Voilà Parfait
» bien réjoui, dit le roi : cela lui fera
» faire un doigt de lard sur les côtes; je
» vois bien qu'il m'apporte de bons me-
» lons : j'en suis bien aise, car j'en veux
» manger aujourd'hui tout mon saoul :
» ils ne me font jamais de mal, quand
» ils sont fort bons, que je les mange
» ayant grand'faim, et avant la viande,
» comme l'ordonnent les médecins. Mais
» je veux que vous quatre y ayez aussi
» part : c'est pourquoi n'allez pas après
» les perdreaux que vous n'ayez vos me-
» lons; je vous les donnerai après que
» j'aurai retenu la part de ma femme
» et la mienne, et de quoi en donner à

» qui j'en ai promis. » En entrant dans sa chambre, il vit arriver Fourcy, Béringhen et la Font ; ce dernier portoit un gros paquet enveloppé. « La Font, » lui dit Henri, m'apportez-vous encore » quelque ragoût pour mon dîner? » *Oui, Sire*, répondit Béringhen, *mais ce sont des viandes creuses, qui ne sont bonnes qu'à repaître la vue.* « Ce n'est » pas ce qu'il me faut, reprit S. M.; » car je meurs de faim, et veux dîner » avant toutes choses. Mais encore, la » Font, qu'est-ce que cela? » *Sire*, dit Fourcy, *ce sont des modèles de différentes sortes d'étoffes, de tapis et de tapisseries que vos meilleurs manufacturiers veulent entreprendre de faire.* Henri répliqua : « Cela sera bon après » dîner, pour le montrer à ma femme, » et puis aussi bien me vient-il le sou- » venir d'un homme avec lequel je ne » suis pas toujours d'accord en tout, » principalement lorsqu'il est question

» de ce que vous savez qu'il appelle des
» *babioles* et des *bagatelles*. Il me dit
» souvent qu'il ne trouve rien de beau
» ni de bien fait, quand il coûte le
» double de sa vraie valeur ; et que je
» devrois penser la même chose de toute
» marchandise extrêmement chère. Je
» n'ignore pas sur quoi ni pourquoi il dit
» cela ; mais je ne lui en fais pas sem-
» blant ; et il ne faut pas laisser de l'en-
» tendre parler, car il n'est pas homme
» à un mot. Fourcy, envoyez-le chercher
» en diligence, et qu'on lui mène plu-
» tôt un de mes carrosses, ou bien le
» vôtre. » C'étoit le duc de Sully qui
fut averti chez madame de Guise, où il
dînoit. S'étant rendu au Louvre aussitôt,
lorsque ce prince le vit entrer dans sa
chambre, où il étoit encore à table, il
lui dit : « Il n'est pas possible que vous
» veniez de l'Arsenal ? » *Cela est vrai*,
Sire, répondit Sully, *j'ai dîné chez
madame de Guise*. « Cette maison, ré-

» pliqua le roi, vous apparente et vous » aime fort, dont je suis très-aise; car » je suis persuadé que tant qu'ils vous » croiront, comme ils m'ont fait dire » qu'ils étoient résolus de faire, ils ne » feront jamais rien qui nuise à ma per- » sonne, ni à mon Etat. » *Sire*, lui dit Sully, *votre majesté me dit cela d'une si belle manière, que je vois bien qu'elle est en bonne humeur, et plus contente de moi qu'elle n'étoit il y a quinze jours.* « Quoi! vous souvient-il encore de cela? » interrompit ce bon prince. Oh! que » non fait pas à moi. Ne savez-vous pas » bien que nos petits dépits ne doivent » jamais passer les vingt-quatre heures? » Je sais que cela ne vous a pas empê- » ché, dès le lendemain de ma colère, » d'entreprendre une bonne affaire pour » mes finances. Il y a plus de trois mois, » dit ensuite Henri avec beaucoup de » gaîté, que je m'étois trouvé si léger, » étant monté à cheval sans aide et sans

» montoir. J'ai eu un fort beau jour de
» chasse. Mes oiseaux ont si bien volé,
» mes levriers si bien couru, que ceux-
» là ont pris force perdreaux, et ceux-
» ci trois grands levrauts. J'ai mangé
» d'excellens melons et de très-bonnes
» cailles; et pour vous faire voir, con-
» tinua ce monarque, que tout conspire
» à ma bonne humeur, on me mande
» de Provence que les brouilleries de
» Marseille sont entièrement apaisées,
» et de plusieurs autres provinces que
» jamais l'année n'a été si fertile, et que
» mon peuple sera riche si je veux ouvrir
» les traites. J'ai reçu avis d'Italie, que
» les choses s'y disposoient de façon que
» j'aurai l'honneur et la gloire d'avoir
» réconcilié les Vénitiens avec le pape.
» Bongars me fait savoir d'Allemagne,
» que le landgrave de Hesse m'acquiert
» tous les jours de nouveaux amis, alliés
» et serviteurs assurés. Buzenvola écrit
» à Villeroy, que les Espagnols et les

» Flamands sont réduits à un tel point
» de foiblesse, qu'ils seront contraints
» d'entendre à une paix ou à une trève,
» dont il faudra de nécessité que je sois
» le médiateur ou le protecteur; ce sera
» pour commencer à me rendre le con-
» ciliateur de tous les différends entre
» les princes chrétiens. Et pour surcroît
» de satisfaction, ajouta S. M. d'un air
» enjoué, me voilà à table environné de
» ces gens que vous voyez, de l'affection
» desquels je suis très-assuré, et que
» vous jugez très-capables de m'entre-
» tenir de discours utiles et agréables.
» Cependant, je ne laisserai point passer
» tout ce qu'ils m'ont dit, sans y contre-
» dire quelque chose. J'avoue, continua
» ce meilleur des princes, que toutes
» leurs louanges ne m'empêchent pas de
» sentir mes défauts; et, quant à leurs
» complimens sur mon bonheur, s'ils
» avoient toujours été près de ma per-
» sonne depuis la mort du roi mon père,

» ils auroient vu qu'il en faudroit bien
» rabattre, et que mes méchans mo-
» mens avoient bien passé les bons. »
Sur quoi ce prince fit cette réflexion,
« qu'il n'avoit pas encore tant souffert
» de ses ennemis déclarés, que de l'in-
» gratitude et de l'abandon de plusieurs
» de ceux qui se disoient ses amis et ses
» alliés, ou ses sujets et serviteurs. »

§ Ces discours qui, d'abord enjoués, étoient devenus à la fin sérieux, furent interrompus par la présence de la reine, qui dans le moment sortit de sa chambre pour aller dans son cabinet. Le roi se leva de table pour aller au-devant d'elle, en lui disant du plus loin qu'il la vit : « Eh bien! ma mie, ne vous ai-je pas » envoyé de bons melons, de bons per- » dreaux et de bonnes cailles? Si vous » avez eu aussi bon appétit que moi, » vous avez fait bonne chère; car je n'ai » jamais tant mangé, ni été de si bonne » humeur : demandez-le à Rosny, il

» vous en dira le sujet, et vous contera » toutes les bonnes nouvelles que j'ai » reçues. » La reine qui se trouvoit aussi dans une situation d'esprit agréable, lui répondit que pour contribuer de son côté à divertir S. M., elle lui avoit fait préparer un ballet et une comédie; le ballet représentant *Les Félicités de l'âge d'or*, et la comédie, *Les différens Amusemens des quatre saisons de l'année*. « Que je suis aise, ma mie, lui dit » Henri, de vous voir de si bonne hu- » meur; vivons, je vous prie, toujours » de même. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Il arrivoit souvent à Henri IV de s'écarter lorsqu'il étoit à la chasse, et de se mêler ensuite familièrement avec ceux qu'il rencontroit, afin d'apprendre ce que l'on disoit de lui. Cette popularité lui attiroit quelquefois des aventures plaisantes dont il se tiroit toujours en homme d'esprit. Un jour s'étant égaré, il pique vers le premier village,

entre dans la meilleure auberge, et se met à table d'hôte avec plusieurs marchands, sans en être reconnu. Après avoir dîné, il fit tomber la conversation sur les affaires de l'Etat, sur les nouvelles de la cour et du roi; chacun dit son sentiment; on parle de sa conversion. Un marchand de bestiaux, qui étoit auprès de lui, dit : *Ne parlons point de cela; le caque sent toujours le hareng.* Un moment après le roi se lève, paie l'écot, et se met à la fenêtre. Aussitôt il voit quelques seigneurs qui venoient chercher à dîner dans ce village; il les appelle et les fait monter. Ceux qui avoient dîné avec le roi le reconnurent aux respects que ces seigneurs lui rendoient : ils parurent fort interdits, et eussent bien voulu retenir ce qu'ils avoient dit. Le roi, sans leur témoigner de mécontentement des propos qu'ils avoient tenus, frappa, avant de sortir, sur l'épaule du mar-

chand, et lui dit seulement : « Bon » homme, le caque sent toujours le » hareng à votre endroit, et non pas au » mien, car vous avez encore du mau» vais levain de la ligue. » (*Mercure Français*, tom. II, pag. 183.)

§ L'auteur de ce journal rapporte un autre trait dont il avoit été témoin. « La dernière fois, dit-il, que je le vis » passer, sans autre garde que lui si» xième, au bac de Neuilly, dans lequel » il y avoit quantité de paysans, il se » fourra tout aussitôt parmi eux, et » demandoit à l'un une chose et à l'autre » une autre. Il en vit un qui avoit les » cheveux blancs et la barbe noire, et » lui demanda la raison de cette diffé» rence. Ce paysan matois faisoit l'igno» rant; mais Sa Majesté le pressant de » répondre, il lui dit : *Sire, c'est que* » *mes cheveux sont de vingt ans plus* » *vieux que ma barbe.* A cette réponse » le roi se mit à rire, et la trouva si

» heureuse, qu'il la raconta depuis plu-
» sieurs fois. »

§ L'historiette suivante est tirée du Journal de l'Etoile, qui dit l'avoir apprise d'un de ses amis auquel le sieur de Vitry, officier du roi, l'avoit racontée.
« Henri chassant vers Grosbois, se dé-
» roba à sa compagnie, comme il fai-
» soit souvent, et vint seul à Creteil : y
» étant arrivé sur l'heure du dîner, af-
» famé comme un chasseur, il entra
» dans une hôtellerie où ayant trouvé
» l'hôtesse, il lui demanda s'il n'y avoit
» rien pour dîner. Elle répondit que
» non, et qu'il étoit venu trop tard.
» Mais à l'instant ayant avisé une bro-
» chée de rôt, il demanda pour qui
» donc étoit ce rôt-là ? L'hôtesse lui dit
» que c'étoit pour des messieurs qui
» étoient en haut, et qu'elle pensoit
» que ce fussent des procureurs. Le roi,
» qu'elle ne prenoit alors que pour un
» simple particulier, parce qu'il étoit

» seul, la pria de leur aller dire qu'il y
» avoit un honnête gentilhomme qui
» venoit d'arriver, qui étoit las, et qui
» avoit faim, qu'il les prioit de lui
» donner un morceau de leur rôt pour
» de l'argent, ou qu'ils l'accommo-
» dassent du bout de leur table, et qu'il
» paieroit l'écot; ce qu'ils refusèrent
» tout à plat, disant que pour le regard
» de leur rôt, il n'y en avoit pas trop
» pour eux : et quant à dîner avec eux,
» ils avoient des affaires ensemble, et
» étoient bien aises d'être seuls. Henri,
» ayant entendu cette réponse, demanda
» à l'hôtesse quelque garçon pour lui
» envoyer querir de la compagnie. Lui
» ayant donné une pièce d'argent, il
» l'envoya au sieur de Vitry, qu'il lui
» désigna par un autre nom et par une
» grande casaque rouge qu'il portoit,
» et qu'étant là, il lui dît qu'il vînt
» trouver incontinent le maître du grand
» Cornet. Ce que le garçon ayant fait,

» et le sieur de Vitry ayant connu par » son langage que c'étoit le roi, il vint » incontinent, accompagné de huit ou » dix autres, trouver Sa Majesté. Elle » conta audit Vitry sa déconvenue et la » vilainie de ces procureurs, le chargea » par même moyen de s'aller saisir » d'eux, de les mener à Grosbois, et » qu'étant là, il ne faillît de les faire » très-bien fouetter et étriller, pour leur » apprendre à être une autre fois plus » courtois à l'égard des gentilshommes. » Ce que ledit sieur de Vitry fit fort » bien et promptement exécuter, non- » obstant toutes les raisons, supplica- » tions, remontrances et contredits de » messieurs les procureurs. »

§ Ce même prince, à qui il arrivoit de se promener seul dans la forêt de Villers-Cotterets, surtout dans cette partie qui n'est pas éloignée des jardins du château, rencontra un jour le député des habitans de Puyseux, chargé

d'un sac d'avoine dont le poids l'incommodoit beaucoup. Ce prince lui demanda ce qu'il portoit et où il alloit. Le pâtre lui expliqua tout, et ajouta que si le *roi au long nez* faisoit bien, (il désignoit par cette expression Henri IV, dont l'épouse étoit alors Marguerite, duchesse de Valois) il lui éviteroit la peine de porter à dos tous les ans cette avoine avec tant de fatigue. Le manant, qui ne connoissoit point le roi, passa outre, et Henri IV continua de se promener. Le lendemain de cette rencontre, le roi envoya chercher cet homme, qui, surpris de se voir ainsi mandé, ne reconnut pas, sans frémir, le roi lui-même dans la personne à qui il avoit parlé si cavalièrement la veille. Henri IV le rassura, et lui dit qu'il le mandoit pour l'avertir que désormais il enverroit chercher à Puyseux l'avoine de redevance, pour lui éviter la peine de la porter à dos. Ce que le monarque pro-

mit fut exécuté; et encore aujourd'hui la communauté de ces mêmes habitans est exempte de l'obligation de porter l'avoine aux greniers publics du duché de Valois. (*Histoire du duché de Valois*, édition de 1765.)

§ Lorsque Henri IV n'étoit encore que roi de Navarre et duc d'Albret, il faisoit sa résidence à Nérac, petite ville de Gascogne. Il vivoit en simple gentilhomme, et chassoit souvent dans les Landes, pays abondant en toutes sortes de gibier. Au milieu de sa chasse il alloit souvent se délasser et prendre quelque nourriture chez un *Berret.* (C'est ainsi qu'on appelle les paysans de Béran, du nom d'un bonnet de laine d'une façon particulière, qu'ils portent ordinairement.) D'aussi loin que le nouveau *Philémon* et sa femme voyoient arriver le prince, ils couroient au-devant de lui, et prenant chacun une de ses mains, ils répétoient dans leur patois,

avec une satisfaction peinte sur leur visage : *Eh, bon jour, mon Henri, bon jour, mon Henri.* Ils le menoient en triomphe dans leur cabane, et le faisoient asseoir sur une escabelle. Le Berret alloit tirer de son meilleur vin ; la femme prenoit dans son bahut du pain et du fromage. Henri, plus satisfait du bon cœur et de la simplicité de ses hôtes, qu'il ne l'eût été de la chère la plus délicate, mangeoit avec appétit, et s'entretenoit familièrement avec eux des choses qui étoient à leur portée. Son repas fini, il prenoit congé de ces bonnes gens, en leur promettant de revenir toutes les fois que sa chasse le conduiroit de leur côté ; ce qui arrivoit fréquemment. Lorsque ce prince fut devenu paisible possesseur du trône de France, le Berret et sa femme apprirent cet événement avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils se rappelèrent qu'il mangeoit avec plaisir de leurs fro-

mages; et comme c'étoit le seul présent qu'ils fussent en état de lui offrir, ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans un panier. Le Berret se chargea de les porter lui-même, embrassa sa femme, et partit. Au bout de trois semaines il arriva à Paris, courut au Louvre, et dit à la sentinelle dans son langage : *Je veux voir notre Henri, notre femme lui envoie des fromages de vache.* La sentinelle, surprise de l'habillement extraordinaire, et plus encore du jargon de cet homme qu'il n'entendoit pas, le prit pour un fou, et le repoussa en lui donnant quelques bourrades. Le Berret fort triste, et se repentant déjà de son voyage, descend dans la cour, et se demande à lui-même ce qui peut lui avoir attiré une si mauvaise réception, à lui qui venoit faire un présent au roi. Après en avoir long-temps cherché la raison, il se met dans l'esprit que c'est parce qu'il a dit *des fromages de vache* ; il se promet

bien de se corriger. Pendant que notre homme est plongé dans ces belles réflexions, Henri IV, regardant par hasard à travers la fenêtre, voit un Berret qui se promène dans la cour. Cet habillement qui lui étoit connu, le frappe, et, cédant à sa curiosité, il ordonne que l'on fasse monter ce paysan. Celui-ci se jette aussitôt à ses pieds, embrasse ses genoux, et lui dit affectueusement : *Bon jour, mon Henri ; notre femme vous envoie des fromages de bœuf.* Le roi, presque honteux qu'un homme de son pays se trompât aussi grossièrement devant toute sa cour, se pencha avec bonté, et lui dit tout bas : *Dis donc des fromages de vache.* Le paysan, qui pensoit toujours au traitement qu'on venoit de lui faire, répondit en son patois : « Je ne vous conseille pas, mon » Henri, de dire des fromages de vache ; » car, pour m'être servi à la porte de » votre chambre de cette façon de par-

» ler, un grand drôle, habillé de bleu, » m'a donné vingt bourrades de fusil, » et il pourroit bien vous en arriver au-» tant. » Le roi rit beaucoup de la simplicité du bonhomme, accepta ses fromages, le combla d'amitié, fit sa fortune et celle de toute sa famille. » (*Histoire de Henri IV, et Année Littéraire*, 1754.)

§ Quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV arriva un soir *incognito* à Alençon avec peu de suite, et descendit chez un officier qui lui étoit fort attaché. Cet officier étoit absent, et sa femme, qui ne connoissoit pas le roi, le reçut comme un des principaux chefs de l'armée, c'est-à-dire, de son mieux, et avec d'autant plus d'empressement, qu'il se disoit l'ami de son mari. Cependant, vers le soir, ce prince croyant apercevoir quelques marques d'inquiétudes sur le visage de son hôtesse : « Qu'est-» ce donc, lui dit-il, Madame? vous

» causerois-je ici quelque embarras?
» A mesure que la nuit vient, je vous
» trouve moins gaie. Parlez-moi libre-
» ment, et soyez sûre que mon inten-
» tion n'est pas de vous gêner en rien. »
— « Monsieur, lui répondit la dame, je
» vous avouerai franchement l'espèce
» d'embarras où je me trouve. C'est au-
» jourd'hui jeudi; pour peu que vous
» connoissiez la province, vous ne serez
» pas étonné de la peine où je suis pour
» pouvoir, aussi-bien que je le voudrois,
» vous donner à souper. J'ai vainement
» fait parcourir la ville entière; il ne
» s'y trouve exactement rien, et vous
» m'en voyez désespérée. Un de mes voi-
» sins seulement dit avoir à son croc une
» dinde grasse, et qu'il me cédera volon-
» tiers, pourvu qu'il vienne en manger
» sa part. Cette condition me paroît
» d'autant plus dure, que cet homme
» n'est en effet qu'une espèce d'artisan
» renforcé que je n'oserois admettre à

» votre table, et qui pourtant tient si » fort à sa dinde, que, quelques offres » que je lui fasse, il prétend ne la lâcher » qu'à ce prix. Tel est, au vrai, le sujet » de mon inquiétude. » *Cet homme*, dit le roi, *est-il un bon compagnon?* — « Oui, Monsieur, c'est le plaisant du » quartier; honnête homme d'ailleurs; » bon Français, très-zélé royaliste, » et assez bien dans ses affaires. » — « Oh! Madame, qu'il vienne: je me » sens beaucoup d'appétit; et dût-il » nous ennuyer un peu, il vaut encore » mieux souper avec lui que de ne point » souper du tout. » Le bourgeois averti, arriva *endimanché*, avec sa dinde; et, tandis qu'elle rôtissoit, tint les propos les plus naïfs et les plus gais, raconta les histoires scandaleuses de la ville, assaisonna ses récits de saillies aussi vives que plaisantes, amusa enfin le roi, de façon que ce monarque, quoique mourant de faim, attendit le souper

sans impatience. La gaieté de cet homme, quoiqu'il ne perdît pas un coup de dent, se soutint, augmenta même tant que dura le repas. Le bon roi rioit de tout son cœur; et plus il s'épanouissoit, plus le joyeux convive étoit à son aise et redoubloit de bonne humeur. Au moment où Sa Majesté quitta la table, l'honnête bourgeois tombant tout-à-coup à ses pieds : « Sire, s'écria-t-il, » pardon! ce jour est certainement pour » moi le plus beau de ma vie. J'ai vu » passer Votre Majesté lorsqu'elle est ar- » rivée ici : j'étois assez heureux pour la » reconnoître; je n'en ai rien dit, pas » même à madame, lorsque j'ai vu » qu'elle ne connoissoit point notre grand » roi..... Pardon, Sire! pardon..... » Je prétendois vous amuser quelques » instans; j'aurois sans doute été moins » bon, et Votre Majesté n'eût pas joui » de la surprise de ma voisine. » La dame, en ce moment, étoit également

aux pieds du roi, qui les fit relever avec cette bonté qui fut toujours la base de son caractère. « Non, Sire, s'écria le » bourgeois, en s'obstinant à rester à ge» noux; non, Sire! je resterai comme je » suis jusqu'à ce que Votre Majesté ait » daigné m'entendre encore un instant. » *Eh bien! parle donc*, lui dit le monarque, vivement enchanté de cette scène. « Sire, lui dit cet homme, d'un » air et d'un ton également grave, la » gloire de mon roi m'est chère, et je ne » puis penser qu'avec douleur combien » elle seroit ternie d'avoir souffert à sa » table un faquin tel que moi.... et je ne » vois qu'un seul moyen de prévenir un » tel malheur. » *Quel est il?* répliqua Henri. « C'est, reprit le bourgeois, de » m'accorder des lettres de noblesse. » — *A toi?* — « Pourquoi non, Sire? » Quoique jadis artisan, je suis Fran» çais; j'ai un cœur comme un autre; » je m'en crois digne du moins par mes

» sentimens pour mon roi...... » *Fort bien, mon ami!........ Mais, quelles armes prendrois-tu?* « Ma dinde; elle » m'a fait aujourd'hui trop d'honneur » pour cela. » *Hé bien, soit!* s'écria le monarque, en éclatant de rire: *Ventre-saint-gris, tu seras gentilhomme, et tu porteras ta dinde en pal.* Depuis cette époque, soit que ce particulier fût déjà assez riche, soit que par la suite il le fût devenu, il acheta, dans les environs d'Alençon, une terre qui a été érigée en châtellenie sous son nom, qu'il ne voulut jamais changer. Ses descendans la possèdent encore actuellement, et portent en effet pour armes, *une dinde en pal.* (Mercure de France du mois de juillet 1761.)

§ Au mois de décembre 1609, Henri IV, dans une partie de chasse, suivit le cerf avec tant d'ardeur, qu'il s'égara, et n'arriva à Meudon que fort tard. Il envoya sa suite dans les auberges, et

descendit chez un bourgeois de Paris qui avoit une maison à Meudon. Il trouva le maître soupant avec sa famille. Il leur défendit de rien ajouter à leur repas, se mit à table, sans permettre qu'on changeât de place, ni que le maître quittât la sienne, but et mangea avec beaucoup d'appétit, et alla se coucher; il ne s'éveilla le lendemain que fort tard, et dit aux seigneurs de sa suite, *qu'il n'avoit jamais si bien reposé, ni dormi si tranquillement.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ Henri IV, après s'être entretenu avec un vigneron du Blésois, sans en être connu, finit son entretien par demander à ce vigneron combien il gagnoit par jour? — « Quarante sols. » — *Que fais-tu de cet argent?* « Quatre parts. » — *Et comment les disperses-tu, ces quatre parts?* — « De la première je » me nourris; avec la seconde je paie » mes dettes; je place la troisième; et la

» quatrième, je la jette dans l'eau. » — *Ceci est une énigme pour moi.* — « Je vais » vous l'expliquer. Vous entendez que » je commence par me nourrir du quart » de mon gain. Un autre quart sert à » nourrir mon père et ma mère qui » m'ont nourri. Le troisième quart est » employé à élever mes enfans, qui me » nourriront un jour. La dernière part » est pour mon roi, qui n'en touche » rien ou presque rien ; partant, perdu » pour lui et pour moi. »

§ Peu de temps après la paix de Vervins, ce prince revenant de la chasse, vêtu simplement, et n'ayant avec lui que deux ou trois gentilshommes, passa la rivière au quai Malaquais, à l'endroit où on la passe encore aujourd'hui. Voyant que le batelier ne le connoissoit pas, il lui demanda ce que l'on disoit de la paix. « Ma foi, je ne sais pas ce que » c'est que cette belle paix, répondit le » batelier ; il y a des impôts sur tout, et

» jusque sur ce misérable bateau avec
» lequel j'ai bien de la peine à vivre. »
Et le roi, continua Henri, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là?*
« Le roi est un assez bon homme, répli-
» qua le rustre; mais il a une maîtresse à
» qui il faut tant de belles robes et tant
» d'affiquets, et c'est nous qui payons
» tout cela! Passe encore si elle n'étoit
» qu'à lui; mais on dit qu'elle se fait ca-
» resser par bien d'autres. » Henri IV, que cette conversation avoit beaucoup amusé, envoya chercher le lendemain ce batelier, et lui fit répéter devant la duchesse de Beaufort tout ce qu'il avoit dit la veille. La duchesse, fort irritée, vouloit le faire pendre: « Vous êtes folle,
» dit le roi; c'est un pauvre diable que
» la misère rend de mauvaise humeur.
» Je ne veux plus qu'il paie rien pour
» son bateau, et je suis sûr qu'il chantera
» tous les jours: *Vive Henri! vive Ga-*
» *brielle!* » (Sauval et Essais hist. sur Paris.)

§ Ce même prince étant à la chasse dans le Vendômois, et s'étant écarté de sa suite, rencontra un paysan assis au pied d'un arbre. *Que fais-tu là?* lui dit Henri IV. *Ma finte, Monsieur, j'étions là pour voir passer le roi.* « Si tu veux, » ajouta ce prince, monter sur la croupe » de mon cheval, je te conduirai dans » un endroit où tu le verras tout à ton » aise. » Le paysan monte, et, chemin faisant, demande comment il pourra reconnoître le roi. « Tu n'auras qu'à re- » garder celui qui aura son chapeau » pendant que tous les autres auront la » tête nue. » Le roi joint la chasse, et tous les seigneurs le saluent. « Hé bien, dit-il au paysan, qui est le roi? » *Ma finte, Monsieur*, répond le rustre, *il faut que ce soit vous ou moi: car il n'y a que nous deux qui avons notre chapeau sur la tête.* (Lettres récréatives et morales, par le marquis de Caraccioli.)

§ Cette gaieté étoit si naturelle à

Henri IV, que la maladie même ou différens accidens fâcheux ne pouvoient lui ôter. Ce prince avoit eu quelques attaques de goutte ; « J'étois allé à l'Ar» senal avec ma femme, » disoit-il un jour assez gaiement, en parlant d'une de ces attaques de goutte, « Monsieur de » Sully me dit : Sire, vous avez de l'argent » ici, et vous ne le voyez point ; comme » de fait, je me contente de savoir que » j'en ai, sans m'amuser au plaisir de le » voir. Nous allâmes à la Bastille, et il » nous montra comme cela étoit ordonné : » je vous assure qu'au même instant, la » goutte me prit, et me fit souvenir du » proverbe : *Ceux qui ont la goutte ont* » *des écus.* » (Mathieu, *tom.* 2.)

§ « Le vendredi, 9 juin 1606, le roi » et la reine passant au bac de Neuilly, » revenant de Saint-Germain-en-Laye, » et ayant avec eux M. de Vendôme, » faillirent à être noyés tous trois, prin» cipalement la reine, qui but plus

» qu'elle ne vouloit, et sans un sien va-
» let de pied et un gentilhomme nommé
» la Châtaigneraie, qui la prit par les
» cheveux, s'étant jeté à corps perdu
» dans l'eau pour l'en retirer, couroit
» fortune inévitable de sa vie. Cet acci-
» dent guérit le roi d'un grand mal de
» dents qu'il avoit, dont le danger étant
» passé, il s'en gaussa, disant que jamais
» il n'y avoit trouvé meilleure recette;
» au reste, qu'ils avoient mangé trop de
» salé à dîner, et qu'on les avoit voulu
» faire boire après. » (*Journal du Règne
» de Henri IV.*)

§ Cet accident arriva, selon le Mercure français, parce qu'en entrant dans ce bac, lequel peut-être n'avoit point de parapet, les deux chevaux de volée tirant trop à côté, tombèrent dans l'eau, et par leur poids entraînère nt le carrosse où étoit le roi avec la reine, M. le duc de Vendôme, la princesse de Conti, et le duc de Montpensier, que la pluie

avoit empêché de mettre pied à terre. Les seigneurs qui étoient à cheval se jetèrent dans l'eau sans se donner le temps d'ôter, ni leurs manteaux, ni leurs épées, et accoururent vers l'endroit où ils avoient vu le roi. Ce prince, échappé à son danger, se remit aussitôt dans l'eau, malgré les prières de ses officiers, pour aider à retirer la reine et le duc de Vendôme.

§ Henri IV avoit un tempérament ardent qui le livroit aux femmes. Mais son attachement pour ses maîtresses n'a jamais influé sur le sort de ses serviteurs, et ne l'a détourné en aucune occasion de ses principaux devoirs. La duchesse de Beaufort avoit exigé de Sully des grâces qu'il ne pouvoit lui accorder. Elle en porta des plaintes amères au roi, qui dit à son ministre de l'aller trouver, et de chercher à la satisfaire par de bonnes raisons : *Et si cela ne suffit pas*, ajouta-t-il, *je parlerai en maître*. Rosny s'étant

rendu chez la duchesse, voulut commencer par une espèce d'éclaircissement; mais elle ne lui donna pas le temps de l'achever. La colère dont elle étoit animée ne lui permettant de mesurer ses termes, elle l'interrompit en lui reprochant *qu'il séduisoit le roi, et lui faisoit croire que le noir étoit blanc*. « Oh! oh!
» Madame, » lui dit Rosny à l'instant, en l'interrompant à son tour, mais d'un air très-froid, « puisque vous le prenez sur
» ce ton, je vous baise les mains; mais
» je ne laisserai pas pour cela de faire
» mon devoir. » Et sortit sans vouloir en dire ni en entendre davantage. Lorsqu'il rapporta au roi les paroles de la duchesse, il le mit fort de mauvaise humeur contre elle. « Allons, dit ce prince,
» venez avec moi, et je vous ferai voir
» que les femmes ne me possèdent pas. »
Son carrosse tardant trop à venir à son gré, il monta dans celui de Rosny. La duchesse de Beaufort qui s'étoit atten-

due, voyant sortir Rosny de chez elle, d'y voir bientôt paroître le roi, avoit bien étudié son personnage pendant ce temps-là. Lorsqu'on lui annonça ce prince, elle vint le recevoir jusqu'à la porte de la première salle. Henri, sans l'embrasser, ni lui faire les caresses ordinaires : « Allons, Madame, lui dit-il, dans votre » chambre, et qu'il n'y entre que vous, » Rosny et moi, car je veux vous parler » à tous deux, et vous faire bien vivre » ensemble. » Il fit fermer la porte, regarda s'il n'y avoit personne dans l'antichambre et dans le cabinet; puis prenant Sully d'une main, pendant qu'il tenoit sa maîtresse de l'autre, il dit à celle-ci d'un air qui dut la surprendre beaucoup : « Que le véritable motif qui » l'avoit déterminé à s'attacher à elle » étoit la douceur qu'il avoit cru remarquer dans son caractère; qu'il s'aper- » cevoit, par la conduite qu'elle tenoit » depuis quelque temps, que ce qu'il

» avoit cru véritable n'étoit qu'une feinte,
» et qu'elle l'avoit trompé ; qu'elle suivoit
» de mauvais conseils, qui lui faisoient
» faire des fautes dont les suites pou-
» voient devenir irréparables. » Et finit
par lui ordonner de surmonter son aversion pour Sully, parce qu'assurément il ne l'éloigneroit pas pour l'amour d'elle. La duchesse se mit à verser des larmes ; elle prit un air caressant et soumis ; elle voulut baiser la main de Henri ; elle n'omit rien enfin de ce qu'elle connoissoit le plus capable pour attendrir le cœur de ce prince. Lorsqu'elle crut l'avoir touché, elle se plaignit de ce qu'au lieu de retour qu'elle auroit dû attendre d'un prince auquel elle avoit donné toute sa tendresse, elle voyoit qu'il la sacrifioit aussi cruellement. Elle rappela tout ce que Rosny avoit dit et fait contre ses enfans ; puis, feignant de succomber à son désespoir, elle se laissa tomber sur un lit, où elle

protesta qu'elle étoit résolue d'attendre la mort, après un aussi sanglant affront. Henri fut sensible à cette scène; mais il se remit si promptement, que sa maîtresse ne s'en aperçut point. Il continua à lui dire du même ton : « Qu'elle au» roit pu s'épargner la peine de recourir » à tant d'artifices pour un si léger sujet. » Ce reproche la piqua sensiblement; elle redoubla alors ses pleurs, en s'écriant : « Qu'elle voyoit bien qu'elle étoit aban» donnée; que c'étoit sans doute pour » augmenter encore sa honte et le » triomphe de Rosny, que Sa Majesté » avoit voulu le rendre témoin des choses » les plus dures qu'une femme puisse en» tendre. » Après ces dernières paroles, elle parut se livrer au plus grand désespoir. « Pardieu, Madame, c'est trop, » reprit le roi, en perdant patience; je » vois bien qu'on vous a dressée à tout » ce badinage pour essayer de me faire » renvoyer un serviteur dont je ne puis

» me passer; je vous déclare que si j'é-
» tois réduit à la nécessité de choisir de
» perdre l'un ou l'autre, je me passerois
» mieux de dix maîtresses comme vous,
» que d'un serviteur comme lui. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Après ce discours, le roi s'étoit avancé brusquement pour sortir de la chambre. La duchesse de Beaufort qui appréhendoit que ce ne fût pour n'y plus revenir jamais, changea de batterie. Elle courut au-devant de ce prince pour l'arrêter; elle se jeta à ses genoux; elle lui prit les mains pour les baiser; elle le supplia de lui pardonner sa faute, et fit quelques excuses à Rosny sur son emportement. Le roi s'attendrit: on promit d'oublier tout le passé, et ils se séparèrent tous trois fort bons amis. Lorsque le roi fut sorti de l'appartement de la duchesse, il prit la main de Rosny, et la serrant avec vivacité: *Eh bien, mon ami*, lui dit ce monarque, *n'ai-je pas tenu bon?*

§ Henri IV avoit commencé à connoître Gabrielle d'Estrées, depuis duchesse de Beaufort, lorsqu'il étoit occupé au siége de Paris. Un jour qu'il vantoit fort les charmes de Marie de Beauvilliers, sa maîtresse actuelle, disant qu'il la préféroit à toutes les femmes, le duc de Bellegarde, grand-écuyer de France, prétendit qu'il changeroit de sentimens s'il avoit vu mademoiselle d'Estrées. Il lui en dit tant de bien, et lui en fit un si beau portrait, qu'il lui donna envie de la voir. Bellegarde, qui étoit amoureux de cette belle, sentit la faute qu'il avoit faite d'en parler au roi; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Henri la vit à Cœuvres, où elle demeuroit, et la trouva encore au-dessus du beau portrait qu'on lui en avoit fait. Gabrielle ne répondit pas d'abord aux empressemens du prince, et cette molle résistance ne servit qu'à le rendre plus enflammé. Ce monarque auroit désiré de ne laisser passer aucun jour sans voir

sa nouvelle maîtresse; mais la difficulté pour lui étoit de se rendre à Cœuvres sans beaucoup de risque. Il falloit faire sept lieues en pays ennemi, traverser un grand bois, et passer à la vue de deux garnisons de la ligue. Un jour cependant, il résolut de tout risquer. Il monta à cheval avec quelques officiers de confiance, et fit quatre lieues avec eux. Lorsque ce prince fut à trois lieues de la maison de sa maîtresse, il renvoya sa compagnie, mit pied à terre, s'habilla en paysan, se chargea d'un sac plein de paille, et acheva son voyage avec son sac sur le dos. Gabrielle le reçut encore assez froidement, et ne demeura que quelques momens avec lui. Dans la suite, l'élévation de M. d'Estrées, père de la belle, le sincère attachement que Henri témoigna à sa maîtresse, ses manières affables et pleines de bonté, obligèrent cette belle à mieux traiter un amant si généreux, si bienfaisant. Cependant Ga-

brielle continua à aimer Bellegarde, dont le roi avoit quelque soupçon; mais, à la moindre caresse qu'elle lui faisoit, il condamnoit ses pensées comme criminelles, et s'en repentoit. Il arriva un petit accident qui faillit à lui en apprendre davantage: ce fut, qu'étant en l'une de ses maisons pour quelque entreprise qu'il avoit de ce côté-là, et étant allé à trois ou quatre lieues pour cet effet, Gabrielle étoit demeurée au lit, disant qu'elle se trouvoit incommodée; et Bellegarde avoit feint d'aller à Mantes, qui n'en étoit pas fort éloigné. Sitôt que le roi fut parti, Arphure, la plus intime confidente des femmes de Gabrielle, et sur laquelle elle se reposoit entièrement, fit entrer Bellegarde dans un petit cabinet, dont elle seule avoit le clef; et après que sa maîtresse eut fait retirer tous ceux qui étoient dans sa chambre, son amant y fut reçu. Comme ils étoient ensemble, le roi qui n'avoit pas trouvé

ce qu'il avoit été chercher, revint plutôt que l'on ne croyoit, et pensa trouver ce qu'il ne cherchoit pas. Tout ce que l'on pût faire, ce fut que Bellegarde entra dans le cabinet d'Arphure dont la porte se trouvoit au chevet du lit de Gabrielle, et où il y avoit une fenêtre qui avoit vue sur le jardin. Aussitôt que le roi fut entré, il demanda Arphure pour avoir des confitures qu'elle gardoit dans ce cabinet. Gabrielle dit qu'elle n'y étoit pas, et qu'elle lui avoit demandé permission d'aller visiter quelques parens qu'elle avoit à la ville. « Si est-ce, dit le roi, que je » veux manger des confitures; que si » Arphure ne se trouve, que quelqu'un » vienne ouvrir cette porte, ou qu'on » la rompe. » Lui-même commença à donner des coups de pied dedans. Dieu sait en quelles alarmes étoient ces deux personnes, si proches d'être découvertes. Gabrielle feignant un grand mal de tête,

se plaignoit que ce bruit l'incommodoit fort; mais pour cette fois le roi voulut rompre cette porte. Bellegarde voyant qu'il n'y avoit pas d'autre remède, se jeta par la fenêtre, et fut si heureux, qu'il se fit fort peu de mal, bien que la fenêtre fût assez haute. Et aussitôt Arphure, qui s'étoit seulement cachée pour ne point ouvrir cette porte, entra bien échauffée, s'excusant sur ce qu'elle ne pensoit pas qu'on dût avoir affaire d'elle. Arphure alla donc querir ce que le roi avoit si impatiemment demandé; et Gabrielle, voyant qu'elle n'étoit découverte, reprocha au roi mille fois cette façon d'agir. « Je vois bien, lui dit-elle, » que vous voulez me traiter comme les » autres que vous avez aimées, et que » votre humeur changeante veut cher- » cher quelque sujet pour rompre avec » moi qui vous préviendrai, me retirant » avec mon mari, que vous m'avez fait » laisser d'autorité. Je confesse que l'ex-

» trême passion que j'ai eue pour vous, » m'a fait oublier mon devoir et mon » honneur, et cependant vous me payez » l'un et l'autre d'inconstance sous ombre » de soupçons, dont je ne vous ai jamais » donné sujet par pensée seulement. » Et là-dessus les larmes ne manquèrent pas; ce qui mit le roi en tel désordre, qu'il lui demanda mille fois pardon; qu'il confessa d'avoir failli, et qu'il fut long-temps depuis sans témoigner aucune jalousie. (*Histoire des Amours de Henri IV.*)

§ Le courage de ce prince ne s'amollit point auprès de cette belle, témoin cette lettre qu'il lui écrivit dans une occasion périlleuse, et par laquelle il lui mandoit : « Si je suis vaincu, vous » me connoissez assez pour croire que je » ne fuirai point; mais ma dernière pen» sée sera à Dieu, et l'avant-dernière à » vous. » (*Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.*)

§ Après la mort de la duchesse de

Beaufort, mademoiselle d'Entragues, depuis marquise de Verneuil, acquit tout pouvoir sur le cœur du sensible monarque. La demoiselle, dit Sully, n'étoit pas novice : quoique touchée du plaisir de se voir l'objet des poursuites d'un grand roi, elle donnoit encore davantage à l'ambition qui la flattoit, que dans la conjecture présente, il ne lui seroit pas impossible de jouer si bien son personnage, qu'elle obligeroit son amant à convertir ce titre en celui d'époux. Elle ne se pressa donc point de satisfaire ses désirs. La fierté et la pudeur furent employées tour à tour, et ensuite l'intérêt. Elle ne demanda pas moins de cent mille écus pour prix de sa dernière complaisance. Henri promit cette somme, et passa une nuit avec la marquise. Le lendemain Sully qui avoit reçu ordre de payer les cent mille écus, fit apporter la somme dans le cabinet du roi, les compta et affectoit de les étaler devant ce prince, pour lui faire

connoître à quoi il s'étoit engagé. Henri demanda pour qui étoit cet argent. On lui répondit que c'étoit pour la marquise de Verneuil. *Ventre-saint-gris*, dit-il, *voilà une nuit qui me coûte bien cher.*

§ La marquise de Verneuil porta ses vues et son ambition jusqu'à prétendre engager son amant à contracter avec elle un mariage légitime ; mais comme ce prince n'étoit pas encore dans la situation de pouvoir lui donner cette preuve de son amour, elle lui demanda un écrit, par lequel il promettoit de l'épouser dans l'année, si elle avoit le bonheur de mettre un fils au monde. Henri trop foible pour résister à son penchant, lui donna cette promesse. Mais comme il avoit une droiture et une grandeur d'âme qui lui faisoient avouer ses fautes à ceux auxquels il avoit donné sa confiance, il fit un jour appeler Sully dans la galerie de Fontainebleau, lui remit entre les

mains cette promesse de mariage, et lui demanda ce qu'il pensoit. Sully, après l'avoir lue, la lui rendit avec une froideur qui marquoit assez qu'il ne l'approuvoit pas. « Là, là, lui dit le roi, » ne faites pas tant le discret : vous pouvez, sans m'offenser, dire et faire tout » ce que vous avez dans l'esprit; c'est » un dédommagement qu'il est juste de » vous accorder pour les trois cent mille » livres que je vous ai arrachées. » Sully fit répéter plusieurs fois au roi la promesse qu'il avoit faite à sa maîtresse; et n'hésitant plus à faire connoître à ce prince ce qu'il pensoit, il lui reprit le papier des mains, et le mit en pièces. *Comment*, s'écria Henri, extrêmement surpris de la hardiesse de cette action, *que prétendez-vous faire? je crois que vous êtes fou.* « Il est vrai, Sire, répon» dit-il, je suis un fou, et plût à Dieu » que je fusse le seul en France! » Sully remarquant le dépit du roi, se crut disgracié; mais ce prince, que la passion

avoit d'abord aveuglé, n'écoutant plus que la bonté de son cœur et la raison, sut gré à son ministre de sa généreuse hardiesse, et lui donna quelques jours après la charge de grand-maître de l'artillerie. (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV, dit M. de Sainte-Palaye, avoit conservé le caractère de l'ancienne chevalerie. Sa franchise, son respect pour les dames pouvoient bien l'égaler à ces héros auxquels on a donné le titre de *chevaliers sans reproche.* Comme eux il aimoit la gloire, et comme eux il se plaisoit à se parer des enseignes qu'il avoit gagnées dans les combats. La duchesse de Guise, qu'il appeloit *sa bonne cousine*, lui ayant demandé un passeport, il ne se contenta pas de le lui accorder, il alla au-devant d'elle, et, l'ayant conduite dans sa chambre, il lui dit : *Ma cousine, vous voyez comme je vous aime ; car je me suis paré pour l'amour de vous.* « Sire, lui dit la duchesse en » riant, je ne vois pas que vous soyez

» aussi paré que vous le dites, et vous » n'avez pas sujet de vous en vanter. » *Si ai*, dit le roi, *mais vous ne vous en avisez pas.* Alors montrant son chapeau: *Voilà*, continua-t-il, *une enseigne que j'ai gagnée à la bataille de Coutras pour ma part du butin et victoire. Cette autre, je l'ai gagnée à la bataille d'Ivry. Voulez-vous donc, ma cousine, voir sur moi deux plus belles marques et parures pour me montrer bien paré?* Madame de Guise en convint; « mais, » lui répliqua-t-elle fièrement, vous ne » sauriez, Sire, m'en montrer une seule » de monsieur mon mari. » *Non*, dit ce prince, *d'autant que nous ne nous sommes jamais rencontrés ni attaqués; mais si nous en fussions par cas venus-là, je ne sais ce que c'en fût été.* Le roi dans cette conversation ne montra pas le moindre ressentiment, et ne parut occupé que de sa gloire. (*Tablettes historiques des rois de France.*)

§ Les lettres qu'Henri IV écrivoit à

ses maîtresses sont, pour le plus grand nombre, conservées en original à la Bibliothèque du Roi. Elles sont vives et agréables, et portent le caractère de son génie. J'en ai lu une entr'autres, disoit Ménage, qui est fort belle, et qui finit ainsi : *Garde-toi bien de manquer* (au rendez-vous s'entend); *car autrement je te ferai voir que je suis roi, et de plus Gascon.* (Menagiana.)

§ Peut-on voir rien de plus noble et de plus galant que ce billet d'Henri IV, à la duchesse de Beaufort ? « Mes belles » amours, deux heures après l'arrivée » de ce porteur, vous verrez ce cavalier » qui vous aime fort, qu'on appelle le » roi de France et de Navarre, titre » certainement honorable, mais bien » pénible; celui de votre amant est bien » plus délicieux. Tous trois ensemble » sont bons, à quelque sauce qu'on les » puisse mettre, et je suis bien résolu à » ne les céder à personne..... Je suis » bien aise que vous aimiez ma sœur;

» c'est un des plus assurés témoignages » que vous puissiez me donner de votre » bonne grâce, que je chéris plus que » ma vie, encore que je l'aime bien..... » *Ce* 12 *septembre.* De nos délicieux » déserts de Fontainebleau. » (*Histoire* » *des Amours de Henri IV.*)

§ Henri IV connoissoit ses défauts, et étoit assez sincère et assez grand pour en convenir. « Les uns, écrivoit-il à » Sully, me blâment d'aimer les bâti- » mens et les riches ouvrages, les autres » les dames, les délices de l'amour. En » tous lesquels discours je ne nierai point » qu'il n'y ait quelque chose de vrai; » mais dirai-je que ne passant pas mesure, » il me devroit plutôt être dit en louange » qu'en blâme; et, en tout cas, devroit- » on excuser la licence de tels divertis- » semens, qui n'apportent nul dommage » et incommodité à mes peuples, par » forme de compensation de tant d'amer- » tumes que j'ai goûtées, et de tant d'an-

» ciens déplaisirs, fatigues, périls, dangers par lesquels j'ai passé depuis mon » enfance, jusqu'à cinquante ans. L'écriture n'ordonne pas absolument de » n'avoir de péchés ni de défauts, d'autant que telles infirmités sont attachées » à l'impétuosité et promptitude de la » nature humaine, mais bien de n'en » être pas dominés, ni les laisser régner » sur nos volontés, qui est-ce à quoi je » me suis étudié, ne pouvant mieux » faire. Vous savez beaucoup de choses » qui se sont passées touchant mes maîtresses (qui ont été les passions que » le monde a crues les plus puissantes » sur moi); si je n'ai souvent maintenu » vos opinions contre leurs fantaisies, » jusqu'à leur avoir dit, lorsqu'elles faisoient les acariâtres, que j'aimerois » mieux avoir perdu dix mille maîtresses » comme elles, qu'un serviteur comme » vous, qui m'étiez nécessaire pour les » choses honorables et utiles. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV étoit d'un caractère bouillant et aisé à s'enflammer; mais ce prince, par de continuelles réflexions sur les effets de la colère, par l'usage d'une longue adversité, par la nécessité de se faire des partisans, enfin par la trempe d'un cœur tourné vers la tendresse, avoit converti ces premiers transports si bouillans en de simples mouvemens qui les marquoient sur son rivage, dans ses gestes, et plus rarement dans ses paroles. Un jour que Crillon vint dans le cabinet de Henri pour s'excuser sur quelques reproches qu'on lui faisoit, il passa des excuses aux contestations, et des contestations aux emportemens et aux blasphêmes. Le roi irrité de ce qu'il continuoit si long-temps sur le même ton, lui commanda de sortir : mais comme Crillon revenoit à tout moment de la porte, et qu'on s'aperçut que le roi pâlissoit de colère et d'impatience, on eut peur que ce prince ne se saisît de

l'épée de quelqu'un, et qu'il n'en frappât un homme aussi insolent. Enfin, s'étant remis, après que Crillon fut sorti, et se tournant du côté des seigneurs qui l'accompagnoient, et qui avec de Thou avoient admiré sa patience, après un emportement si criminel, il leur dit : » La nature m'a formé colère, mais » depuis que je me connois, je me suis » toujours tenu en garde contre une » passion qu'il est dangereux d'écouter : » je sais par expérience que c'est une » mauvaise conseillère, et je suis bien » aise d'avoir de si bons témoins de ma » modération. » (*Mémoires de la Vie du président de Thou.*)

§ Quelques jours après, Crillon reconnut l'excès de son emportement et qu'il avoit manqué à son maître : il en fut vivement affligé, et n'eut rien de plus pressé que de lui marquer son repentir. Il va chez le roi, la douleur peinte sur le visage, et se jette à ses pieds. Ce prince

plein de bonté le relève et l'embrasse : « Je vous aime, lui dit-il, vous le savez » bien : n'ai-je pas toujours rendu jus- » tice à votre fidélité et à votre attache- » ment pour moi ? Votre bouillante » ardeur, si estimable dans les combats, » devient criminelle quand vous vous y » livrez en parlant devant un maître qui » connoît tout ce que vous avez fait » pour lui. Imitez-moi, Crillon, appre- » nez à vous modérer. » (*Vie du brave Crillon.*)

§ Un jour M. du Maine vint se plaindre à ce prince de l'insolence de M. de Balagny, qui avoit fait appeler en duel le duc d'Aiguillon son fils : « Balagny est bien heureux, disoit M. du » Maine, que je n'ai pas été chez moi, » je l'aurois fait pendre à la grille de » mon château. » Le roi ne fit que se retourner vers ceux qui étoient dans la chambre, et leur dit : *Le bonhomme se sent encore de la ligue.* (Mém. de Choisy.)

§ Ce prince a été taxé d'être un peu trop ménager ; mais ce ne fut que par ceux qui ignoroient qu'un roi n'est que l'économe du bien de ses sujets, ou qui mettoient leurs services à trop haut prix. Henri IV étoit instruit de ces reproches : « On m'accuse, dit-il un jour, d'être » chiche ; je fais trois choses bien éloi- » gnées d'avarice, je fais la guerre, je » fais l'amour, et je bâtis. » (*Le Grain.*)

§ Il avoit amassé près de quinze millions, somme alors très-considérable, et qu'il destinoit peut-être à son expédition d'Allemagne. Cette somme étoit renfermée dans une des tours de la Bastille, et cette tour se nomme encore aujourd'hui la tour du Trésor. Henri voulut que le duc de Sully, comme surintendant des finances, et les premiers présidens, tant du parlement que de la chambre des comptes, en eussent chacun une clef, afin, disoit-il, que le trésor fût mieux gardé, et que rien n'en

pût être tiré sans que tout le monde le sut. On lui représenta les oppositions et les remontrances éternelles qu'il auroit à essuyer de la part de ces deux compagnies, par rapport à l'emploi de cet argent : « C'est pour cela même, répon-» dit le roi, que je veux qu'elles en » aient les clefs, n'étant pas raisonnable » qu'un argent levé sur mes sujets, et » qui leur appartient encore plus qu'à » moi, puisse jamais être dépensé que » bien à propos et pour leur avantage. » (*Mémoires de Sully.*)

§ La ville de Paris pouvoit se glorifier de lui devoir ses plus beaux édifices. Les ambassadeurs d'Espagne qui vinrent dans cette capitale signer le traité de Vervins, furent fort étonnés de la voir si brillante et si différente de ce qu'elle avoit été pendant les guerres civiles. Un d'eux dit un jour au roi : *Sire, voilà une ville qui a bien changée de face, depuis que nous l'avons vue.* « Ne vous

» en étonnez pas, lui répondit Henri IV, » quand le maître n'est pas dans sa mai- » son, tout y est en désordre ; mais » quand il est revenu, sa présence sert » d'ornement, et tout y va bien. »

§ Ce prince, qu'on accusoit d'être si ménager, ne manquoit point encore de payer de nouveaux services par de nouvelles libéralités : « Je n'attends pas, » écrivoit-il à Sully, que ceux qui me » servent bien me demandent. Vous » m'aidez si bien à faire mes affaires, » que je veux aussi vous aider à faire les » vôtres : je vous donne vingt mille écus » sur mes affaires extraordinaires : faites- » en expédier les dépêches nécessaires. » J'ai su, lui écrit-il une autre fois, que » vous faites bâtir à la Chapelle, et que » vous y faites un parc ; comme amis des » bâtisseurs, et votre bon maître, je » vous donne six mille écus, pour vous » aider à faire quelque chose de beau. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV, dit Perefixe, n'étoit pas bigot, mais véritablement pieux et chrétien : il avoit de beaux sentimens sur la grandeur de Dieu et sur sa bonté infinie. Il disoit, « qu'il trembloit de crainte, » et qu'il devenoit plus petit qu'un » atome, quand il se voyoit en la pré- » sence de cette majesté, qui a tiré toutes » les choses du néant, et qui les y peut » réduire, en retirant le concours de sa » main toute-puissante ; mais qu'il se » sentoit transporté d'une joie indicible, » quand il contemploit que cette souve- » raine bonté tenoit tous les hommes » sous ses ailes comme ses enfans, et » principalement les rois, à qui elle » communique son autorité, pour faire » du bien aux autres hommes. » (*Hist. de Henri IV, par Perefixe.*)

§ Henri IV ne pouvoit voir qu'avec chagrin les prélats de mauvaise vie et les juges corrompus. Il disoit en parlant des premiers : « Je voudrois bien faire

» ce qu'ils disent ; mais ils ne pensent pas » que je sache tout ce qu'ils font. » Et en parlant des autres : « Je ne puis comprendre comment il y a des gens si » méchans, qu'ils jugent contre leur » science et leur conscience. » (*Perefixe.*)

§ Il avoit nommé chevalier de son ordre un seigneur de la cour, qui n'avoit obtenu cette distinction qu'à la sollicitation de M. de Nevers. Il est d'usage que le récipiendaire, en recevant le collier, récite le *Domine*, *non sum dignus*. Le nouveau cordon bleu ayant prononcé ces paroles, le roi lui dit : « Je le sais » bien, aussi ne vous l'ai-je accordé » qu'aux prières de mon cousin de » Nevers. »

§ Quelqu'un demandoit à Henri IV l'abolition d'un excès commis contre des officiers de justice : « Je n'ai, répondit » ce roi, que deux yeux et deux pieds ; » en quoi serois-je différent du reste de

» mes sujets, si je n'avois la force de la » justice en ma disposition? » (*Perefixe.*)

§ Ce monarque répondit à un courtisan qui sollicitoit la grâce d'un neveu coupable d'un assassinat : « Je suis bien » fâché de ne pouvoir vous accorder ce » que vous me demandez. Il vous sied » bien de faire l'oncle, à moi de faire le » roi ; j'excuse votre demande, excusez » mon refus. » (*Perefixe.*)

§ Le maréchal de Boisdauphin demandoit à Henri IV la grâce d'un gentilhomme nommé Berthaut, lieutenant du maréchal, et qui avoit été condamné à perdre la tête par arrêt du parlement. Le roi la lui avoit accordée. La cour en fut avertie, et députa le président de Thou, pour remontrer au roi de quelle conséquence il étoit que l'arrêt fût exécuté. Le maréchal étoit présent. Le roi touché des raisons du président de Thou et des prières de Boisdauphin, étoit fort

embarrassé; mais s'adressant au dernier, il lui dit : « Monsieur de Boisdauphin, » n'est-ce pas l'amitié que vous avez » pour Berthaut qui vous détermine à » me parler en sa faveur? » *Oui*, *Sire*, lui répondit le maréchal. « Mais, dit le » roi, ne puis-je pas croire que vous » avez pour moi autant d'amitié que pour » lui? » *Ah! Sire*, *quelle comparaison*, répliqua Boisdauphin. « Eh bien, con- » tinua Henri IV, laissons donc à la » justice son libre cours, puisqu'en sau- » vant Berthaut, vous me faites perdre » mon âme et mon honneur; je n'offense » déjà Dieu que trop souvent, sans ajou- » ter ce péché aux autres. » L'arrêt fut exécuté, et Berthaut eut la tête tran- chée. (*Tablettes historiques des rois de France.*)

§ Ce bon prince aimoit la plaisante- rie, et la permettoit volontiers aux com- pagnons de ses victoires. Se promenant un jour aux environs de Paris, il s'arrêta;

et se mettant la tête entre les jambes, il dit en regardant cette ville : *Ah, que de nids de cocus !* Un seigneur qui étoit près de lui fit la même chose, et se mit à crier : *Sire, je vois le Louvre.* (Dict. des Hommes illustres.)

§ M. de Noailles avoit écrit sur le lit de Marguerite de Bourbon, comtesse de Clèves :

Nul heur, nul bien ne me contente,
Absent de ma divinité.

Le roi ajouta de sa main :

N'appelez pas ainsi ma tante,
Elle aime trop l'humanité.

(*Dictionnaire cité.*)

§ Voici un autre impromptu que ce prince fit un soir à table chez la duchesse de Sully. Cette femme étoit d'une hauteur ridicule, et il y a toute apparence que Henri l'auroit volontiers apprivoisée. Il lui dit donc en lui présentant rasade :

Je bois *à toi*, Sully,
Mais j'ai failli ;
Je devois dire *à vous*, adorable duchesse !

Pour boire à vos appas,
Faut mettre chapeau bas.

(*Dictionnaire des Hommes illustres.*)

§ On verra encore avec plaisir le sonnet et les vers suivans, rapportés par M. de Bury, dans son *Histoire de Henri IV.* Ils sont adressés à madame de Montaigu. On y a suivi l'orthographe de ce prince.

SONNET

Fait par celui qui le vous envoie.

Nous ne sommes pas nés pour avoir cette vie
Seulement en soulas, en joie et en plaisir,
Et pour ne nous voir rien contre notre désir.
Vous le savez assez, sans que je vous le die :
Une joie quelquefois de tristesse est suivie,
Qui offusque le bien par un grand déplaisir.
Ne laissez pour cela à l'ennui vous saisir;
Vos ennemis auroient en effet leur envie :
Mais Dieu, qui voit nos cœurs, pour vous a combattu;
Il ne permet enfin que l'on fasse aucun tort
A qui a, comme vous, dans le cœur la vertu;
En lui devez avoir votre plus grand confort.
Mais, si vous désirez que je vous favorise,
N'épargnez point Henri, car il aime trop Lise.

Je ne sçais par où commencer
A louer votre grande beauté;

Car il n'est rien, ni n'a été
Que vous ne puissiez effacer.
Je ne vois rien de plus aimable,
Ni qui les cœurs puisse enflammer,
Tant que ces beaux yeux désirables,
A moi, qui meurs pour tant aimer.
Quelque chose que Dieu ait faite,
Il n'a jamais rien fait de tel
Que vous, qui êtes si parfaite
Au jugement de tout mortel.

§ Henri IV, sortant de la messe des Feuillans, rencontra Bassompierre et M. de Guise, qu'il prit à ses côtés, quittant mademoiselle de Villeroy, avec qui il étoit. Ce prince leur dit : « Je viens » des Feuillans, et j'y ai vu la pierre » que Bassompierre a fait mettre au- » dessus de la porte avec cette inscrip- » tion : *Quid retribuam Domino pro* » *omnibus quæ retribuit mihi ?* J'ai » ajouté pour lui : *Calicem salutaris* » *accipiam.* » M. de Guise ne put s'em- pêcher de rire, et dit au roi : « Vous » êtes à mon gré un des hommes les » plus agréables du monde, et notre

» destin portoit que nous fussions l'un
» à l'autre. Si vous n'eussiez été qu'un
» homme d'une condition médiocre,
» j'aurois voulu vous avoir à mon ser-
» vice, à quelque prix que c'eût été;
» mais puisque Dieu vous a fait naître
» un grand roi, il ne pouvoit pas être
» autrement que je ne fusse à vous. »
Henri IV l'embrassa, et lui répliqua:
« Vous ne me connoissez pas encore,
» vous autres; mais je mourrai un de
» ces jours; et quand vous m'aurez
» perdu, vous connoîtrez ce que je
» valois, et la différence qu'il y avoit de
» moi aux autres hommes. » Bassom-
pierre lui dit alors: « Mon Dieu! sire,
» ne cesserez-vous jamais de nous affli-
» ger, en nous disant que vous mourrez
» bientôt? Il n'y a point de félicité au
» monde pareille à la vôtre; vous n'êtes
» qu'en la fleur de votre âge, en par-
» faite santé et force de corps, plein
» d'honneurs, jouissant en toute tran-

» quillité du plus florissant royaume du » monde, aimé et adoré de vos sujets, » plein de bien et d'argent, belles mai» sons, belle femme, beaux enfans qui » deviennent grands. Que vous faut-il » de plus, et qu'avez-vous à désirer » davantage? » Le roi se mit alors à soupirer, et lui répondit : « Mon ami, il » faut quitter tout cela. » Et il ajouta ces vers d'Horace : *Linquenda tellus, et domus, et placens uxor, etc.* (Mémoires de Bassompierre.)

§ La première année du mariage de Henri IV, la reine sa femme fit un ballet composé de quinze femmes des plus belles et des plus qualifiées de sa cour qu'elle choisit pour y danser. Le nonce du pape s'y trouva. Le roi lui dit : *Monsieur le nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux que celui-là.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ Quand le chancelier de Chiverny

fut baptisé à Saint-Germain-en-Laye; madame d'Angoulême, sa marraine, disoit qu'elle n'avoit jamais tenu un enfant si lourd. Le roi lui répondit : *Il peut bien être lourd, ma cousine, ne voyez-vous pas que les sceaux lui pendent au cul?* (Manuscrit in-4°.)

§ Un seigneur de la cour étant venu en poste demander une grosse abbaye qui vaquoit par la mort du chevalier d'Aumale, qui fut tué par de Vic, en 1591, à la reprise de Saint-Denis (c'étoit l'abbaye du Bec, en Normandie), le roi lui dit : *Elle est donnée.* « Et » comment, sire? s'écria l'autre, je suis » le premier qui vous la demande, » puisque je suis arrivé avant le courrier » qui vous apporte la nouvelle de la » reprise de Saint-Denis. » *Monsieur,* répliqua le roi très-finement, *vous ne savez donc pas que de Vic n'a tué le chevalier d'Aumale que pour faire avoir*

son abbaye à son fils. (Mémoires de la Houssaye, tom. I.)

§ Un capitaine vint un jour demander son congé à Henri IV, avec la liberté que la circonstance des temps sembloit autoriser. *Sire, trois mots; argent ou congé.* Henri lui répliqua sur-le-champ, et d'un style aussi laconique : *Capitaine, quatre; ni l'un, ni l'autre.* Cependant quelques jours après, le roi qui l'estimoit, lui fit donner plus qu'il n'eut demandé. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Les tours de la métropole de Tours peuvent être regardées comme une miniature en fait d'architecture gothique. Elles sont travaillées avec tout l'art et toute la délicatesse possible; aussi Henri IV, la première fois qu'il les vit, demanda assez plaisamment si elles avoient des étuis.

§ Henri IV mêloit assez souvent à

ses bons mots de petits traits historiques qui leur donnoient une sorte de sel.

§ Dans un ballet exécuté au Louvre parurent neuf dames conduites par la reine; et parmi ces neuf dames, la femme de d'O, surintendant des finances. Toutes avoient des coiffures plutôt chargées qu'enrichies de pierreries, mais surtout la surintendante. Un Suisse ivre tomba de son haut près la porte de la salle du bal. Le roi, qui le vit tomber, en demanda la cause. *Sire*, lui dit-on, *il ne faut pas s'en étonner*, *il avoit un pot de vin sur la tête.* « Ah ! ce n'est pas » pas là une bonne raison, dit ce prince: » voyez comme madame la surinten- » dante est droite et ferme sur ses pieds; » cependant elle a plus d'un pot de vin » sur la sienne. » On sait ce que signifie *pot de vin* en matière de finance. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Un particulier ayant présenté l'anagramme de Henri-le-Grand à ce prince,

dans l'espérance d'en recevoir une récompense, le roi lui demanda quelle étoit sa profession. *Sire*, lui dit-il, *ma profession est de faire des anagrammes, mais je suis fort pauvre.* « Il n'est pas » étrange que vous le soyez, reprit le » roi; car vous faites-là un pauvre mé» tier. » (*Dictionnaire des Hommes illustres.*)

§ Un prélat parlant un jour de guerre à Henri IV, et en parlant fort mal, ce prince affecta de paroître n'avoir rien entendu, et lui demanda, *de quel saint étoit l'office ce jour-là dans son bréviaire?* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ Le comte de Gourdon, qui étoit bossu, demandoit à Henri IV l'investiture de tous les gouvernemens de M. le duc d'Epernon. *Vous vous moquez*, lui dit le roi, *contentez-vous du haut-de-chausses; car le pourpoint n'iroit pas à votre taille.* Ce comte étoit Ecossais,

bel esprit et faiseur d'anagrammes. Il avoit trouvé dans HENRI DE BOURBON, DE BON ROI BONHEUR; le roi l'ayant vue et l'ayant approuvée, on dit à Sa Majesté qu'il y avoit un O d'ajouté. *Cela est indifférent*, dit le roi, qui venoit de succéder à Henri III; *s'il n'y a que deux O dans mon nom, ma couronne formera le troisième.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ Henri IV rencontra un jour dans les appartemens du Louvre un homme qui lui étoit inconnu, et dont l'extérieur n'annonçoit rien de fort distingué. Il lui demanda *à qui il appartenoit*, le croyant de la suite de quelque seigneur. « J'appartiens à moi-même, » lui dit ce personnage d'un ton fier et peu respectueux. *Mon ami*, reprit le roi, en lui tournant le dos, *vous avez un sot maître.* (Tablettes citées.)

§ Henri IV passoit auprès des Tuileries, suivi de toute sa cour. Il rencontra

une femme qui conduisoit une vache devant elle. *Combien votre vache, ma commère?* lui demanda le roi d'un ton sérieux. Elle lui en indiqua un prix. *Ah! vous me surfaites*, lui dit-il, *elle ne vaut pas cela.* « C'est, dit la femme, » que vous ne vous y connoissez pas, » mon bon monsieur; vous n'êtes pas » marchand de vaches. » *Vous vous trompez, ma bonne*, reprit le roi; *ne voyez-vous pas tous ces veaux qui me suivent?* (Tablettes citées.)

§ Son jardinier de Fontainebleau se plaignoit un jour à lui en présence du duc d'Epernon, qui étoit Gascon, qu'il ne pouvoit rien faire venir dans ce terrein-là : *Mon ami*, lui dit Henri, en regardant le duc, *sèmes-y des Gascons, car ils prennent partout.* (Mémoires pour servir à l'Histoire de France.)

§ Henri IV passant par une petite ville, il vint plusieurs députés au-devant de lui pour le haranguer; un d'entre

eux ayant commencé son discours, il ſut interrompu par un âne qui se mit à braire. « Messieurs, dit le roi, parlez » chacun à votre tour, s'il vous plaît, je » n'entends pas. » (*Pitaval.*)

§ Les députés de Provence étant venus à Lyon pour complimenter ce prince, celui qui portoit la parole demeura court. Le roi se tourna vers les autres, et leur dit : « Je vous entends, vous voulez » me dire que la Provence est à moi, et » non au duc de Savoie. »

§ Il arriva pareillement à un président du parlement de Rouen, qui s'étoit présenté pour haranguer Henri IV, de rester court. Le roi sourit, et dit à ceux qui l'accompagnoient : *Il n'y a rien d'extraordinaire : les Normands sont sujets à manquer de parole.* Cette anecdote fait le fond de l'épigramme qui suit :

Un Normand, député pour haranguer le roi :
« Sire... », dit-il tout court, sans pouvoir passer outre,
Se frottant à la nuque, et regardant la poutre ;
A faute de mémoire, il tombe en désarroi.

Ses amis, l'excusant, disoient : « Il s'est mépris. »
Mais le peuple criant : « A l'école ! à l'école ! »
« Tout beau, leur dit le Roi, je n'en suis point surpris ;
» Les Normands sont sujets à manquer de parole. »

(*Tablettes citées.*)

§ Quelqu'un le haranguant pour la compagnie dont il étoit député, fut si long-temps à finir son discours, que le roi, ennuyé de l'entendre depuis une heure, le prit par la main, et lui fit voir sa galerie du Louvre, en lui disant : « Que pensez-vous de ce bâtiment ; » quand il sera achevé, ne sera-ce pas » une belle chose ? » *Assurément, sire*, dit l'éternel discoureur. « Eh bien ! » reprit le roi, il en est de même de » votre harangue. Au reste, continua-t-il » d'un ton de bonté, j'ai bien démêlé » vos raisons ; j'y aurai égard en temps » et lieu. »

§ Henri IV étant allé à Notre-Dame de Paris pour entendre prêcher Fenouillet, évêque de Montpellier, se rendit, après le sermon, dans le chœur de cette

église pour entendre les vêpres. Sa Majesté, à genoux dans les hautes stalles, attendoit, en faisant sa prière, que l'office commençât ; elle s'aperçut qu'une dispute s'élevoit entre ses musiciens et ceux de la cathédrale ; elle en demanda la cause. Le grand chantre, en chappe et le bâton à la main, s'avança vers le roi ; et dans un discours fort long, soutint le droit des chantres de Notre-Dame contre ceux de Sa Majesté. Henri IV lui répondit : « Ecoutez ce que mon aumô-
» nier va vous dire à ce sujet ; après qu'il
» se sera expliqué, je déciderai votre
» différend. » L'aumônier fit valoir le privilége de la chapelle, et le monarque, fatigué de cette dispute, qui duroit depuis une heure, dit : « Eh bien !
» chantez tous, mais que les musiciens
» de ma chapelle commencent. » Cette anecdote peut servir à prouver que la chapelle et la chambre du roi ont la prééminence dans toutes les cérémonies

où elles accompagnent Sa Majesté, que ce n'est que par tolérance et par égard que l'on permet aux autres musiciens de chanter avec elles. (*Etat actuel de la Musique du Roi.*)

§ Henri alloit quelquefois dîner chez Zamet un de ses favoris, et le plus riche partisan de son temps, pour y lier de petites parties de plaisir. Un jour après le repas, Zamet fit voir au roi sa maison qu'il avoit fait reconstruire, et lui faisant remarquer tous les coins et recoins, et les pièces qu'il y avoit pratiquées, il lui dit : « Sire, j'ai ménagé ces deux » salles; et ces trois cabinets que voit » Votre Majesté; de ce côté..... » *Oui, oui*, dit le roi, *et de la rognure j'en ai fait des gants.*

§ Zamet étoit Italien, et Henri l'aimoit parce qu'il étoit plaisant et enjoué. Lorsque ce Zamet maria une de ses filles, le notaire qui dressoit le contrat de mariage lui demanda quelles étoient ses qualités. « Je suis, lui répondit

» Zamet, seigneur suzerain de dix-sept
» cent mille écus. »

§ C'est ce même Zamet qui disoit à Henri IV : « J'ai fait une grande for-
» tune en achetant bien chèrement des
» marchandises, et en les donnant à bon
» marché. Je les achetois cher pour
» n'avoir que du bon ; je les donnois à
» beaucoup meilleur marché que les
» autres négocians, mais je vendois cent
» fois plus qu'eux. »

§ Le président Chevalier n'ayant jamais pu devenir premier président du parlement de Paris, tels moyens qu'il eût employés, voulut avoir la charge de président à mortier du président d'Ambouille ; mais d'autres concurrens l'en empêchèrent, ce qui faisoit dire à Henri IV : *Le chevalier est bien malheureux, il ne sauroit faire ses affaires avec de l'argent.* (Manuscrit in-4°.)

§ Le tailleur d'Henri IV avoit fait imprimer un petit livre contenant des réglemens qui, selon cet homme, étoient

nécessaires au bien de l'État. Il eut la hardiesse de le présenter au roi. Ce prince le prit en riant, et après en avoir lu quelques pages, il dit à un de ses valets de chambre : « Allez chercher » mon chancelier, qu'il vienne me » prendre la mesure d'un habit, voici » mon tailleur qui fait des réglemens. » (*Tablettes citées.*)

§ Le duc de Mayenne importunoit Henri IV pour le paiement des sommes qui lui avoient été promises par le traité fait avec ce prince en 1596. Le roi lui répondit en souriant : « Monsieur, je » ne saurois vous payer; il me seroit » plus aisé de vous donner une nou- » velle bataille d'Ivry, que de l'argent. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ On disoit devant Henri IV, que la maréchale de Retz, illustre par ses connoissances, son érudition et son esprit, avoit fait un legs considérable à son médecin et à son avocat : « Pour une

» femme de tant d'esprit, dit le roi, » elle en a bien manqué à la fin de ses » jours, d'avoir enrichi son médecin » qui l'a fait mourir, et son avocat qui » ruinera sa maison. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ La reine Marie de Médicis devenue grosse, il fallut chercher des nourrices pour M. le dauphin; la Rivière, premier médecin d'Henri IV, homme intéressé et vilain, en produit une qui lui avoit fait présent d'une tapisserie de quatre cents écus. Le roi, témoignant que cette nourrice ne lui plaisoit pas, vouloit en prendre une autre qui montroit par diverses attestations de plusieurs médecins, que son lait étoit excellent. La Rivière dit au roi: «Elle n'est » pas meilleure, Sire, pour toutes ces » attestations, j'en ferai faire autant » pour une couple d'écus à tel médecin » de Paris que je voudrai. » Le roi lui répliqua: *Pourquoi ne prendroient-ils pas bien deux écus pour cela, vous*

avez bien reçu une tapisserie de quatre cents écus. Le roi ne voulut pas de sa nourrice. (*Manuscrit* in-4°.)

§ Henri, comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras, passoit un jour à Paris à quatre heures du matin près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauches. Il s'imagina que les anges chantoient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin sous le nom de *Frère Ange.* Depuis il quitta le froc et prit les armes contre Henri IV. Enfin il fit son accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple étoit assemblé: *Mon cousin*, lui dit le roi, *ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un apostat et un renégat.* Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent où il mourut. (*Henriade.*)

§ Henri IV rioit de ceux qui venoient étaler à la cour des habits ma-

gnifiques; *et qui portoient*, disoit-il, *leurs moulins et leurs bois de haute-futaie sur le dos.* (Thomas, *Eloge de Sully.*)

§ Ce prince railloit assez souvent le connétable Montmorency sur son ignorance; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer la sagacité et le génie naturel de cet homme illustre. Henri, qui avoit tenu le fils du connétable sur les fonts baptismaux, disoit un jour : « Avec » mon compère qui ne sait pas lire, et » mon chancelier qui ne sait pas le » latin, il n'y a rien que je ne sois en » état d'entreprendre. » (*Dictionnaire des Hommes illustres.*)

§ Henri IV se permettoit quelquefois des pointes. C'étoit d'ailleurs le goût du temps. « Le meilleur canon » que j'aie employé, disoit-il, c'est le » canon de la Messe. Il a servi à me » faire roi. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Un recteur de l'université de Paris

qui haranguoit le roi, s'étant écarté dans son discours, du sujet pour lequel il étoit député, le roi lui demanda de quelle faculté il étoit; le recteur répondit qu'il étoit médecin. Alors Henri se tourna vers les seigneurs qui étoient présens, et dit : « Mon université est » bien malade, elle est entre les mains » des médecins. »

§ Il répéta cette même plaisanterie à l'occasion d'un médecin calviniste qui venoit d'embrasser la religion catholique : « Mon ami, dit-il à Sully, ta » religion est bien malade, les méde» cins l'abandonnent. »

§ Un provincial qui avoit acheté bien cher un office de président, et en avoit emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un seigneur qui étoit auprès de lui : « Voilà un bon » justicier, je pense qu'il s'acquittera » bien de sa charge, et en peu de » temps. » (*Perefixe.*)

§ Une dame de condition déjà fort

vieille et fort sèche, étant venue avec un habit vert à un bal que ce monarque donnoit, il lui dit assez plaisamment, « qu'il lui étoit bien obligé de ce qu'elle » avoit employé le vert et le sec pour » faire honneur à la compagnie. » (*Perefixe.*)

§ Ce goût de plaisanterie ne le quittoit pas même dans les choses où il sembloit mettre le plus de sérieux. Il dit aux députés des Parisiens qui marchandoient pour se rendre, et ne faisoient que l'amuser et traîner le siége en longueur ; « S'ils veulent attendre à » capituler quand ils n'auront plus que » pour un jour de vivres, je les laisserai » dîner et souper ce jour-là ; mais le » lendemain ils seront contraints de se » rendre. Au lieu de la *miséricorde* que » je leur offre, j'en ôterai la *misère*, et » ils auront la *corde ;* car j'y serai con» traint par mon devoir, étant leur vrai » roi et leur juge, pour faire pendre » quelques centaines d'eux, qui, par

» leur malice ont fait mourir de faim plu-
» sieurs innocens et gens de bien ; je suis
» débiteur de cette justice envers Dieu.»

§ Une des maximes de Henri IV, étoit que si la guerre est un remède, ce remède est aussi dangereux que le mal.

§ « Les grands hommes, disoit-il
» quelquefois, sont toujours les derniers
» à conseiller la guerre, et les premiers
» à l'exécuter. »

§ Une autre maxime de ce prince étoit, qu'il ne falloit pas qu'un roi pour bien régner, fît tout ce qu'il pouvoit faire. (*Perefixe.*)

§ Son âme franche et vraiment royale étoit ennemie de toutes les petites ruses. « Si nos ennemis, disoit-il
» ordinairement, nous font la guerre
» en renards, nous devons la faire en
» lions. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Ce prince eut le malheur d'exercer presque toujours ses talens militaires dans les guerres civiles. Aussi paroissoit-il affligé après la victoire : « Je ne

» puis me réjouir, disoit-il, de voir mes » sujets étendus morts sur la place ; je » perds lors même que je gagne. »

§ Il répétoit souvent ce mot qu'il tenoit de la Riviere, son médecin : Le royaume de France est semblable à une boutique de droguiste, où l'on trouve également les remèdes les plus salutaires et les poisons les plus subtils; c'est au roi à tirer parti des uns et des autres, comme fait un habile médecin en les mixtionnant à propos. (*Mém. de Sully.*)

§ Lorsqu'on lui représentoit que sa trop grande clémence envers ses ennemis pourroit lui être nuisible, il répondoit : « On prend plus de mouches » avec une cuillerée de miel qu'avec dix » tonneaux de vinaigre. » (*Histoire de France de Mathieu.*)

§ Quand on supplioit Henri IV d'avoir plus de soin de la conservation de sa personne qu'il n'en avoit, et de ne pas aller si souvent seul ou mal accompagné, comme il faisoit, il répondoit :

monarque lui dit : « C'est ainsi que » doivent parler les bons sujets ; ils » doivent oublier leurs services, mais » c'est au prince à s'en souvenir. Ils » doivent être fidèles, le prince doit » être juste. » (*Tablettes citées.*)

§ Henri IV combloit de caresses un marchand célèbre qui faisoit de grandes entreprises. Ce marchand s'avisa d'acheter des lettres de noblesse ; le roi ne le regarda plus. Il osa en demander la raison à ce monarque : « C'est, lui répondit-il, que je vous considérois » comme le premier marchand de mon » royaume, et que je vous regarde à » présent comme le dernier des gen- » tilshommes. » (*Tablettes citées.*)

§ Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta à Henri IV dans l'espérance que ce grand prince lui donneroit de quoi entretenir un si grand talent. Le roi qui avoit déjà entendu parler de cet illustre comestor, lui demanda si ce que l'on disoit de lui étoit

» avoit traité avec l'empereur Louis de » Bavière, et s'étoit obligé par le traité » à ne pas faire la guerre à l'empire. » Cependant il arma par terre et par » mer, et donna le commandement de » ses troupes à son aîné Jean, duc de » Normandie, qui fut battu à la bataille » de l'Ecluse. Le prince ayant assiégé » la ville de Thin, Philippe s'y trouva » sous les ordres de son fils, prétendant » qu'en ne prenant que la qualité de » soldat, quoique chef des conseils, il » ne contrevenoit point à l'engagement » qu'il avoit pris de ne pas armer contre » l'empire, parce qu'il n'étoit pas à la » tête des troupes. MAUVAISE SUBTI» LITÉ, disoit Henri IV, QUI FAIT » TORT A LA MÉMOIRE DE PHI» LIPPE DE VALOIS. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Nérestan, très-brave officier, leva un fort beau régiment, et il assuroit Henri IV qu'il ne désiroit pour récompense que la gloire de le servir. Ce

n'eût qu'une très-petite armée : « Où » règne la justice, repartit ce grand » prince, la force n'est guère néces- » saire. »

§ Henri IV paroissoit persuadé qu'il n'y a que les personnes dépourvues de bonnes qualités qui n'ont pas la force d'avouer leurs foiblesses. Ce prince demanda un jour à l'ambassadeur de Rodolphe II, si cet empereur avoit des maîtresses : *Si mon maître en a, elles sont secrètes*, répondit cet ambassadeur. « Il est vrai, répliqua Henri IV, qu'il » y a des hommes qui n'ont pas assez » de grandes qualités pour n'être pas » obligés de cacher leurs foiblesses. » (*Pierre Mathieu.*)

§ Quand il travailloit à des affaires pressantes, et qu'il ne pouvoit assister à la messe les jours ouvriers (car les fêtes et dimanches, il n'y manquoit jamais), il en faisoit comme ses excuses aux prélats qui se trouvoient à la cour, et leur disoit : « Quand je travaille pour le pu-

» blic, il me semble que c'est quitter » Dieu pour Dieu même. » (*Perefixe.*)

§ Ce prince avoit pris l'habitude d'employer cette expression, *ventre-saint-gris*, comme une espèce de jurement. Lorsqu'il étoit encore enfant, ses gouverneurs, craignant qu'il ne prît l'habitude de jurer, comme faisoient tant d'autres, lui avoient permis de dire *ventre-saint-gris*, qui étoit un terme de dérision qu'ils avoient donné aux moines, et surtout aux Franciscains, nomman ordinairement saint François *saint Gris*, apparemment de la couleur de leur habillement. Brantôme, dans la Vie de François Ier, rapporte un mauvais quatrain de ce temps-là, fait sur le serment de ce prince et ceux de ses trois prédécesseurs.

Quand la *Pâque Dieu* décéda, (Louis XI.)
Par le *jour Dieu* lui succéda ; (Charles VIII.)
Le Diable m'emporte s'en tint près, (Louis XII.)
Foi de gentilhomme vint après. (François Ier.)

Comme Henri IV a toujours vécu au milieu de son peuple, on a pu aisément recueillir les anecdotes les plus particulières de sa vie privée. Les lettres qu'il écrivoit peuvent servir encore à nous peindre l'âme franche et pleine de bonté de ce prince. Ces lettres, d'ailleurs, contiennent plusieurs faits qui ne peuvent manquer de nous intéresser, puisqu'elles concernent Henri IV. Nous rapporterons ici celles qu'il écrivit à Corisande d'Andouin, veuve de Philibert, comte de Grammont. Les originaux de ces lettres, dont nous avons seulement rétabli l'orthographe, existent dans la bibliothèque de M. le président Hénault, à qui elles ont été léguées par M. le comte d'Argenson. Ces lettres ont été imprimées avec l'ancienne orthographe dans les Mercures de 1765 *et années suivantes, par les soins de M. de La Place.* « *Ce qui nous reste d'un si grand roi*, dit cet » écrivain distingué, *doit être précieux pour » les Français, et pour les étrangers même.* » *Le public partagera sans doute la reconnoissance que nous devons à M. le président Hénault, qui s'est fait un plaisir de les communiquer.*

LETTRES D'HENRI IV.



LETTRE PREMIÈRE.

Je ne te saurois qu'écrire, sinon que je suis ici depuis hier à boire de l'eau, qui me fait tout le bien du monde. Monsieur de Montluc y est aussi, qui dit qu'il est plus à moi qu'à homme qui vive. Je le gouverne. A propos de cela, je te prie, recherche dedans mon petit coffre la lettre qu'il m'écrivit, dans laquelle il me mande qu'il ne me peut continuer la garnison de ma compagnie si près de moi, puisque je l'emploie ailleurs qu'au service du roi. Dedans celle-là même, il dit aussi qu'il a entendu qu'aux Etats

qui se sont tenus en Béarn, je me suis déclaré contre le service du roi. Envoie-moi le double de cette lettre, et garde bien l'original; car devant que nous départons, il faut qu'il m'en fasse un petit de réparation : mais, je te prie, envoie-la moi par homme exprès, et à la diligence, car une autre fois, je ne serois pas à telle commodité. Je ferai cela bien joliment et gracieusement; et seront et lui et les siens beaucoup plus mes amis après. Je te prie, n'y manque point. Je t'envoie les mulets et les..... pour apporter une partie des meubles. D'aussitôt qu'ils seront de retour, je m'en irai. Je fais besogner à Sémeac en diligence. Recommande-moi à la fillette. J'ai envoyé chercher maître Amanin. Adieu.

De Baignères, le 12 de septembre 1570.

LETTRE II.

Tu dis que je ne fais compte de mes enfans; Dieu te veuille garder d'en être tant en peine comme je suis : j'en suis si tourmenté, que j'en suis à presque mourir. Il faut prendre patience, je te prie, pour l'amour de Dieu, et si tu m'aimes, ne t'en fâches point, et garde que sa femme ne s'en fâche point. Je t'envoie maître Côme en diligence, qui te dira tout ce qui en est. Cela ne lui part que de langueur; mais il me déplaît de s'en être allé ainsi. Ce sont des tours de ton frère. L'on tient la Rochelle pour rendue. Ils sont contens de recevoir monsieur de Biron pour gouverneur avec six enseignes de gens de pied. Que les rebelles et mutins de Béarn pensent hardiment en leurs affaires, ils auront bientôt plus de mal qu'ils ne pensent, et de quoi,

quand je les en voudrois garder, je ne saurois, et ce n'étoit pas mon intention. Il est passé plus de deux cents gentilshommes par cette ville, qui m'ont tous promis de me venir trouver si j'en ai affaire. J'ai, incontinent que j'eus reçu ta lettre et celle que M. de Belsunce t'écrivoit, dépêché en poste vers le roi de Navarre, pour demander la commanderie d'Orion. Je m'assure qu'il l'aura. Je te prie, mande-lui avec mes recommandations, et qu'il me tarde bien fort que je ne le voie. Je ne te saurois écrire davantage. Je suis bien fort malade et du corps et de l'esprit. Adieu.

De Bordeaux, ce 10 de mars 1573.

LETTRE III.

POUR le moins, grâces à Dieu, ai-je si bien fait que j'ai repris les places qui avoient été occupées en ce pays ici par ces voleurs et larrons qui s'en étoient saisis; car, ayant une entreprise sur Ranson, je l'envoyai hier exécuter, laquelle Dieu favorisa tant, qu'elle réussit ainsi que je désirois. La place fut prise, ces brigands chassés, une partie de tués, et d'autres prisonniers; de manière que ce pays est à présent en liberté, qui sera cause que, après avoir parlé à M. de la Valette, je me disposerai de tant plus volontiers à m'en aller de delà, puisque j'ai rendu du tout ce pays si libre, que dorénavant ils se garderont bien s'ils veulent, combien que je me résout de faire ce que ledit sieur de la Valette trouvera bon que je

fasse. Tu pourras advertir nos voisins de Bayonne et de Dax de ce dessus, et leur dire que je t'ai mandé que tu leur fasses savoir, afin aussi qu'ils voient que je ne suis point utile là où je demeure. J'ai envoyé le tapissier chercher tes garde-robes à Monréal, elles seront tantôt je crois ici; mais de les envoyer en la par Béarn, je ne sais si elles seroient sûres: par l'autre côté, elles le seroient encore moins, de manière que je ne les ferai point partir que tu n'en aie bonne assurance; car sous le passeport que tu eus l'autre fois, nos bœufs sont encore pris en Béarn, et je ne les puis ravoir: voilà tout ce que je t'en puis dire. Je partirai vendredi d'ici pour aller trouver M. de la Valette à Aulx. De là, je te manderai de mes nouvelles. Adieu.

De Sémeac, le 30 de juin 1579.

Si Gabriel n'étoit point empêché de

delà, je voudrois bien qu'il vînt jusqu'ici pour faire ce que je veux faire. Je te prie, mande-moi s'il y pourra venir, car j'en chercherois un autre.

les navires de cinquante tonneaux y viennent : il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer. Certes, c'est un canal, non une rivière, contremont vont les grands bateaux jusqu'à Nyort, où il y a douze lieues; infinis moulins et métairies insulés, tant de sortes d'oiseaux qui chantent, de toutes sortes de ceux de mer; je vous en envoie des plumes : de poisson, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix; une grande carpe, trois sols, et cinq un brochet. C'est un lieu de grand trafic, et tout par bateaux; la terre très-pleine de blés, et très-beaux : l'on y peut être plaisamment en paix, et sûrement en guerre; l'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ah! qu'il y fait bon chanter! Je pars jeudi pour aller à Pons, où je serai plus près de vous; mais je n'y ferai guère de séour., Je crois que mes autres laquais sont morts; il n'en est revenu nul. Mon

faim. Si vous avez besoin d'un cheval de coche, il y en a un dans ma troupe, tout comme les vôtres, fort beau. J'arrivai au soir de Marans, où j'étois allé pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah! que je vous y ai souhaité! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu; pour ce seul respect suis-je après à l'échanger. C'est une île renfermée de marais boçageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau, l'eau claire, peu courante, les canaux de toutes largeurs, des bateaux de toutes grandeurs; parmi ces déserts sont mille jardins, où l'on ne va que par bateau. L'île a deux lieues de tour ainsi environnée, passe une rivière par le pied du château; au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau, peu de maisons qui n'entrent de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras, qui portent non-seulement grands bateaux, mais

LETTRE V.

MONGLAS vient d'arriver. Il me hâte plus que les autres, et avec des raisons qui sont fort à craindre, et qui ne se doivent écrire : elles vous seront dites. Il n'y a eu nul combat depuis celui d'auprès Montargis. Le duc du Maine s'est retiré à son gouvernement, et M. d'Aumale chez lui : Paris n'a pas voulu recevoir les Suisses du roi, ni M. de Guise aussi qui s'est présenté au faubourg. J'ai l'âme fort traversée, et non sans cause. Regardez si la rançon de Navailles pourroit être modérée par votre faveur. Je vous supplie, employez-vous-y pour l'amour de Tach et de moi : ce porteur passe par Saint-Sever, et y repassera au retour. Tenez-moi en votre bonne grâce, comme celui qui

vous sera fidèle esclave jusqu'au tombeau.

Du Mont, ce 8 décembre.

J'ai deux petits sangliers privés et deux fans de biche : mandez-moi si vous les voulez.

LETTRE VI.

Il ne se sauve point de laquais, ou pour le moins fort peu, qu'ils ne soient dévalisés ou les lettres ouvertes : il est arrivé sept ou huit gentilshommes de ceux qui étoient à l'armée étrangère, qui assurent (comme il est vrai), car l'un est M. de Montlouet, frère des Rambouillet, qui étoit un des députés pour traiter, qu'il n'y a pas dix gentilshommes qui aient promis de ne porter les armes : M. de Bouillon n'a point promis ; bref, il ne s'est rien perdu qui ne se recouvre pour de l'argent. M. du Maine a fait un acte, de quoi il ne sera guère loué. Il a tué Sacre-more, lui demandant récompense de ses services à coups de poignard : l'on me mande que, ne le voulant contenter, il craignit

qu'étant mal content il ne découvrît ses secrets qu'il savoit tous, même l'entreprise contre la personne du roi, de quoi il étoit chef de l'exécution. Dieu les veut vaincre par eux-mêmes, car c'étoit le plus utile serviteur qu'ils eussent : il fut enterré qu'il n'étoit pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver Morlans et un laquais de mon cousin, qui ont été dévalisés de lettres et d'habillemens. M. de Turenne sera ici demain. Il a pris autour de Syjac dix-huit forts en trois jours. Je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt, s'il plaît à Dieu. Le bruit de ma mort allant à Pau et Meaux, courut à Paris, et quelques prêcheurs, en leurs sermons, la mettoient pour un des bonheurs que Dieu leur avoit promis. Je te baise un million de fois les mains.

De Montauban, ce 14 janvier.

LETTRE VII.

HIER revint Pychery, qui me porta une courte lettre de vous, et me dit que l'on lui en avoit pris une autre; tout fut ouvert, regardez ce que vous me mandiez. Il me vint hier un homme de Paris avec amples avis de tout. Le roi y est arrivé fort applaudi du menu peuple, disant tout haut que les ligueurs ne faisoient que menacer, mais que le roi avoit chassé les étrangers. La reine-mère n'a montré joie de son arrivée, ains dit partout que sans le roi M. de Guise les eût défaits. Il y a des particularités que je ne puis écrire, pour avoir perdu le chiffre que j'avois avec vous. Guitry et Clervant n'ont signé la capitulation, et ont répondu qu'ils aimoient mieux perdre leur bien que de manquer à

servir leur maître. Ils sont à Genève ; je les aurai au premier jour. La capitulation consiste en trois points : ceux qui voudront obéir à l'édit demeureront libres en leurs maisons ; ceux qui ne le voudront faire, et promettront de ne porter plus les armes, jouiront de leurs biens en pays étranger ; ceux qui ne feront ni l'un ni l'autre, seront conduits hors de France en sûreté. Tygnonville sera demain ici. Il ne vient encore nulle armée sur nos bras. Mon cœur, tenez-moi en votre bonne grâce, et vous assurez toujours de ma fidélité qui sera inviolable. Je vous baise un million de fois les mains et à petite sœur.

Ce 12 janvier.

LETTRE VIII.

Vous ne trouvez point les chemins dangereux pour faire plaisir au moindre de vos amis; mais s'il me faut écrire pour me donner du contentement, les chemins sont trop dangereux. Voilà les témoignages que j'ai de la part que je possède en votre bonne grâce. J'écris la lettre à Meryteyn que vous demandez, et vous l'envoie toute ouverte; je crois qu'il se mécontentera, mais j'aime mieux votre bonne grâce que la sienne. J'avois bloqué le Masdagenes, mais je n'y avois mené l'artillerie, craignant que l'armée du maréchal ne me la fît lever de devant en diligence, le grand-prieur de Toulouse étant joint avec l'armée de Languedoc à lui : je vais monter à cheval avec trois cents chevaux, et donnerai

jusqu'à la tête de leur armée; ce sera grands cas si je ne fais quelque chose. Je finis, croyant certainement que vous ne me voulez point de bien. Il est en vous de m'en donner telle impression qu'il vous plaira. Je vous baise un million de fois les mains.

Ce 23 février.

LETTRE IX.

J'AI reçu une lettre de vous, ma M...; par laquelle vous me mandez que ne me voulez mal, mais que vous ne vous pouvez assurer en chose si mobile que moi. Ce m'a été un extrême plaisir de savoir le premier, et vous avez grand tort de demeurer au doute que vous êtes. Quelle action des miennes avez-vous connue muable, je dis pour votre regard? Votre soupçon tournoit, et vous pensiez que ce fût moi; j'ai demeuré toujours fixe en l'amour et service que je vous ai voués, Dieu m'en est témoin. Vous avez opinion que l'homme de de-là est piqué: aussi est-il, mais c'est de force; il fait gloire d'avoir atteint la perfection de dissimuler. Je lui rabats cette opinion tant que je puis; il ne le faut être qu'en

affaires d'Etat, encore le faut-il bien accompagner de prudence. Hier le maréchal et le grand-prieur vinrent nous présenter la bataille, sachant bien que j'avois congédié toutes mes troupes; ce fut au haut des vignes, du côté d'Agen. Ils étoient cinq cents chevaux et près de trois mille hommes de pied. Après avoir été cinq heures à mettre leur ordre, qui fut assez confus, ils partirent résolus de nous jeter dans les fossés de la ville; ce qu'ils devoient véritablement faire, car toute leur infanterie vint au combat. Nous les reçûmes à la muraille de ma vigne, qui est la plus loin, et nous nous retirâmes au pas, toujours escarmouchant jusqu'à cinq cents pas de la ville, où étoit notre gros, qui pouvoit être de trois cents arquebusiers. L'on les ramena de là jusqu'où ils nous avoient assaillis; c'est la plus furieuse escarmouche que j'aie jamais vue, et de moindre effet; car il n'y a eu que trois soldats blessés,

tous de ma garde, dont les deux n'est rien. Il y demeura deux des leurs, de qui nous eûmes la dépouille, et d'autres qu'ils retirèrent à notre vue, et force blessés que nous voyons amener. Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce; c'est ce que je désire le plus du monde. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois les mains.

Ce 1er mars.

LETTRE X.

POUR achever de me peindre, il m'est arrivé l'un des plus extrêmes malheurs que je pouvois craindre, qui est la mort subite de M. le prince. Je le plains comme ce qu'il me devoit être, non comme ce qu'il m'étoit. Je suis à cette heure la seule butte où visent tous les perfides de la messe. Ils l'ont empoisonné les traîtres; si est-ce que Dieu demeurera le maître, et moi par sa grâce l'exécuteur. Ce pauvre prince (non de cœur), jeudi ayant couru la bague, soupa se portant bien; à minuit, lui prit un vomissement très-violent qui lui dura jusqu'au matin : tout le vendredi il demeura au lit; le soir il soupa, et ayant bien dormi, il se leva le samedi matin, dîna debout, et puis joua aux échecs; il se

leva de sa chaise, se mit à se promener par sa chambre, devisant avec l'un et l'autre ; tout d'un coup il dit : *Baillez-moi ma chaise, je sens une grande foiblesse.* Il ne fut assis, qu'il perdit la parole, et soudain après il rendit l'âme assis : les marques de poison sortirent soudain. Il n'est pas croyable l'étonnement que cela a apporté en ce pays-là. Je pars dès l'aube du jour, pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois en chemin d'avoir bien de la peine ; priez Dieu hardiment pour moi : si j'en échappe, il faudra bien que ce soit lui qui m'ait gardé jusqu'au tombeau, dont je suis peut-être plus près que je ne pense. Je vous demeurerai fidèle esclave. Bon soir, mon âme ; je vous baise un million de fois les mains.

LETTRE XI.

Dieu sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains; certes, mon cœur, j'en suis au grabat. Vous trouverez étrange (et direz que je ne me suis point trompé) ce que Lyceran vous dira : le diable est déchaîné; je suis à plaindre, et c'est merveille que je ne succombe sous le faix. Si je n'étois huguenot, je me ferois Turc. Ah! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle; je ne puis faillir d'être bientôt ou fou ou habile homme : cette année sera ma pierre de touche; c'est un mal bien douloureux que le domestique. Toutes les peines que peut recevoir un esprit, sont sans cesse exercées sur le mien, je dis toutes ensemble. Plaignez-moi, mon âme, et n'y portez

point votre espèce de tourment, c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi, et vais à Clayrac. Je retiendrai votre précepte, qui est de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer la résolution que j'ai d'être éternellement à vous, non toujours esclave, mais oui bien forçat. Mon tout, aimez-moi; votre bonne grâce est l'appui de mon esprit au choc des afflictions; ne me refuse ce soutien. Bon soir, mon âme; je te baise les pieds un million de fois.

De Nérac, ce 8 mars, à minuit.

LETTRE XII.

Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre au soir, deux courriers de Saint-Jean d'Angely; le premier rapportoit comme Belcastel, page de madame la princesse, et son valet-de-chambre, s'en étoient enfuis soudain, après avoir vu mort leur maître, avoient trouvé deux chevaux valant deux cents écus à une hôtellerie du faubourg, que l'on y tenoit il y avoit quinze jours, et avoient chacun une mallette pleine d'argent. Enquis, l'hôte dit que c'étoit un nommé Bryllant qui lui avoit baillé les chevaux, et lui alloit dire tous les jours qu'ils fussent bien traités; que s'il bailloit aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baillât huit, qu'il paieroit aussi le double; (ce Bryllant est un homme

baillé mille écus au page, et lui
acheté ses chevaux par le comm
ment de sa maîtresse pour aller en
Le second confirme et dit de plus
l'on avoit fait écrire une lettre p
Brillant au valet-de-chambre,
savoit être à Poitiers, par où il lui
doit être à deux cents pas de la p
qu'il vouloit parler à lui; l'autre
soudain; l'embuscade qui y étoi
prit et fut mené à Saint-Jean. Il n
encore été ouï, mais bien, disoi
ceux qui le menoient : *Ah ! qu*
dame est méchante ! que l'on pre
tailleur, je dirai tout sans gêne ; c
fut fait. Voilà ce que l'on en sait ju
cette heure. Souvenez-vous de ce
je vous en ai dit d'autres fois ; je n

femme. Tous ces empoisonneurs sont papistes. Voilà les instructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi. Dieu me gardera, et je vous en manderai bientôt davantage. Le gouverneur et les capitaines de Taylebourg m'ont envoyé deux soldats, et écrit qu'ils n'ouvriroient leur place à personne qu'à moi, de quoi je suis fort aise. Les ennemis les pressent, et ils sont si empressés à la vérification de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement. Ils ne laissent sortir homme vivant de Saint-Jean que ceux qu'ils m'envoient. M. de la Trimouille y est lui vingtième seulement. L'on m'écrit que si je tardois beaucoup, il y pourroit avoir du mal, et grand; cela me fait hâter de façon que je prendrai vingt maîtres, et m'y en irai jour et nuit, pour être de retour à Sainte-Foy à l'assemblée. Mon âme, je me porte assez bien du corps, mais fort affligé de l'esprit. Aimez-moi, et me le

faites paroître ; ce sera une grande consolation pour moi : je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois les mains.

D'Aynset, ce 13 mars.

LETTRE XIII.

Je vous écrivis hier tout ce que je savois. Il est arrivé depuis des nouvelles de la cour. Le duc d'Epernon a querelle avec le maréchal d'Aumont, et son frère avec Grillon. Leur dispute est si violente, que l'on ne peut les accorder; l'autorité du roi y interviendra. Cependant la ligue se remue fort; ce nous est autant de loisir. Je serai jeudi à Saint-Jean, d'où je vous manderai toutes nouvelles. Je fais aujourd'hui deux lieues, et tout en pays ennemi. Bon jour, mon âme: assurez-vous de la fidélité de votre esclave; il ne vous manquera jamais. Il vous baise un million de fois les mains.

Ce 5e mars.

LETTRE XIV.

ETANT arrivé à Taylebourg, je trouve que Laverdyn avoit pris l'Ile de Marans avec son armée, qui est de quatre ou cinq mille hommes, et qu'il ne restoit plus que le château qu'il battoit de deux pièces de canon. Soudain je m'achemine en ce lieu de la Rochelle, pour tâcher de les secourir, et assemble mes troupes, lesquelles j'estime être assez fortes pour faire un grand échec à Laverdyn. Je ne crains autre chose sinon que ledit château soit mal pourvu et qu'il se rende, ne sachant point des mes nouvelles. J'ai repris un des forts, et suis jour et nuit à faire faire des ponts, car l'eau est haute au marais. Il fut tué hier deux Albanois, et pris deux qui vouloient reconnoître notre pont. Depuis que je

suis ici, je n'ai couché qu'une heure, étant toujours à cheval. Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce, et n'entrez jamais en doute de ma fidélité. Que je sache souvent de vos nouvelles. Adieu, mon cœur; votre esclave vous baise un million de fois les mains.

Ce 21e mars.

LETTRE XV.

La maladie commence tellement parmi nos troupes, qu'elle nous fera plus tôt quitter la campagne que les ennemis. Je suis sur le point de vous recouvrer un cheval qui va l'entrepas le plus beau que vous vites jamais et le meilleur; il a force panache et des aigrettes. Bonyère est allé à Poitiers pour acheter des cordes de luth pour vous; il sera ce soir de retour. J'eus hier des nouvelles de la cour. M. de Guise y est encore. Le prince de Parme ayant assiégé une ville, il a été contraint par les Anglais de la quitter. Le combat a été grand: il y est mort deux mille cinq cents hommes et quinze cents Espagnols naturels, dont il y a vingt-deux capitaines; le reste sont des Anglais. Je ne me porte guères bien, et

crains fort de tomber malade. Le maréchal de Biron fait ce qu'il peut pour assembler des forces. Il ne nous fera point quitter la campagne, s'il ne lui en vient de France ou Gascogne. Mon cœur, souvenez-vous toujours de *Petyot*; certes, sa fidélité est un miracle. Il vous souhaite mille fois le jour dans les allées de Lyranuse. Vous pouvez penser s'il ne vous y baille pas Rosambeau pour vous garder d'ennuyer; certes il faudroit que le lieu fût bien sauvage où vous vous ennuieriez ensemble. Ceux que nous cherchions hier s'en sont allés; ils ne sont encore échappés. Adieu, mon cœur. Je te baise un million de fois les mains. Aimez-moi plus que vous-même.

Ce 20e mai. De Lusignan.

LETTRE XVI.

Je m'étois acheminé en ce lieu de Montguyon, pensant faire quelque bel effet sur nos ennemis; il a fait un temps si enragé, qu'il a rompu tous nos desseins. Je m'en retourne à la nuit coucher à Barbesyeux, et demain à Pons. Que vous me faites plaisir d'aller à Pau. Ah! ma chère maîtresse, combien acheterois-je de m'y pouvoir trouver! Un tel contentement est hors de prix. Je vous envoie les copies des lettres que la reine d'Angleterre écrivit au roi et à la reine sa mère sur la paix de la ligue. Vous y verrez un brave langage et un plaisant style. Mon cœur, je ne la puis faire plus longue, parce que je vais monter à cheval. Bon jour, ma vie; je te baise un million de fois les mains.

Ce 25e juin. De Montguyon.

LETTRE XVII.

Dieu a plus fait que les hommes n'espéroient, ni moi-même certes, comme vous le verrez par la lettre que je vous écrivis hier. Il nous envoyoit un temps terrible qui étonnoit tout le monde; mais d'autre part il rendoit les plus braves de ceux de dedans qui étoient malades, et augmentoit l'étonnement des foibles de cœur; de façon qu'au soir il m'inspira, après l'avoir prié, de les envoyer sommer à dix heures de nuit, contre tout ordre de guerre, ayant tiré la journée cinquante coups de canon sans effet. Au premier son de la trompette, ils parlèrent, et nouâmes si bien le traité, qu'à dix heures ils se sont rendus, et suis dedans par la grâce spéciale de Dieu. C'est un lieu de grande

importance et fort. Dans mardi nous tenterons, je crois, le grand fait : aussi dirai-je, comme David, qui m'a donné jusqu'ici victoire sur mes ennemis, me rendra cette affaire facile. Ainsi soit-il, par sa grâce. Mon cœur, je suis plus homme de bien que vous ne pensez. Votre dernière dépêche me rapportera la diligence d'écrire, que j'avois perdue. Je lis tous les soirs votre lettre : si je l'aime, que dois-je faire de celle d'où elle vient ? Jamais je n'ai eu une telle envie de vous voir que j'ai. Si les ennemis ne nous pressent après cette assemblée, je veux dérober un mois. Envoyez-moi Lyceran, disant qu'il va à Paris. Il y a toujours mille choses qui ne se peuvent écrire. Dites la vérité, que vous faisoit Castille devant que vous lui voulussiez mal ? Ah ! mon âme, vous êtes à moi ! faites pour Dieu ce que votre lettre porte. Sera-t-il bien possible qu'avec un si doux coûteau j'aie

coupé le filet de vos bizarreries ? Je le veux croire : je vous fais une prière, que vous oubliez toute haine qu'ayez voulue à qui que ce soit des miens. C'est un des premiers changemens que je veux voir en vous. Ne craignez ni croyez que rien puisse jamais ébranler mon amour; j'en ai plus que je n'en eus jamais. Bon soir, mon cœur, je m'en vais dormir, mon âme étant plus légère de soins que je n'ai fait depuis vingt jours. Je baise mes beaux yeux par millions de fois.

Ce 21[e] octobre.

LETTRE VIII.

RENVOYEZ-MOI Bryquesières, et il s'en retournera avec tout ce qu'il vous faut, hormis moi. Je suis fort affligé de la perte de mon petit (1), qui mourut hier. Il commençoit à parler : je ne sais si c'est par acquit que vous m'avez écrit pour Doysit ; c'est pourquoi je fais la réponse que vous verrez sur votre lettre ; par celui que je désire qui vienne. Mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montégu, où ils seront bien mouillés ; car il n'y a couvert à demi-lieue au tour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'arriva hier force nouvelles de Blois. Je vous

(*) C'étoit un fils que Henri IV avoit eu de Corisandre.

envoie un extrait des plus véritables ; tout à cette heure me vient d'arriver un homme de Montégu. Ils ont fait une très-belle sortie et tué force ennemis. Je mande toutes mes troupes, et espère, si ladite place peut tenir quinze jours, y faire quelque bon coup. Ce que je vous ai mandé de ne vouloir mal à personne, est requis pour votre contentement et le mien. Je parle à cette heure à vous comme étant mienne. Mon âme, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des lettres du roi d'Écosse à ma sœur : il me presse plus que jamais du mariage ; il s'offre de me venir servir avec six mille hommes à ses dépens, et venir lui-même offrir son service. Il s'en va infailliblement être roi d'Angleterre. Préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien, remontrant l'état auquel nous sommes, et la grandeur de ce prince avec sa vertu. Je ne lui en écris point : ne lui en parlez que comme

discourant, qu'il est temps de la marier, et qu'il n'y a point d'autre parti à espérer pour elle que celui-là; car de nos parens c'est pitié. Adieu, mon cœur; je te baise cent millions de fois.

Ce dernier novembre.

LETTRE XIX.

Il n'est rien si vrai qu'ils m'apprêtent tout ce qu'ils peuvent. Ils pensoient que j'allasse de Grenade vous voir. Il y avoit au moulin de Montgaillard cinquante arquebusiers qui prirent mon laquais, et le retinrent jusqu'à ce qu'ils eussent su que j'étois parti de Grenade pour venir ici. Ne craignez rien, mon âme: quand cette armée, qui est à Noguaro, m'aura montré son dessein (je vous irai voir et passerai sur les ailes d'amour hors de la connoissance de ces misérables Terriens), après avoir pourvu, avec l'aide de Dieu, à ce que ce vieux renard n'exécute son dessein. Il est venu un homme de la part de la dame aux chameaux, me demander passeport pour passer cinq cents tonneaux de vin

sans payer aucun droit, *pour sa bouche*, et ainsi est écrit en une parente. C'est se déclarer ivrognesse en parchemin. De peur qu'elle ne tombât de si haut que le dos de ces bêtes, je le lui ai refusé. C'est être *gargouille* à toute outrance. La reine de Tarnasset n'en fit jamais tant. Si je me croyois, toute cette feuille seroit remplie de bons contes; mais la crainte que j'ai que ceux de Saint-Sever y participassent, me fait finir, en vous suppliant de croire que je vous serai fidèle jusqu'au tombeau. Sur cette vérité, ma chère M...... je vous baise un million de fois les mains.

Ce 7e, à dix heures du soir.

LETTRE XX.

Mon âme, ce laquais qui me revint hier fut pris près Montgaillard, mené à M. de Poyanne, qui lui demanda s'il n'avoit point de lettre. Il lui dit qu'oui, une que vous m'écriviez. Il la prit et l'ouvrit, et la lui rendit après. Le sieur Duplessis est arrivé, et le reste de ma troupe de Nérac. Je vous irai voir de façon que je ne craindrai point la garnison de Saint-Sever. Il y a encore un homme qui vient de l'armée étrangère à Castel-Jaloux, qui arrivera ce matin. Je vous porterai toutes nouvelles et le pouvoir de faire vuider les forts. Dimanche il se fit près Moneurt une jolie charge, qui est certes digne d'être sue; le gouverneur avec trois cuirassiers et dix arquebusiers à cheval, rencontra le

lieutenant de la Brunyère, gouverneur du Masdagenoys, qui en avoit douze, et autant d'arquebusiers, tous à cheval. Le nôtre, se voyant foible et comme perdu, dit à ces compagnons : Il les faut tuer ou périr. Il les charge de façon qu'il tue le chef et deux gendarmes, et en prend deux prisonniers, les met à Vauderoute, gagne cinq grands chevaux, et tous ceux des arquebusiers, et n'eut qu'un blessé des siens. Je fais la nuit force dépêches; demain à midi elles partiront, et moi aussi pour vous aller manger les mains. Bon jour, mon souverain bien. Aimez *Petyot.*

Ce 9e décembre.

Faites tenir, s'il vous plaît, la lettre à Tacht. Je lui mande de se trouver chez vous; j'ai affaire à lui.

Il ne se parle point du maréchal.

LETTRE XXI.

Vous me pensiez soulagé, pour être retiré en nos garnisons. Vraiment, s'il se refaisoit encore une assemblée, je deviendrois fou. Tout est achevé, et bien, Dieu merci. Je m'en vais à Saint-Jean assembler nos troupes pour visiter M. de Nevers, et peut-être lui faire un signalé déplaisir, non en sa personne, mais en sa charge. Vous en ouirez parler bientôt. Tout est en la main de Dieu, qui a toujours béni mes labeurs. Je me porte bien, par sa grâce, n'ayant rien sur le cœur qu'un violent désir de vous voir. Je ne sais quand je serai si heureux. S'il s'en présente occasion, je lui montrerai bien que je sais qu'elle est échue. Je ne vous prierai point de m'aimer; vous l'avez fait que vous n'en

aviez pas tant d'occasion. Il y a deux choses de quoi je ne douterai jamais; de vous, de votre amour et de sa fidélité. J'attends Lyceran : les bons amis sont rares. Vraiment, j'acheterois bien cher trois heures de parlement avec vous. Bon soir, mon âme : je voudrois être au coin de votre foyer pour réchauffer votre potage. Je vous baise un million de fois.

C'est le 22e décembre.

LETTRE XXII.

Ne vous manderai-je jamais que prises de villes et forts ? La nuit se sont rendus à moi Saint-Mexsant et Maillesaye, et espère devant la fin de ce mois que vous ouirez parler de moi. Le roi triomphe; il a fait garotter en prison le cardinal de Guise, puis il l'a montré sur la place vingt-quatre heures. Le président de Neuilly et le prevôt des marchands ont été pendus, et le secrétaire de feu M. de Guise, et trois autres. La reine mère lui dit : *Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire.* « Selon ce » que sera, Madame. » *C'est que vous me donnez M. de Nemours et le prince de Guise ; ils sont jeunes, ils vous feront un jour service.* « Je le veux bien, » dit-il, Madame ; je vous donne les

[illegible] pas tant d'occasion. [illegible] Il a en- [illegible] moi je ne dis [illegible] le duc du [illegible] votre amour [illegible] en est réussi. [illegible] Lyon [illegible], et encore plus [illegible] Vaimer [illegible] où je ne serai de [illegible] Si le roi le vou- [illegible] bien d'accord. Je [illegible] fait [illegible] temps où vous [illegible] car il y a dix jours qu'il ne [illegible]. Je n'attends que l'heure [illegible] que l'on aura envoyé étran- [illegible] de [illegible]. Cela, avec la [illegible], me [illegible] bien chanter [illegible] de [illegible]. C'est une trop [illegible] entre pour un homme de guerre. [illegible] soir, mon ami. Je te baise cent [illegible] de [illegible], comme [illegible] en avez sujet.

[illegible]

Le pauvre [illegible] est berger.

Et [illegible] s'en va mourir.

LETTRE XXIII.

Jere n'a pu être dépêché à cause de ma maladie, d'où je m'en vais dehors, Dieu merci. Vous ouirez parler bientôt de moi à d'aussi bonnes enseignes que Nyort. Si vous voulez dire vrai, cette dame qui étoit venue étoit bien fâcheuse. Je crois qu'elle vous a bien importunée; je ne puis guères écrire. Certes, mon cœur, j'ai vu les cieux ouverts; mais je n'ai pas été assez homme de bien pour y entrer. Dieu se veut servir de moi encore. En deux fois vingt-quatre heures je fus réduit à être tourné avec les linceuls: je vous eusse fait pitié. Si ma crise eût demeuré deux heures à venir, les vers auroient fait grande chaire de moi. Sur ce point vient de m'arriver des nouvelles de Blois. Il étoit sorti deux

mille cinq cents hommes de Paris pour secourir Orléans, menés par Saint-Pol : les troupes du roi les ont taillés en pièces, de façon que l'on croit qu'Orléans sera pris par le roi dans douze jours. M. le duc du Maine ne s'émeut guères ; il est en Bourgogne. Je finis, parce que je me trouve mal. Bon jour, mon âme.

LETTRE XXIV.

Mon cœur, Dieu me continue ses bénédictions. Depuis la prise de Châtellerault, j'ai pris l'île Bouchart, passage sur la Vienne et la Creuse, bonne ville et aisée à fortifier. Nous sommes à Montbazon, six lieues près de Tours, où est le roi. Son armée est logée jusqu'à deux lieues de la nôtre, sans que nous nous demandions rien. Nos gens de guerre se rencontrent et s'embrassent au lieu de se frapper, sans qu'il y ait trève ni commandement exprès de ce faire. Force de ceux du roi se viennent rendre à nous, et des miens nul ne veut changer de maître. Je crois que Sa Majeté se servira de moi; autrement il est mal, et sa perte nous est un préjugé dommageable. Je m'en vais à

Châtellerault prendre quelques maisons qui font la guerre. Dites à Castille qu'il se hâte de se mettre aux champs. C'est à ce coup qu'il faut que tous mes serviteurs fassent merveilles ; car, par raison naturelle, avril et mai prépareront la ruine d'un des partis. Ce ne sera pas du mien, car c'est celui de Dieu. Mon âme, le plus grand regret que j'aie en l'âme, c'est de me voir si éloigné de vous, et que je ne puis vous rendre témoignage que par écrit de l'amour que j'ai et aurai toute ma vie pour vous.

Ce 8e mars. De Montbason.

Je vous prie, envoyez-moi votre fils.

LETTRE XXV.

Mon cœur, j'ai fait un voyage de huit jours vers le Berry, où je n'ai été inutile, ayant pris miraculeusement le château d'Argenton, place plus forte que Leytoure, défait une troupe de cinquante hommes choisis de la ligue, qui la venoient secourir, réduit bien trois cents gentilshommes ligueurs, les uns à porter les armes avec moi, les autres promis de ne bouger, et ont pris sauvegarde, les autres contraints de ne bouger de chez eux, de peur qu'on ne leur prenne leurs maisons : j'ai pris aussi le Blanc au Berry, et dix ou douze autres forts; cela s'appelle cent mille écus de revenu. Je me porte très-bien, Dieu merci, n'aimant rien comme vous au monde. J'ai reçu votre lettre, il n'a fallu

guères de temps à la lire. Bon soir, mon âme, je vous baise un million de fois.

C'est le 18e mars. De Châtellerault.

LETTRE XXVI.

Vous entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné au plus furieux combat qui se soit fait de cette guerre; il vous dira aussi, comme M. de Longueville, de la Noue et autres ont triomphé près de Paris. Si le roi use de diligence, comme j'espère qu'il fera, nous verrons bientôt les clochers de Notre-Dame de Paris. Je vous écrivis il n'y a que deux jours par Petitjean: Dieu veuille que cette semaine nous faisions encore quelque chose d'aussi signalé que l'autre. Mon cœur, aimez-moi toujours, comme vous n'êtes à moi, ni moi à vous; sur cette vérité je vous baise les mains. Adieu, mon âme.

C'est le 21ᵉ mai. De Boisjancy.

LETTRE XXVII.

J'ATTENDS votre fils qui n'est loin : toutefois ce qu'il a affaire est le plus dangereux. Il s'accompagnera de quelques troupes qui me viennent. Nous sommes devant Pontoise, que je crois que nous ne prendrons pas; on l'a attaqué contre mon opinion : les plus vieux ont été crus; j'ai pensé qu'ils rêvoient. Hautefort fut tué hier, qui est perte pour la ligue. Les ennemis et nous avons été en bataille tout cejourd'hui pêle-mêle, la rivière entre deux. Leurs troupes ne sont égales aux nôtres ni en nombre, ni en bonté. L'Isle-Adam s'est rendue aussi, qui est un pont sur la rivière d'Oise; j'y vais loger demain; il n'y aura plus d'eau entre M. du Maine et moi : il est à Saint-Denis. Nous nous joindrons aux

Suisses dans six jours ; M. de Longueville et de Lanoue les mènent. Bien que nous soyons jour et nuit à cheval, si est-ce que nous trouvons cette guerre bien plus douce ; l'esprit y est plus content. Avant-hier je fis voir mes troupes au roi. Passant sur le pont de Poissy, je lui montrai douze cents maîtres et quatre mille arquebusiers. Mon cœur, j'enrage quand je vois que vous doutez de moi, et, de dépit, je ne tâche point de vous ôter cette opinion : vous avez tort, car je vous jure que jamais je ne vous ai aimée plus que je fais, et aimerois mieux mourir que de manquer à rien que je vous aie promis. Ayez cette créance, et vivez assurée de ma foi. Bon soir, mon âme ; je vous baise un million de fois.

Ce 14e juillet. Du camp, à Pontoise.

LETTRE XXVIII.

Mon cœur, c'est merveille de quoi je vis au travail que j'ai; Dieu a pitié de moi, et me fait miséricorde. Bénissant mes labeurs, comme il fait, au dépit de beauçoup de gens, je me porte bien, et mes affaires vont bien, au prix de ce que pensoient beaucoup de gens. Je pris hier Eu; les ennemis, qui sont forts au double de moi à cette heure, m'y pensoient attraper. Ayant fait mon entreprise, je me suis rapproché de Dieppe, et les attends à un camp que je fortifie. Ce sera demain que je les verrai, et espère, avec l'aide de mon Dieu, que, s'ils m'attaquent, ils s'en trouveront mauvais marchands. Le porteur part par mer; le vent et mes affaires me font finir, en vous baisant un million de fois.

Ce 9e septembre, dans la tranchée, à Arques.

LETTRE XXIX.

Mon âme, depuis le partement de Lycerace, j'ai pris les villes de Séez, Argentan et Falaise, où j'ai attrapé Brissac, et tout ce qu'il avoit mené de secours pour la Normandie. Je pars demain pour aller attaquer Lisieux, en m'approchant du duc de Mayenne qui tient assiégé Pontoise. Mes troupes sont crues, depuis le départ de Lycerace, de bien six cents gentilshommes, et deux mille hommes de pied, de façon que, par la grâce de Dieu, je ne crains rien de la ligue. J'ai fait la scène la nuit, que je ne pensois pas faire en Normandie il y a un an. Je vous dépêcherai, dans trois jours, un de mes laquais par mer, car je suis sur le bord. Certes, je fais bien du chemin, et vas comme

Dieu me conduit; car je ne sais jamais ce que je dois faire au bout : cependant mes effets sont des miracles; aussi sont-ils conduits du grand-maître. Je n'aime rien que vous, et en cette résolution, je mourrai si vous ne me donnez occasion de changer. Je me porte très-bien, Dieu merci, fort à votre service. Adieu, mon cœur; je te baise un million de fois.

De Falaise, ce 8e janvier.

En achevant cette lettre, ceux de Bayeux m'ont apporté les clés, qui est une très-bonne ville.

LETTRE XXX.

Mon cœur, vous n'avez pas daigné m'écrire par Bycose. Pensez-vous qu'il vous sied bien d'user de ces froideurs? Je vous en laisse à vous-même le jugement. J'ai été très-aise de savoir de lui le bon être auquel vous êtes. Dieu nous y maintienne, et me continue ses bénédictions, comme il a fait jusqu'ici. J'ai pris cette place sans tirer le canon que par moquerie, où il y avoit mille soldats et cent gentilshommes; c'est la plus forte que j'aie réduite en mon obéissance, et la plus utile, car j'en tirerai soixante mille écus. Je vis bien à la huguenote; car j'entretiens dix mille étrangers, et ma maison, de ce que j'acquiers chacun jour, et vous dirai que Dieu me bénit tellement, qu'il n'y

a que peu ou point de maladies en mon armée, qui augmente de jour à autre. Jamais je ne fus si sain, jamais vous aimant plus que je fais. Sur cette vérité, je te baise, mon âme, un million de fois.

De Lisieux, ce 16e janvier.

LETTRE XXXI.

Mon cœur, j'ai achevé mes conquêtes jusqu'au bord de la mer; Dieu bénisse mon retour comme il a fait le venir. Il le fera par sa grâce, car je lui rapporte tous les bonheurs qui m'arrivent. J'espère que vous entendrez bientôt parler de quelques-unes de mes saillies : Dieu m'y assiste, par sa grâce. Le légat, l'ambassadeur d'Espagne, le duc de Mayenne, tous les chefs des ennemis, sont assemblés à Paris. Les oreilles me devroient bien corner, car ils parlent bien de moi. J'ai reçu hier de vos lettres par l'homme de Revignan; je fus très-aise de savoir votre bon état; pour moi je me porte à souhait, vous aimant plutôt trop qu'autrement. J'ai failli à être tué trente fois à ce bor... ;

Dieu est ma garde. Bon soir, mon âme; je m'en vais plus dormir cette nuit que je n'ai fait depuis huit jours. Je te baise un million de fois.

Ce 29 janvier.



LETTRE XXXII.

Mon cœur, ne doutez pas que je ne prenne bien garde à moi; mais ma principale assurance est en Dieu, qui me gardera par sa grâce. Votre fils sera ici la nuit du tout guéri. Nous sommes devant Vendôme, que j'espère prendre demain, et veux nétoyer les environs de Tours devant que d'y aller. Il n'est pas croyable les menées qui se font partout. Je dis dedans moi-même, le diable est déchaîné, Dieu sera sur tout; par conséquent mes affaires iront bien, car j'ai en lui toute ma confiance. Soyez toujours assurée de ma foi, elle est inviolable. Bon jour, mon âme; je m'en vais aux tranchées. Je te baise un million de fois. Nos Reytres sont entrés en Champagne, c'est-à-dire, les trois

mille et cinq mille Lansquenets; car la grande levée n'y viendra qu'en juin. Dans deux jours j'y envoie le maréchal d'Aumont pour les employer en Lorraine, jusqu'à ce qu'ayant fait mes affaires à Tours, je les puisse aller joindre, qui sera à la mi-décembre; et pense vous pouvoir assurer que vers la fin de janvier je serai dans Paris. Adieu.

LETTRE XXXIII.

MON âme, je vous prie de trouver bon (si le malheur vouloit que M. de Turenne mourût) que je ne donne l'état que vous demandez à votre fils; ce n'est pas chose propre, et ce seroit le rendre inutile; car depuis qu'ils sont à cette charge elle est si cagnarde, que c'est la perte d'un jeune homme. Vous me l'avez donné; laissez-le moi nourrir à ma fantaisie, et ne vous mettez point en peine de lui; j'en aurai tel soin, que vous connoîtrez combien je l'aime pour l'amour de vous. J'en ai parlé à Labasse, et de vos autres affaires. Je suis en colère quand vous croyez qu'il ne me faut que vouloir. Je vous jure qu'étant roi de Navarre, je n'ai point éprouvé les nécessités que j'ai fait depuis un an. Je

suis devant Paris, où Dieu m'assistera. La prenant, je pourrai commencer à sentir des effets de la couronne. J'ai pris les ponts de Charenton et Saint-Maur à coups de canon, et pendu tout ce qui étoit dedans. Hier je pris les faubourgs de Paris de force. Les ennemis y perdirent beaucoup, et nous peu. Bien est vrai que M. de Lanoue y fut blessé; mais ce ne sera rien. Je fis brûler tous leurs moulins, comme j'ai fait de tous les autres côtés. Leur nécessité est grande, et faut que dans douze jours ils soient secourus, ou ils se rendront. J'envoie querir votre fils, car je crois qu'il se fera quelque chose de beau ici devant. Je retiens Castylle pour huit jours. Je me porte très-bien, Dieu merci, et vous aime plus que vous ne faites moi. Dieu me doint la paix, que je puisse jouir de quelques années de repos; certes, je vieillis fort. Il n'est pas croyable les gens que l'on met après moi pour me

tuer; mais Dieu me gardera. Je suis fort fidèlement servi, et vous dirai que les ennemis me feront plus mal que peur. Sur cette vérité, je te baiserai, mon cœur, un million de fois les mains, la bouche et les yeux.

A Chelles, ce 13e mai.

LETTRE XXXIV.

Vous saurez bientôt de mes nouvelles par Lavye, pour qui j'ai fait en votre faveur chose de quoi il est content. Saint-Denis et Dammartin se sont rendus. Paris est aux abois, de telle façon que cette semaine il lui faut une bataille ou des députés. Les Espagnols se joindront mardi prochain au gros duc; nous verrons s'il aura du sang au bout des ongles. Je mène tous les jours votre fils aux coups, et le fais tenir fort sujet auprès de moi; je crois que j'y aurai de l'honneur. Castille enrage que son régiment ne vient point. Je vis hier des dames qui venoient de Paris, qui me contèrent bien des nouvelles de leurs misères. Je me porte très-bien, Dieu merci, n'aimant rien au monde comme

vous. C'est chose de quoi je m'assure que ne douterez jamais. Sur cette vérité, je vous baise, mon âme, un million de fois ces beaux yeux que je tiendrai toute ma vie plus chers que chose du monde.

Ce 15e juillet.

15.

LETTRE XXXV. (*)

Mon cœur, il n'est rien survenu de nouveau depuis le partement de Maraval, sinon que ce qui restoit de Walons, s'en sont retournés en Flandres, sans que le duc du Maine ait eu pouvoir de les arrêter : les Reytres en ont fait de même, qui ont été presque tous dévalisés par les leurs même. Le légat veut traiter à cette heure de la paix : il ne se parle plus d'excommunication; croyez que je ne m'endormirai pas en sentinelle. Je me porte très-bien, Dieu merci, vous aimant comme le pourriez souhaiter. Vous auriez pitié de moi, si vous me voyiez; car je suis si accablé d'affaires, que j'en succombe sous le faix. Aimez-moi comme celui qui ne

(*) En 1590.

changera jamais de volonté envers vous. C'est assez dire. Je baise un million de fois vos beaux yeux.

LETTRE XXXVI (*).

Madame, j'ai bien reconnu que vous avez été par delà où vous vous êtes employée pour mon service; aussi je savois bien que votre présence y étoit très-nécessaire. Depuis quinze jours en-deçà les forces de France et d'Espagne se sont affrontées, et Dieu a voulu que ces bravaches s'en sont retournés avec honte. Le cardinal vint pour secourir cette place finieusement, et il s'en est retourné honteusement sans rien faire. Demain nous entrons dans la place, et incontinent après, je me remets aux champs avec mon armée pour employer le reste de ce mois et le prochain. Si Dieu bénit mon labeur, comme je l'es-

(*) Cette lettre est adressée à Mad. la comtesse de Guiche.

père et l'en prie, nous aurons de quoi les braver. Je mande à Gramont, puisqu'il n'est plus nécessaire par delà, de me venir trouver, car il peut toujours apprendre près de moi, et mon naturel est de l'aimer. J'ai une extrême envie d'aller faire un tour en Anjou et en Bretagne pour ranger le duc de Mercœur à la raison. Adieu, madame, je vous baise les mains.

Ce 11e septembre, au camp d'Amiens.

LETTRE XXXVII.

J'AI reçu tout ce que vous m'avez envoyé, que je tiendrai comme je le dois. Dieu sait avec quelle joie j'ai reçu votre lettre. A cette heure, confessez-vous que vous aviez envie de m'affliger? Je vous ai toujours aimé avec toute perfection; mon amour étoit fondée sur vous et sur vos vertus, ces deux piliers ensemble sont hors de ruine. Laissons ces discours : le sort en est jeté; il ne doit plus avoir de doute entre nous. Je me porte très-bien du corps, traversé de l'esprit comme la saison le veut, ayant assiégé un château au commencement par faim, puis la contrariété du temps ayant préjudicié à mon dessein. Quoique votre.... vous a dit, j'ai été contraint de m'y embarquer à bon es-

cient, je doute de l'issue; la saison m'est fort ennemie, et les ennemis faisant tous leurs efforts de s'assembler pour m'accabler : ce qui en réussira vous sera tôt mandé par la voie de Marsan, puisque vous le voulez. Ainsi Dieu qui a toujours béni mes labeurs, me donnera peut-être meilleure issue que je ne l'espère; c'est pourquoi voyez ma sœur plus souvent que vous ne faisiez. Je sai qu'il n'y a point de danger de lui dire tout; elle vous en aimera mieux, lui ayant dit qu'il faut qu'elle le fasse. Le comte de Soissons dit que l'on parle fort de son mariage avec mademoiselle de...... Il nie d'avoir été amoureux d'Essa, bien, dit-il, qu'on l'a été de lui. Les Etats n'étoient point encore ouverts hier dix-septième d'octobre. L'on parle diversement de leur tenue. Hier, quatorze chevaux de la troupe de Boullée, menés par son lieutenant, rencontrèrent la meilleure compagnie de

chevaux-légers de Mercœur, la défirent, et ne s'en sauva que trois de trente lances qu'ils étoient. La plupart des nôtres étoient désarmés, ne pensant aucunement à l'ennemi. Leur chef est pris. Des nôtres, le.... est blessé, et huit gentilshommes; le moindre a quatre coups tous d'épée, mais nul n'en mourra. Dans deux jours je vous dépêcherai un courrier, et serai aussi soigneux de vous faire savoir de mes nouvelles, que je désire savoir des vôtres. Je m'en vais à la tranchée. Adieu, mon âme, je te baise et rebaise un million de fois.

Ce 18e octobre.

J'ai resté à Arsac deux jours depuis la lettre écrite, pensant apprendre quelque chose de nouveau.

LETTRE XXXVIII (*).

MON cher cœur, je fus tout hier empêché à la réception de M. le duc de Mantoue, qui est certes un honnête prince et le plus courtois du monde. Je pense le mener mardi à Saint-Germain. Nos brouillons sont bien alertes et me font sonder de toùs côtés. Ces femmes sont fort mauvaises; mais elles ne trouvent plus d'oreille à ma femme pour eux, qui me demande des nouvelles de notre fils avec soin, et qu'elle croyoit que vous en aviez été bien en peine. Il y a long-temps qu'elle ne vous avoit nommée sans rougir que ce coup-là; car elle ne montra nulle émotion, et parlâmes long-temps de toutes ces

(*) A la marquise de Verneuil, en 1608.

brouilleries. Je me porte bien, Dieu merci, vous aimant plus que vous ne faites à moi; car c'est sans restriction, ni modification, comme vous. Bon jour, mon tout; je te baise un million de fois. Je te prie, ne me parle plus de demain.

LETTRE XXXIX.

Mon cher cœur, ce ne sont point les dévotions qui m'ont empêché de vous écrire; car je ne pense point mal faire de vous aimer plus que chose du monde : mais c'est que je me suis trouvé si mal, qu'en sortant des services, il me falloit mettre au lit demi-mort; et pour achever de me peindre, le jour de Pâques (1) j'ai touché douze cent cinquante malades, et hier j'ai pris médecine, qui ne m'a pas (ce me semble) fort profité; car il y a huit jours que je ne dors point, et j'ai le sang si échauffé, que je suis en perpétuelle inquiétude. Demain je serai saigné. Dès le soir, je vous manderai de mes nouvelles : bien,

(*) Pâques fut le 6 avril de l'an 1608.

dès à cette heure, vous puis-je dire que vous êtes mon cher cœur que je baise un million de fois.

LETTRE XL.

QUAND vous refusez de faire ce que je vous prie, toutes vos belles paroles ne me satisfont point ; je les trouve toujours contraires aux effets. Ce n'est pas d'à cette heure que j'ai cette opinion ; mais vos déportemens m'y confirment de plus en plus. Pour le jubilé (1) vous le pourrez aussi bien faire avec votre curé qu'ici, car il est général. Je vous donne le bon soir et vous baise les mains.

(*) Paul V publia un jubilé le 6 septembre 1608.

LETTRE XLI.

Mes chers amours, je ne vous verrai donc point qu'après l'accouchement de ma femme ; j'avois déjà pourvu aux affaires dont vous m'avez écrit pour l'abbé de Cluny. Il n'est point malade ; je m'en vais demain contre le cerf. Mon fils d'Orléans a été fort mal aujourd'hui d'un fort violent accès de fièvre, qui lui a fini par un grand vomissement. Il se porte fort bien, Dieu merci, à cette heure, comme aussi fait tout le reste de mon ménage. Bon soir, mon cher minon ; je te donne le bon soir, et te baise et rebaise un million de fois.

LETTRE XLII.

Mon cher cœur, j'ai montré au soir votre lettre à ma femme, lui demandant avis de ce que je vous répondrois. Je la regardois au visage pour voir si s'y verrois de l'émotion, quand elle lisoit votre lettre, comme d'autres fois j'avois vu quand l'on parloit de vous. Elle me répondit, sans aucune altercation, que j'étois le maître, que je pouvois faire ce que je voulois; mais qu'il lui sembloit que je devois vous contenter en cela. Tout le reste du soir elle fut fort joyeuse, et parlâmes par reprises de vous, et me dit en riant, que si la princesse de Conty lui avoit vu lire votre lettre, elle seroit bien en peine ; car elle se tourmentoit tellement de tout, qu'elle ne s'ébahissoit si elle étoit aussi

maigre. Envoyez donc votre carrosse et ce qu'il faut pour les mener. Ils seront mercredi à Chaillot, n'ayant voulu qu'ils demeurassent à Paris pour les flux de sang qui y courent. J'enverrai quelqu'un de mes gentilshommes avec eux. Le duc de Mantoue nous vient voir *incognito* avec quarante chevaux de poste ; il sera le vingt-unième de ce mois-ci. Comme nous retournerons à Paris, je vous le manderai pour renvoyer nos marmots à Saint-Germain. Aimez-moi bien, mon cher cœur, et je vous jure que vous l'êtes de moi autant que vous le fûtes jamais. Je vous donne le bon soir, et un million de baisers.

LETTRE XLIII.

Vous dites que vous ne savez plus que faire pour me contenter, et vous n'y avez pas seulement essayé, ni répondu à la première plainte que porte ma letire. Vous êtes une moqueuse, et au partir de là, vous dites que vous me connoissez bien. Vous vous êtes si mal trouvée de me vouloir mener à la baguette, que vous vous devriez être faite sage. Vous me menacez de vous en aller à Verneuil; faites ce qu'il vous plaira: si ne vous m'aimez pas, je serai fort aise de ne vous point voir; si vous dites m'aimer, c'en est un mauvais témoignage que de s'en aller quand j'arrive. Je verrai donc par cette action quelle vous êtes. Je serai jeudi à Paris, aussi mal satisfait de vous, si vous ne changez de style, que ce fut jamais. Sur cette vérité je vous baise les mains.

LETTRE XLIV.

Vous vous êtes méprise dans votre lettre ; car vous dites que je suis votre cher cœur, et que vous n'êtes pas le mien. Je ne vous ôtis jamais rien, et vous m'avez privé de tout ce que vous pouviez : voilà une raison où il n'y a point de réponse. N'alambiquez point votre esprit à en chercher ; car il vaut mieux se taire que de ne dire rien qui vaille. Pour moi, vous aime si chèrement, que moi-même ne me suis rien au prix. Je vous le jure, mes chers amours ; mais menser nourrir de pierres après m'avoir donné du pain........ Jugez mon âge, ma qualité, mon esprit et mon affection, et vous ferez ce que vous ne faites point. Bon jour, mon tout, et un million de baisers.

DIFFÉRENS

PORTRAITS HISTORIQUES

D'HENRI IV.

PLUSIEURS historiens nous ont tracé le portrait de Henri-le-Grand. Voici celui que Sully, son ministre et son ami, nous en a donné dans ses Mémoires. « La nature, dit-il, prodigua » à ce prince toutes ses faveurs, excepté » celle d'une mort telle qu'il devoit l'es- » pérer. Il avoit la taille, le corps et tous » les membres formés avec cette pro- » portion qui constitue non-seulement » ce qu'on appelle l'homme bien fait, » mais encore l'homme fort, adroit, » vigoureux et sain. Son teint étoit » animé, tous les traits de son visage

» vifs et agréables, ce qui lui donnoit
» une physionomie des plus heureuses.
» Ses manières étoient d'ailleurs si fa-
» milières et si engageantes, que ce
» qu'il y mettoit quelquefois de ma-
» jesté, n'en déroboit jamais entière-
» ment cet air de facilité et d'enjoue-
» ment qui lui étoit naturel. Il étoit né
» généreux, vrai, sensible et compa-
» tissant. Il avoit pour ses sujets la ten-
» dresse d'une mère, et pour l'Etat,
» l'attachement d'un père de famille.
» Cette disposition le ramenoit toujours,
» et du sein même des plaisirs, au projet
» de rendre son peuple heureux et son
» Royaume florissant. De là cette fécon-
» dité à imaginer, et cette attention à
» perfectionner une multitude de régle-
» mens utiles. Il seroit difficile de nom-
» mer une branche de l'administration,
» et même une condition ou une pro-
» fession sur laquelle ses réflexions ne
» se soient portées. Il vouloit, disoit-il,

» que la gloire disposât de ses dernières
» années, et les rendît tous ensemble
» agréables à Dieu et utiles aux hommes.
» L'idée du grand et du beau se trou-
» voit placé comme de lui-même dans
» son esprit : ce qui lui faisoit regarder
» l'adversité comme un simple obstacle
» passager. Le temps est la seule chose
» qui lui ait manqué pour conduire ses
» utiles projets à leur fin. L'ordre et
» l'économie étoient des vertus nées
» avec lui, et ne lui coûtoient presque
» rien. Jamais monarque n'auroit été
» plus en état de se passer de ministres :
» le détail des affaires n'étoit point pour
» lui un travail, mais un amusement.
» Les princes, qui veulent s'occuper
» du gouvernement de leur Etat, se
» trouvent souvent incapables, ou de
» s'abaisser au détail des affaires, ou de
» s'élever à des objets plus importans.
» Mais l'esprit de Henri savoit se pro-
» portionner à tout. Ses différentes

» lettres en sont autant de preuves, et
» l'usage où l'on étoit de s'adresser à lui
» directement pour de simples baga-
» telles, le montre encore plus claire-
» ment. Ce prince, par de continuelles
» réflexions sur les effets de la colère,
» par l'usage d'une longue adversité,
» par la nécessité de se faire des parti-
» sans, enfin, par la trempe d'un cœur
» tourné vers la tendresse, avoit con-
» verti ses premiers transports si bouil-
» lans, en de simples mouvemens d'im-
» patience, qui se faisoient apercevoir
» sur son visage, dans son geste, et plus
» rarement dans ses paroles. Malgré
» l'extérieur grave dont la majesté royale
» semble imposer la nécessité, il se li-
» vroit volontiers à la douce joie que
» l'égalité des conditions répand dans la
» société. Le vrai grand homme sait se
» plier aux plaisirs de la vie privée; il
» ne perd rien à s'abaisser ainsi dans le
» particulier, pourvu que, hors de cette

» sphère, il se montre également ca-
» pable des devoirs de son rang ; mais
» le courtisan se souvient toujours qu'il
» est avec son maître.

» Après avoir loué ce prince d'une
» infinité des qualités vraiment esti-
» mables, il ne faut pas dissimuler les
» défauts qui les ont obscurcies. Je m'i-
» maginerois, ajoute M. de Sully,
» n'avoir travaillé qu'à demi pour l'ins-
» truction des hommes, et surtout pour
» celle des princes, mon principal objet
» étant de satisfaire les uns et les autres,
» si je retranchois quelque chose à ce
» présent tableau. Je veux ouvrir de-
» vant eux le cœur où tant de grandeur
» se trouve mêlée à tant de foiblesses,
» afin que l'une leur devienne plus sen-
» sible par l'autre, et qu'ils se tiennent
» d'autant plus en garde contre une pas-
» sion dangereuse, qu'ils verront qu'elle
» peut faire naître en eux mille honteux
» mouvemens dont ils ne se seroient pas

» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible] et des [illegible]
» [illegible] enfin, qu'il
» affection [illegible] le nombre même de sa
» chaîne [illegible] à la-
» son serment [illegible] jamais rompre.
» [illegible] plus étroitement [illegible]
» amis. Son attachement au [illegible], sa
» passion pour les femmes, sa [illegible]
» souvent poussée jusqu'à la foiblesse,
» et son penchant pour tous les plaisirs,
» lui firent commettre des fautes, lui
» firent perdre du temps, et l'entraî-

» nèrent dans de folles dépenses ; mais » pour donner à la vérité ce qu'on lui » doit des deux côtés, avouons que ses » ennemis ont beaucoup exagéré ses dé- » fauts. Il fut, si l'on veut, l'esclave des » femmes ; mais jamais elles ne déci- » dèrent du choix de ses ministres, ni » du sort de ses serviteurs, ni des déli- » bérations de son conseil. Ses autres » défauts peuvent également être re- » gardés comme des foiblesses. Il suffit » de voir ce qu'il a fait, pour convenir » qu'il n'y a aucune comparaison à » faire dans sa personne entre le bien » et le mal ; et puisque l'honneur et la » gloire ont toujours eu le pouvoir de » l'arracher au plaisir, on doit les re- » connoître pour ses grandes et véri- » tables passions. » (*Mémoires de Sully.*)

« Un exercice laborieux, dit Le » Gendre, avoit rendu ce prince infa- » tigable, ne se lassant point, souffrant » patiemment le chaud et le froid, la

» faim et la soif, l'insomnie et le tra-
» vail. Il étoit né homme de guerre,
» intrépide dans la mêlée, de sang-froid
» dans le commandement, d'une pré-
» sence d'esprit et d'une promptitude
» incroyable dans l'exécution ; hardi
» dans ses entreprises, mais hardi avec
» jugement. Son règne ne fut qu'une
» suite de victoires couronnées par la
» clémence, et soutenues par une habile
» politique dans le gouvernement. Il
» étoit magnifique dans les occasions
» d'éclat : du reste si bon ménager,
» que, quelque dépense qu'il eût faite
» à la guerre, en bâtimens, en meubles,
» présens et pensions, il laissa, ses dettes
» payées, plus de quinze millions dans
» ses coffres, somme considérable pour
» ce temps-là. Son principal défaut est
» d'avoir trop aimé le jeu et les femmes.
» Il fut maître de ses autres passions, et
» esclave de celles-là. Mais on a presque
» oublié ses défauts, pour ne se sou-

» venir que de ses grandes qualités :
» entre toutes les autres, sa valeur hé-
» roïque, éprouvée en tant d'occasions,
» et sa clémence si salutaire à tant de
» personnes, méritent des louanges im-
» mortelles. Ces deux vertus dispu-
» tèrent toujours entre elles à qui vain-
» queroit ses ennemis, et on ne sauroit
» dire si ce fut à force de combattre
» qu'il conquit son royaume, ou à force
» de pardonner. Henri étoit roi, et ré-
» gnoit en effet; son conseil étoit com-
» posé de ministres expérimentés; mais
» il étoit le plus habile de son conseil.
» Quand une beauté l'avoit touché, il
» aimoit jusqu'à la folie. Dans les pre-
» miers transports, il n'étoit rien moins
» que Henri-le-Grand. S'il est vrai
» qu'Hercule fila pour la belle Omphale,
» il est pareillement vrai qu'Henri IV
» se travestit en paysan, et mit sur sa
» tête une botte de paille pour pouvoir
» aborder la belle Gabrielle d'Estrées. »
(*Histoire de France, par Le Gendre.*)

« Henri IV, dit Perefixe, son histo-
» rien, avoit le front large, les yeux
» vifs, le nez aquilin, le teint vermeil,
» la physionomie douce et majestueuse,
» et néanmoins l'air martial, le poil
» brun et assez épais. Il portoit la barbe
» large et les cheveux courts. Il com-
» mença à grisonner dès l'âge de trente-
» cinq ans. A ce sujet il avoit coutume
» de dire à ceux qui s'en étonnoient :
» *C'est le vent de mes adversités qui a*
» *donné là.* »

« La France, selon le témoignage
» de l'auteur de l'*Abrégé Chronolo-*
» *gique de l'Histoire de France*, n'a
» point eu de meilleur ni de plus grand
» roi que Henri IV. Il étoit lui-même
» son général et son ministre : il réu-
» nissoit à une extrême franchise la plus
» adroite politique, aux sentimens les
» plus élevés une simplicité de mœurs
» charmante, et à un courage de sol-
» dat un fond d'humanité inépuisable.
» Il rencontra ce qui forme et déclare

» les grands hommes, des obstacles à
» vaincre, des périls à essuyer, et sur-
» tout des adversités dignes de lui.
» Enfin, comme l'a dit un de nos plus
» grands poëtes :

Il fut de ses sujets le vainqueur et le père.

Ce grand prince avoit contracté une si forte habitude d'avoir la cuirasse sur le dos et le casque en tête, qu'il sembloit que ce fût son habillement naturel. Comme il étoit le meilleur cavalier de son royaume, il étoit presque toujours à cheval, excepté dans les dernières années de sa vie. Au moindre besoin il couroit la poste à franc étrier, ce qui lui fit dire, *qu'il avoit plus de bottes que de souliers*.

Dans les camps, ce n'étoit pas seulement par sa bravoure qu'il se faisoit remarquer, mais encore par cette bonté de cœur qui lui faisoit regarder le moindre soldat comme son égal. Perefixe le représente assis au corps-de-garde

avec des soldats, et couché avec eux sur la paille, tenant d'une main un morceau de pain bis qu'il mange, de l'autre un charbon avec lequel il dessine un camp et des tranchées. « On l'a vu, » ajoute cet historien, consoler les » pauvres durant la guerre, et chercher » à leur faire entendre que ce n'étoit » pas lui, mais la ligue, qui étoit cause » de leur misère. »

En temps de paix, il se familiarisoit avec les plus petits, s'égarant exprès de ses gens pour se mêler avec les marchands, auxquels il faisoit des questions, pour apprendre d'eux les vérités qu'il savoit bien qu'on ne lui osoit dire, et pour tirer connoissance des calamités que souffroit son peuple. Lorsque les courtisans lui représentoient de ne point s'éloigner du secours de leur zèle : *Eh ! qu'ai-je besoin de secours*, disoit-il, *au milieu de mes enfans ? Ai-je mérité de les craindre ?*

On peut dire qu'il étoit de tout cœur,

et qu'il n'avoit point de fiel. Il employoit la patience, les bienfaits et l'adresse pour ramener les esprits que les factions avoient égarés : il dissimuloit même leurs mauvaises volontés, et malgré qu'ils en eussent, il les empêchoit de faire le mal et les tournoit au bien. On lui parloit quelquefois d'un ennemi farouche et fanatique, dont sa bonté n'avoit pu encore fléchir la haine : *Je lui ferai tant de bien*, disoit-il, *que je le forcerai de m'aimer.*

Ce bon prince, n'ignorant point qu'un roi n'est que l'économe du bien de ses sujets, diminuoit, autant qu'il lui étoit possible, les dépenses de sa table et de ses habits, et se contentoit d'être vêtu de drap gris, avec un pourpoint uni de satin ou de taffetas. Il se moquoit de ces courtisans, *qui portoient*, disoit-il, *leurs châteaux et leurs bois sur leurs épaules.*

Quel souverain montra plus d'amour pour la justice qu'Henri-le-Grand ! Un

de ses projets étoit de diminuer, en faveur de ses peuples, les longueurs et les frais énormes des procédures. *Je sais*, disoit-il quelquefois, *qu'il faut soutenir son droit par beaucoup d'argent : il m'en souvient ; j'ai boursillé moi-même.*

Dans toutes les occasions de sa vie, il soutint, avec la plus grande fermeté, son autorité et la majesté royale ; et pour employer ici une de ses expressions familières, *il n'avoit pas les ongles pâles.* Cependant, il évita toujours les coups d'autorité : il les appeloit *des voies irrégulières qui ne réussissent que par la force et la violence.*

Par-dessus ces grandes qualités excelloient la tendresse et l'amour qu'il avoit pour son peuple. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix et à son aise ; il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Il se flattoit de rendre son royaume si florissant, que le moindre

paysan *eût une poule à mettre le dimanche dans son pot.* C'étoit l'expression naïve par laquelle ce bon roi faisoit connoître le sentiment paternel dont il étoit animé.

PARALLÈLE
ENTRE
CÉSAR ET HENRI IV.

PAR M. DE MONTAGNAC,

ANCIEN CAPITAINE D'INFANTERIE (*).

CÉSAR et HENRI IV ne songèrent l'un et l'autre qu'au bonheur et à la félicité de leurs sujets : la clémence, la douceur, l'humanité, la valeur, l'oubli des injures, furent leurs principales vertus; tous deux, par la force des armes, parvinrent à la suprême domination : avec cette différence qu'Henri IV ne combattoit que pour un bien qui lui appartenoit, et que César usurpoit celui d'autrui. Tous deux sobres, tous deux vigilans, tous deux actifs, tous deux savans dans l'art de régner, tous deux

(*) Ce parallèle est tiré du Mercure de France du mois de juillet 1763, 1er. vol., pag. 21 et suiv.

savans dans celui de combattre; le Romain fit peut-être de plus grandes choses, mais le Français en fit de plus belles. Nés l'un et l'autre avec un tempérament qui les portoit à l'amour, César fit toujours céder ce penchant à sa passion dominante, l'ambition; Henri IV en fut souvent l'esclave. L'un se fit de l'amour un amusement qui remplissoit les intervalles que lui donnoient ses grandes affaires; l'autre en fit trop souvent son occupation unique, et c'est peut-être la seule tache qu'on puisse reprocher à sa mémoire. César donnoit à pleines mains l'argent qu'il devoit à ses extorsions: Henri IV économisoit sur ses revenus pour ne point vexer ses peuples dans les cas d'une dépense extraordinaire. Tous deux crurent ne pouvoir vivre tranquilles, qu'en négligeant les précautions que prennent les tyrans pour la conservation de leurs jours: l'un disoit que la mort la plus prompte et la moins prévue est la plus désirable, l'autre qu'il vaut mieux mourir une fois que de vivre dans des transes continuelles, persuadés d'ailleurs de cette vérité, que toutes les précautions pos-

sibles ne peuvent retarder l'instant où nous devons périr. César sacrifia tout au désir de s'agrandir ; on regrette que tant de talens, tant de vertus, tant de grandes qualités n'aient servi qu'à la destruction de son pays ; Henri IV n'envisagea jamais que la gloire et le bonheur de la France : ce fut le seul mobile des belles actions qui le mettent à côté de Titus et de Trajan ; donc il l'emporte sur César. Si celui-ci a pris plus de villes, gagna plus de batailles, celui-là acquit plus de vraie gloire, en rendant ses peuples heureux après les avoir délivrés des tyrans qui les opprimoient ; il joignit aux talens de l'homme de guerre les vertus civiles et morales qui manquoient à César. Ils furent tous deux ambitieux ; mais l'ambition de César fut un crime, et celle d'Henri IV une vertu. En un mot, l'un, malgré ses grandes qualités, fut le fléau de l'humanité ; l'autre en fut le père. Ils périrent tous deux du même genre de mort, et dans les mêmes circonstances : l'un alloit faire la guerre aux Parthes, l'autre aux Autrichiens. On ne peut voir sans verser des larmes à quel excès d'aveuglément et de

rage, l'amour de la liberté d'un côté, le fanatisme de l'autre, poussèrent des monstres dont le nom seul fait frémir d'horreur. Pour achever ce parallèle, je dirai que César fut le plus grand des hommes, Henri IV le meilleur des Rois. L'un eut plus de talens, l'autre plus de vertus. Enfin, quand on considère Henri IV, sa grandeur, ses exploits, sa valeur, ses lumières, sa douceur, sa bonté, ses talens pour le gouvernement, son affabilité, sa clémence : quand on pense qu'avec d'aussi foibles moyens, il a conquis, à la pointe de son épée, un royaume tel que la France ; qu'il a eu à combattre à la fois la ligue, l'Espagne et les foudres du Vatican ; qu'il a eu à surmonter mille obstacles, dont le moindre suffisoit pour faire échouer un grand homme ; que dans tout le cours de son règne, il n'a songé qu'à faire le bonheur de ses sujets, on est tenté de lui rendre les honneurs divins : au moins est-il certain qu'Auguste, Titus, et peut-être Trajan même, les méritoient bien moins que lui.

FIN.

